

Pierre Assante

**LA
METAMORPHOSE
DU
TRAVAIL**

5

I

AVERTISSEMENT

Lorsqu'on veut **PARLER TRAVAIL, PENSER TRAVAIL**, on ne peut pas ne pas avoir en arrière-plan les notions élémentaires d'évolution de l'activité humaine, de l'**HOMO HABILIS** à l'industrialisation sous la forme actuelle du capitalisme, informationnel, mondialisé. On ne peut pas ne pas faire le lien entre le travail, l'outil, les techniques et les « formes de pensée » induites.

Cet arrière plan permettant d'entrer dans l'étude micro et macro du travail ne peut non plus contourner la question de la production, de la distribution, de la consommation, c'est-à-dire la production en tant qu'échange et ses diverses formes vécues et possibles.

« **L'INTRODUCTION A LA CRITIQUE DE L'ECONOMIE POLITIQUE** » forme les prémisses à la rédaction du « **CAPITAL** » de Marx, qui vont se développer au livre I avec l'étude de la marchandise, de la valeur, puis de la révolution industrielle : libération du travail de la « force biologique », de « l'adresse de l'artisan », de « l'initiative de l'opérateur exécutant », avec ce que cela induit dans l'explosion des forces productives mais aussi de l'aliénation de l'homme producteur.

Enfin, la vision globalisée de Marx qui aboutit au livre III au développement des questions de la

II

baisse tendancielle du taux de profit, la péréquation des salaires, prix, profits.

Puis Marx s'arrête où sa vie s'arrête.

Je me réfère dans cet article à cette « Critique de l'économie politique », comme à l'œuvre d'Yves Schwartz et des ergologues de cette école et celles d'Henri Lefebvre, Ernst Bloch, Walter Benjamin.

La grande production automatisée ne peut exister dans le mode de production capitaliste que comme prémisses du mode de production communiste. Pour exister elle doit concentrer les profits mondialisés du travail de main d'œuvre.

La masse de la production permet l'augmentation globale des profits mais la baisse tendancielle du taux de profit est la contradiction insurmontable de la mondialisation capitaliste.

De même l'État en voie de mondialisation, dont la partie visible se concrétise dans les institutions internationales économiques et juridiques, ne peut exister dans le mode de production capitaliste que comme prémisses mutilés d'une cohérence mondiale du travail, de la démocratie généralisée, de la suppression de l'État lui-même.

Cet Etat « mondialisé » et l'automatisation d'une partie de la grande production ont pour conditions le drainage des capitaux par le premier et son

III

accaparement à titre privé dans la financiarisation sans laquelle aucun profit ne peut se réaliser par la production.

La mondialisation du capital de type « féodal » est l'antichambre du communisme.

La tâche essentielle du XXI^e siècle sera l'apprentissage par les salariés et leurs alliés de la gestion et de la transformation du travail.

Sinon ils resteront sous la coupe d'une classe dominante qui a perdu, de par l'évolution qu'elle a elle-même impulsé, tout rôle progressiste.

Elle est devenu une atrophie mourante et rigide dont nous dépendons.

Tout le reste n'est pas secondaire mais dépend de cette capacité d'apprentissage.

De cette transformation de l'organisation du travail dépend non seulement la survie (relativement) immédiate de l'humanité, mais aussi sa capacité à observer le processus qu'elle a elle-même créé et qui la rendra ou non capable de s'ouvrir à une compréhension de l'univers qui pour le moment lui est incompréhensible dans une totalité, une globalité à horizon indéfiniment

IV

mouvant mais pas fuyant si nous sommes capables de cette observation.

L'ergologie, sous l'impulsion d'Yves Schwartz nous donne la possibilité, les outils pour une transformation du travail. A nous de nous en servir.

L'humain en créant se crée lui-même.

Il ne comprend qu'après ce qu'il a créé en voyant le processus de ce qu'il a créé derrière lui, et le processus de la nature dont il fait partie et dont il devient la conscience

**Ce recueil est constitué d'un choix d'articles
Juillet 2007 Juillet 2009**

Sommaire en fin d'ouvrage page 201

P.A.

1

COMMENT L'INVERSION ECONOMIQUE DES ECHANGES EST « LA » CONDITION MATERIELLE DE VIE DANS UN MODE DE PRODUCTION HISTORIQUEMENT DETERMINE

1 Dans le phénomène de pourrissement de la démocratie représentative, n'y a-t-il pas, contradictoirement, développement des conditions du développement des éléments du pouvoir des producteurs ?
2 L'on croit faire une synthèse et l'on fait une erreur composée... Pourquoi ne pas repartir de l'échec, ou de la dernière avancée, ce qui est la même chose,
pour trouver de nouvelles voies plutôt que de faire table rase.

La contradiction dans laquelle nous vivons semble souvent incompréhensible. Des avancées immenses ont été faites en matière de santé, d'éducation, etc. Les techniques ont décuplé les forces humaines. Les comportements humains dans les démocraties semblent être mus majoritairement par un esprit de solidarité, de coopération, de respect des autres. Pourtant ces efforts des personnes aspirant à cette paix, cette vie en commun, ne se concrétisent pas socialement.

Le mode de production ne le permet pas. Les échanges entre les personnes ne sont pas de nature à faciliter les rapports auxquelles elles aspirent : les échanges n'ont pas pour base les besoins de chacun et l'échange du

travail que chacun peut faire pour soi et pour l'autre. La base des rapports, c'est l'accumulation monétaire, pour dire la chose simplement. On n'échange pas un travail, un objet contre un autre travail, un autre objet dont on a besoin, mais on échange à partir de l'argent, et l'individu, le groupe qui a le plus accumulé entre en rapport de domination avec les autres.

Ce n'est pas au niveau individuel que ce « mécanisme » fonctionne. Mais au niveau d'un groupe élargi et aujourd'hui de la planète. C'est la circulation du CAPITAL global qui permet de reproduire l'humanité. Dans tous les aspects de son activité, travail, loisirs, contraintes, désirs.

Il n'est pas question de développer ce que Marx a très bien développé et qui est présenté ici sous une forme un peu anecdotique, pour faciliter l'abord et la lecture de cet article. Marx explique bien comment s'est « renversé » l'échange humain basé sur l'échange des marchandises de toutes sortes nécessaires à la vie humaines (de l'utilitaire le plus immédiat au « bien culturel »). L'échange, dans son évolution est passé par la monnaie, pour simplifier la circulation des marchandises. Marx décrit l'échange par la formule simple M-A-M', c'est-à-dire que la circulation se fait d'une marchandise M vers la production d'une autre marchandise M' en passant par l'échange monétaire argent A. Car de même qu'on ne peut pas couper une

plante en trois, racine, tronc, feuillage et la garder vivante, on ne peut pas couper en trois la vie humaine en production, distribution, consommation. Le processus de production, celui de distribution, celui de consommation est en fait un processus unique, comme toutes les fonctions de la plante sont un processus unique. Mais la comparaison s'arrête là : le processus de production chez l'humain fait appel à une activité propre à l'humain, le processus de la pensée. Ce processus est à la fois collectif et à la fois personnel, et l'autonomie de la pensée peut prendre une grande distance avec les besoins vitaux humains. La pensée de Hitler, du groupe humain qu'il concrétisait, par exemple démontre cette autonomie, sur un plan négatif. Cet exemple négatif pour la personne et l'espèce humaine est heureusement compensé par des autonomies positives qui depuis que l'espèce humaine existe lui ont permis tous les progrès que nous connaissons. Mais la mise à disposition de toute l'humanité de ces progrès dépend du mode d'échange mis à disposition de l'humain, et c'est là que nous revenons à la formule de l'échange.

L'évolution des échanges telle qu'elle s'est faite les a inversés, avons-nous dit : de moyens d'échange, l'argent (A) est devenu le but de l'échange, et le moyen de domination pour la personne et le groupe qui l'accumule. De M-A-M', l'échange est devenu

A-M-A' : le groupe possesseur de l'argent produit des marchandises pour accroître l'accumulation de l'argent. Au bout de cette dérive, c'est le capital en tant que puissance financière et non en tant que puissance productive qui domine. Cette domination va influencer sur les choix en matière de développement, sur la qualité du développement, leur correspondance ou non avec les besoins humains. Les catastrophes humaines que nous connaissons trouvent dans ce type de fonctionnement l'aliment premier, essentiel.

Mais la catastrophe ne s'arrête pas là. Dans un mode de vie où chaque personne, pour répondre à ses besoins quotidiens, doit se soumettre inconsciemment ou non au type d'échange A-M-A', toute son « âme », c'est-à-dire, tous ses modes de se comporter et de penser vont se soumettre au mode de production et d'échange A-M-A'.

Marx disait qu'un despote ne peut exister que si il a une fonction, c'est-à-dire, qu'il ne peut exister que par la contribution et à l'accord tacite de ceux qui y sont soumis et qui ont besoin de cette fonction. La question de fond est : comment remplacer le despotisme du CAPITAL par un mode d'administration de la société dont les besoins humains soient le centre. Comment faire pour que la définition des besoins ne soient pas déterminée arbitrairement, laisse la place à la réalisation personnelle sous toutes les formes désirées

et permette une cohérence globale de l'activité humaine.

Je vous recommande la conclusion de Marx contenue dans ses manuscrits de 1844 sur le comportement humain face à l'argent, ce texte n'a pas pris une ride et il constitue une excellente introduction à l'analyse plus aride du fonctionnement du capital, contenue elle dans les trois livres du capital. Marx y tourne le capital comme un objet dans ses mains pour le voir sous tous ses angles, sous tous ses aspects, et en tant que processus qui se poursuit aujourd'hui et dont nous devons nous efforcer de comprendre le fonctionnement actuel. Je pense que les bases, les fondations marxiennes restent un élément constant pour cette compréhension.

A ce stade de la réflexion, je vous soumet une série de questions liées à ce « comment », série de question qui ont comme centre ce qui permet de reproduire l'humain, son travail, non en tant que contrainte parmi les contraintes naturelles et sociales, mais en tant qu'activité libre, réalisatrice du corps-soi.

Voici ces questions :

1 comment l'inversion économique des échanges est LA condition matérielle de vie.

6

2 Lutte des entités en tant qu'entité et échange entre l'entité et le milieu « extérieur » pour vivre.

3 L'outil capital, la reproduction de la société qu'est sa circulation, et l'inversion qu'il représente des échanges, est-il en contradiction avec le besoin d'échange au point d'en arriver à l'extrémité d'un blocage suffisant de l'échange pour menacer la reproduction de la société.

4 dans le cas où l'hypothèse précédente serait vraie, la solution est-elle :

A) un retour de A-M-A' vers M-A-M',

B) une évolution de A-M-A' satisfaisante pour l'échange,

C) le remplacement du marché par une autre forme de distribution

a) distribution autoritaire

b) distribution par des micro-centres en rapport avec une cohérence centrale, sur la base de la conscience collective des besoins de chaque individu, de chaque micro-centre, des besoins de cohérence généralisée (démocratie généralisée).

5 à partir du 1 (comment l'inversion économique des échanges est LA condition matérielle de vie), comment la condition matérielle de vie qu'est la

7

reproduction A-M-A' est d'abord l'inconscient individuel dans l'inconscient collectif puis le conscient individuel dans le conscient collectif non critique

et

pourrait devenir le conscient individuel dans le conscient collectif critique capable de transformer la société et son mode de reproduction par un mode de reproduction viable.

6 il est admis, par la norme de pensée, qu'un mode de reproduction de la société doit être basé sur la solidarité. Pourtant la reproduction A-M-A' donne tous les signes concrets et abstraits (l'un dans l'autre) de contradictions avec l'exercice de la solidarité.

A) ces contradictions sont-elles à même de susciter, à l'intérieur de la reproduction A-M-A' des évolutions contradictoires avec les blocages, la non solidarité qu'elle engendre dans la phase actuelle ?

B) ces contradictions ne peuvent-elles être résolues que par une « rupture »-renversement des conditions matérielles d'échange. Les dites « ruptures » n'étant que moments dans la durée des transformations, du mouvement des mouvements.

7 Production, distribution, consommation ne peuvent pas être scindées, si ce n'est pour l'étude, la gestion, la

prévision, c'est-à-dire par une abstraction opérationnelle.

La production est la condition de l'échange. Plus la société peut donner à l'individu d'autonomie, plus la complexité de la dépendance de l'individu de l'ensemble social s'accroît, comme celle de l'ensemble social par rapport au milieu dans lequel il est lui-même partie intriqué.

Dans ce cas le mode de production, et à son origine, l'organisation du travail productif et des activités qu'il permet et engendre (services, production dite « immatérielle » et production dite « symbolique », dont la résultante, l'unité, forme l'activité humaine), cette organisation du travail est la condition première de résolution des contradictions arrivées au terme de leur impulsion productive.

8 L'hollywoodisme de la culture d'entreprise « Gates-Berlusconi-Messier » n'est pas l'origine de l'américanisation de la société mondiale, mais l'américanisation et L'hollywoodisme sont la conséquence du mode de reproduction A-M-A' pénétré dans « l'âme » individuelle elle-même dans « l'âme » collective. Si nous nous imbibons de cette « grande » pensée qu'est celle de Gramsci, il ne faut pas oublier que pour se construire elle était elle-même imbibée des concepts Marxiens, en particulier du

concept d'inversion des représentations dans la société marchande et de l'intrication de ces représentations avec les mentalités-activité humaine.

9 Le pouvoir qui joue les citoyens l'un contre l'autre dans la culture d'entreprise, contre la solidarité sociale le fait à travers l'organisation du travail. Le lien entre le mode de reproduction A-M-A', l'organisation du travail et cette culture du pouvoir est évident.

10 le désaccord entre les forces de transformation n'est pas essentiellement dans la critique du mode de reproduction A-M-A', quoique cette critique soit absolument nécessaire, mais dans la reconnaissance que cela implique dans la « quotidianité-mimétique-poïétique », connaissance, prospective, du travail.

11 la théorie et la réalité des désirs qui sont les moteurs des déterminations individuelles et collectives ne partent pas d'une réalité psychologique en soi, mais de la composition matérielle qui les suscite, de la connaissance de cette composition matérielle, des besoins « pour soi » que sa survie exige.

12 le travail en soi est voilé par la culture d'entreprise qui, contradictoirement se revendique du désir, c'est-à-dire de la consommation, d'autant qu'elle a besoin

d'inciter le consommateur et de reléguer le producteur à son rang de « machine productive ». Par contre à terme, ce processus d'incitation du consommateur et de relégation du producteur à son rang de « machine productive », entre en contradiction violente avec la productivité, d'où le retour sarkosien à l'incitation au travail sur la base d'une division du travail aggravée qui elle-même entre dans le processus de crise de la productivité. Ainsi la revalorisation du travail ne peut que passer par la résolution de la contradiction induite par A-M-A' à laquelle seule une vision et une organisation révolutionnaire du travail peut répondre.

25 juillet 2007

MARX, ce qui est dépassé et ce qui ne l'est pas

Il est de bon ton de considérer Marx comme dépassé. Lui qui ne considérait pas les choses comme des états figés mais des moments de processus dans la durée en serait sans doute ravi et amusé.

Le structuralisme, contre lequel Henri Lefebvre nous mettait en garde est-il en passe de reprendre totalement la main (1)?

L'intelligentsia bourgeoise dont est issu Marx avait cela de différent de nous, c'est qu'elle cultivait

intensément la curiosité des choses, l'effort intellectuel permanent, la remise en cause des normes scientifiques, sociales, éthiques pour les dénormaliser, renormaliser sans cesse. Elle en avait aussi les moyens.

Freud, Darwin, Marx étaient des représentants de cette intelligentsia, et cristallisaient dans leurs recherches ces courants de pensée qui représentaient ce que l'être humain avait conçu de plus avancé.

Si la classe ouvrière, le prolétariat, le salariat, les citoyens avaient poursuivi ce processus massivement, nous n'en serions pas au retour d'un III^e Empire européen et mondial, à une copie pour la France de ce mélange de Foutriquet, de Napoléon le petit, et de De Gaulle le petit.

Mais évidemment, les couches populaire ne sont pas essentiellement responsables de cet état de fait, de ce processus de régression, qui espérons-le contient aussi les éléments contradictoires de cette régression partielle.

Cette régression partielle est avant tout le résultat de l'effort des couches dominantes, des représentants du capital essentiellement, pour contrecarrer le courant issu de ce processus de connaissance, et qui en ont les moyens.

Je fais toutefois une différence entre Freud, Darwin et Marx ; non une différence hiérarchique, mais une différence de champ, les uns ayant choisi de faire avancer le savoir dans des champs essentiels mais délimités, Marx ayant, lui, à partir de la critique de la philosophie, tenté une vue d'ensemble des rapports sociaux, particulièrement à travers la critique de l'économie politique, sa vision, sa représentation « inversée ».

Je n'entrerai pas dans les détails qui justifieraient cette appréciation, mais nous pouvons et devons le faire, c'est un élément essentiel de notre débat.

Renverser la vision que nous impose un mode de production dépassé, prêt à être dépassé ou à s'enfoncer dans une maladie de plus en plus dangereuse pour notre espèce dans son environnement naturel et social, ne dépend pas seulement d'une appréciation critique normalisée de l'état existant, mais d'effort quotidien de lucidité.

L'effort quotidien de lucidité c'est l'effort de ne pas se contenter de voir l'aspect superficiel, la surface des choses. C'est s'efforcer de s'abstraire d'une vision structuraliste (2) c'est-à-dire à la fois parcellaire et figée, même si elle est très fine, pour entrer dans une vision en mouvement, pour refuser toute vision qui ne considère pas la réalité, les réalités, dans leurs détails et leurs généralités, comme un processus, un

ensemble, une infinité de processus, de mouvements constituant un mouvement d'ensemble. Vision pas seulement esthétique mais vision pour changer l'état existant des choses dans ce qu'elles ont contradictoirement d'éléments de pourrissement et de naissance pour accoucher d'un nouveau vivable, de progrès aurait-on dit il fut un temps, à juste titre.

Il est de bon ton aussi d'opposer l'équation Keynésienne (Investissement=Épargne) à la loi de la baisse tendancielle du taux de profit de Marx et ses conséquences sur le développement du capital. L'une est une équation comptable, sans doute tout à fait utile et intéressante, l'autre une tendance analysée par Marx dans le cadre de sa critique de l'économie politique et d'une vision superficielle de la circulation du capital. Malgré la précocité de sa découverte, de ce concept opérationnel, Marx démontre déjà (livre III du Capital, chapitre XIV, « les causes qui contrecarrent la loi ») que cette tendance est contrecarrée par d'autres lois tendancielle. Depuis, le développement et les contradictions du capitalisme peuvent certainement dégager des concepts découlant de l'observation de la mondialisation informatisée. Ces tendances demandent une étude approfondie de leur réalité dans le cadre de la société et de la production mondialisée et informatisée, de la diminution relative de la

main d'œuvre et du salariat « de production » dans une production automatisée par cette révolution informationnelle, de l'accroissement relatif du travail productif « non manuel », du développement des services « sociaux et culturels » rendus possible par ce développement productif. D'ailleurs l'attaque actuelle contre les services est bien, sans doute, la démonstration du conflit entre l'extension de la production et la mise en valeur capitalistes. Il n'y a jamais eu une telle abondance de production industrielle qu'aujourd'hui, même si les moyens de production se sont transformés, les inégalités de l'échange se sont accrues par rapport à cette abondance. La distribution et la consommation en expansion connaissent à la fois des développements positifs mais aussi immensément parasites, incohérents par rapport aux besoins humains, dangereux pour l'espèce dans le milieu dont elle est partie, et très cohérents par rapport à la baisse tendancielle du taux de profit, il me semble. Je ne suis pas économiste, mais si les lois de circulation du capital, malgré la transformation des péréquations dues à l'internationalisation généralisée et les techniques d'intervention des pouvoirs locaux et institutions mondiales, bien plus importantes que du temps de Marx, si ces lois de la circulation du capital

étaient devenues obsolètes, nous ne serions sans doute plus dans un système capitaliste, et ça se saurait (3).

Mais pour rester marxiste (4), et nous croyons que c'est là l'essentiel pour préserver l'avenir, c'est dans les conséquences matérielles de la politique du capital, (dénommée aujourd'hui barroso-sarkoso-bushienne) sur le fonctionnement du capital lui-même que réside la réponse sociale à la phase historique actuelle. Que Marx se soit arrêté en route, n'étant pas éternel, cela est une évidence. Qu'il faille régresser sur des connaissances acquises vers des concepts établis par les économistes de la petite rente foncière au prétexte de l'extension du capital, cela ne me paraît pas très logique et encore moins dialectique, si tant est que la dialectique qui n'est qu'un outil, soit un outil plus performant qu'une logique à la fois parcellaire et figée, même si elle peut être très fine.

Pour ma part, c'est dans cette continuation de cet effort que je souhaite aborder le débat sur le travail.

La compréhension de l'activité humaine passe par la connaissance du travail, ses différents « moments », du galet aménagé à la naissance de l'agriculture, du passage de l'artisanat à la manufacture et à l'industrie mécanisée, du passage de l'automatisation à l'informationnalisation généralisée à l'échelle mondiale, (antichambre du passage à une société

d'échange non basé sur la domination ou maladie mortelle ?).....

Mais ces généralités ne sont qu'une abstraction rationnelle et opérationnelle de réalités fines qui sont dans la micro activité individuelle et dans des entités collectives relativement pertinentes (de travail, dans une profession, une entreprise, une équipe, un groupe humain...) et nous en sommes une ou plutôt pouvons en constituer une, mouvante, variable...comme toute entité.

Nous avons beaucoup à apprendre en cela d'Yves Schwartz, de l'équipe de l'A.P.S.T. (Analyse Pluridisciplinaire des Situation de Travail), des secteurs de recherche ergologique. Ce travail des ergologues est bien la continuation volontaire ou non, cela dépend, d'une conception marxiste dans la pratique que constitue une critique de la philosophie et de l'économie politique en passant par l'étude concrète des rapports sociaux, des rapports de production qu'est l'activité, le travail humain. C'est bien là le dépassement de la philosophie spéculative auquel appelait Marx comme ses continuateurs se réclamant de la transformation de la société.

Il ne faut pas s'en priver.

15 juillet 2007

Notes

1 « La plus Value globale ne se forme pas dans les entreprises les mieux équipées...ni dans les entreprises défavorisées...mais dans leur rapport, au sein de la société prise dans son ensemble. » Henri Lefebvre

2 « L'idéologie structuraliste », Henri Lefebvre, Points, 1975

3 « A mesure que diminue le taux du profit, augmente le minimum de capital nécessaire pour la mise en œuvre productive du travail, pour l'exploitation de celui-ci dans des conditions telles que le temps qu'il exige pour produire la marchandise ne dépasse pas celui qui est socialement nécessaire. En même temps s'accroît la concentration, l'accumulation se réalisant plus rapidement, du moins dans une certaine limite, par de grands capitaux opérant à un petit taux de profit que par de petits capitaux fonctionnant à un taux élevé, et cette extension de la concentration provoque, à son tour, dès qu'elle a atteint une certaine importance, une nouvelle baisse du taux du profit. Les petits capitaux sont ainsi entraînés dans la voie des aventures, de la spéculation, des expédients du crédit, des trucs financiers et finalement des crises. Quand on dit qu'il y a pléthore de capitaux, l'expression **ne s'applique qu'aux capitaux qui sont incapables d'équilibrer par leur masse la baisse du taux du profit** - ce sont toujours des capitaux nouvellement formés - ou que leurs possesseurs, inaptes à les faire valoir eux-mêmes, mettent par le crédit à la disposition des grandes entreprises. Cette pléthore naît des mêmes circonstances que la surpopulation relative et figure parmi les phénomènes qui accompagnent cette dernière, bien que ces surabondances de capital inutilisable et de population ouvrière inoccupée se manifestent aux pôles opposés du procès de production. La surproduction de capital, qu'il ne faut pas confondre avec la surproduction de marchandise - bien que celle-là n'aille jamais sans celle-ci - revient donc simplement à une suraccumulation, et pour se rendre compte de ce qu'elle est (plus loin nous l'examinerons de plus près) il suffit de la supposer absolue et de se demander dans quelles circonstances la surproduction de capital peut se manifester dans toutes les branches de l'activité humaine. » livre III du Capital, chapitre XV.

4 « **Une introduction à la philosophie marxiste** » de Lucien Sève reste une des meilleures introductions, de même que le « **Marx, une critique de la philosophie** » d'Isabelle Garo, même si l'auteur lui-même continue ses recherches et mises à jour. Il faut distinguer, comme le dit le titre de cet article « **MARX, ce qui est dépassé et ce qui ne l'est pas** ».

DU POUVOIR DES PRODUCTEURS

Les contributions de Michel Carrière et de Patrick Candela et d'autres, ont le mérite de dire que le marxisme n'est pas à sacraliser mais à continuer.

Pour continuer, les fondements sont nécessaires, même si la comparaison à la construction d'une maison peut être trompeuse car les fondations d'une maison ne sont pas en mouvement. La comparaison à une ville est un peu plus appropriée, dans laquelle les constructions s'accumulent, se superposent, sont détruites ou transformées, s'imbrique, se stratifient en périodes de vies humaines, reflets de la vie humaine qu'elle contient et qu'elle est avec et dans son devenir.

C'est la conception marxiste qui a fait les partis communistes. Ou le marxisme continue, en un mouvement que décrivent "la contribution à la critique de l'économie politique" et "le capital", et dans ce cas une organisation communiste reste nécessaire, ou il ne continue pas et alors, n'importe quelle organisation, parti, union, honnêtes, suffiront à répondre au développement humain.

Je suis partie prenante, au risque de me tromper, de la vision marxiste du développement social, qui, si elle demande une mise à jour, de multiples mises à jour

permanentes, est la vision la plus avancée de l'humain sur lui-même, et en ce sens une organisation communiste est absolument nécessaire, non pour imposer son point de vue et son action, mais pour dialoguer dans l'action avec la société dont elle est partie prenante.

Encore faut-il, dans la double volonté d'identité et d'ouverture, avoir les capacités de ne pas sombrer à la facilité des idées à la mode, pas plus que de ne pas rejeter tout ce que la vie invente dans et hors de(s) l'organisation(s) qui rassemblent les actions de devenir.

Voici quelques questions que ce type de vision entraîne. Leurs formulation est casse-croûte, car elle condense en une seule question, tout un travail de réflexion à accomplir collectivement, en relation avec les luttes au quotidien.

Je les donne quand même en pâture à mes copains, qui se posent certainement les mêmes questions, sous une forme ou sous une autre :

DE LA QUESTION DU POUVOIR DES PRODUCTEURS

1 Y a-t-il crise de la démocratie bourgeoise dite représentative ?

2 La crise de la démocratie met-elle en péril la démocratie ?

3 Les limites devenues évidentes aujourd'hui et qui à travers la crise de la démocratie non élargie à toutes les populations, met en péril la démocratie, pose-t-elle plus que jamais la question de l'Etat ?

4 Comment l'Etat pourrait-il représenter toutes les populations dans leurs intérêts dits matériels et moraux ?

5 Quels sont les mouvements, tous les mouvements-activités de toutes sortes (qui forment un mouvement général) de la population et comment l'Etat assume-t-il la gestion de ces mouvements en étant représentant d'une part de la population, part dominante en face d'une part dominée, part « exclue » contre part « intégrée », part homme contre part femme, part pauvre contre part riche, part sans parole contre part « savante » ?

6 Faut-il qu'il y ait l'extinction de l'Etat pour que les limites de la démocratie dite représentative soient dépassées ?

7 Qu'est-ce que l'extinction de l'Etat ?

8 Que vaut l'idée d'instituer une « dictature » du salariat qui en approfondissant le pouvoir des producteurs (de biens tangibles comme symboliques, les uns sont dans les autres) généraliserait la démocratie à toute la société et donc disparaîtrait finalement elle-même avec l'Etat pour faire place à l'administration collective de la société humaine ?

9 Henri Lefebvre a eu l'intuition que dans l'opposition entre la vision éléate du monde et sa philosophie, d'une part, et la vision du devenir et sa philosophie d'autre part, la solution n'est pas dans la destruction de l'une par l'autre, mais leur interaction pour les dépasser en une autre contradiction motrice du mouvement de société. Quel sort à faire à cette intuition ?

10 Le lien qu'il fait entre les questions religieuses, le christianisme en particulier, par rapport à l'éléatisme et la philosophie du devenir est-il un élément de l'action ?

11 La métaphore de la plante que fait Marx pour exprimer la continuité et l'unité de la production-distribution-consommation ne donne-t-elle pas aussi une vision claire du mouvement qui se reproduit dans la pensée en tant qu'abstraction ?

12 Les éléments distincts (cellules des racines ou des feuilles, neurones ou cellule gastrique...), éléments discrets et durée ne sont-ils pas l'image, la représentation, le calque du concret dans la pensée (dialectique de la nature), qui illustrerait qu'il n'y pas destruction de la philosophie de l'éléatisme et de la philosophie du devenir l'une par l'autre ?

13 L'extinction de l'Etat, dans ces conditions n'est-elle pas incluse dans le processus de la coexistence-lutte des éléments concrets qui suscitent ces philosophies contradictoires ?

14 Et dans ce cas, L'extinction de l'Etat, n'est elle pas aussi la cohabitation contradictoire des éléments de pouvoir représentatif et de pouvoir des producteurs jusqu'à substitution-dépassement des deux dans une démocratie généralisée ?

15 Dans la situation du moment, les éléments de pouvoir des producteurs (syndicats, partis communistes....., travailleurs et collectifs dans leur activité en général et leur exercice salarié en particulier.....) sont-ils au contraire en difficulté face à la démocratie représentative en voie de pourrissement ?

16 N'est ce pas là l'illustration des contradictions et la lutte pour la coexistence des deux pouvoirs n'est-elle pas, justement le cœur de la lutte de classe ?

17 Dans le phénomène de pourrissement de la démocratie représentative, n'y a-t-il pas, contradictoirement, développement des conditions du développement des éléments du pouvoir des producteurs ?

18 L'ergologie (science du travail et de l'activité humaine, dont Yves Schwartz est un animateur éminent) démontre-t-elle que c'est en s'élevant du particulier au général que l'abstraction réelle répond au concret réel ?

19 La réalité n'est-elle pas QUE mouvement, mouvement de mouvements, continuité-rupture, durée-quantum ?

20 La décomposition du mouvement en mouvementS, la recomposition de mouvementS en mouvement, l'aller-retour du particulier au général, de la « racine » de l'arbre humain-social à sa « feuille » et à sa « fleur », n'est-elle pas nécessaire à la représentation du réel ?

24

21 La représentation du réel n'est-elle pas nécessaire au mouvement humain ?

22 Le mouvement de l'espèce humaine dans son environnement ne nous est-il pas essentiel, parce que cette espèce est la notre et que c'est notre particulier dans le général ?

23 Les transformations après 1968, en particulier en politique et dans les partis ne procèdent-elle pas plus de la volonté de donner une autre image de soi et de son groupe que de la volonté d'analyse et de l'action sur le réel ?

24 La volonté de donner une autre image peut-elle paradoxalement être aussi volonté d'analyse et de l'action sur le réel ?

25 Pour qu'il y ait héritage, ne faut-il pas que le patrimoine ne soit pas mort ?

26 Se poser des questions sur un héritage ne confirme-t-il pas qu'il est vivant, fait partie de l'arbre vivant ?

27 Près de la moitié des citoyens des Etats-Unis d'Amérique remettent en cause la théorie de l'évolution de Darwin, non pour la poursuivre et l'améliorer, mais au profit du créationnisme, c'est-à-

25

dire de la croyance que la Genèse est la description exacte, scientifique de la création de la terre, de l'homme, centre de l'univers, opposant ainsi foi et science. Le marxisme n'a-t-il pas subi ce sort quelques décennies plus tôt dans le monde ? Y compris par certains de ceux qui prétendaient s'en réclamer ? Où bien la crise du capitalisme et le raidissement meurtrier de ses représentants va-t-elle lui ouvrir un renouveau ?

28 Le dernier marxiste déclarera-t-il, comme Galilée « Eppur' si muove » devant le tribunal de l'opinion, après avoir plaidé avec la « contribution à la critique de l'économie politique » en demandant que se poursuive cette recherche. Finira-t-il sa déclaration par « « les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières ; ce qui importe c'est de le transformer » ?

24 juin 2007

DU TRAVAIL ET DU RASSEMBLEMENT

Les militants chrétiens antiques, Exemple d'expansion d'un mouvement d'idée

Les décisions politiques au jour le jour dépendent à la fois du moment et de la durée. Si un mode de production en évolution est arrivé à terme ou s'il est encore réformable, cela détermine le besoin soit d'une révolution, soit d'une réforme. Mais révolution comme réforme impliquent une transition dans cette évolution, dans laquelle il faut gérer à la fois l'ancien et accoucher du nouveau.

Je me permets une métaphore prise du christianisme, sa naissance et ses réformes. Je ne développe pas ici le lien entre le moment historique du mode de production et le mouvement d'idée propre à ce moment historique, mais j'extrais, je me permets une abstraction partielle des conditions d'exercice de l'expansion d'un mouvement général, collectif, de pensée. Cette limitation à laquelle je me contrains pour être bref dans cet article comporte le risque d'isoler un aspect d'un contexte général et par là d'induire une vision structuraliste. C'est pourquoi je mets en garde de ne pas isoler l'aspect développé ici d'une analyse plus générale du mode de production, des rapports sociaux, de leur évolution, des interventions humaines volontaires, à chaque

moment, dans laquelle une décision, des décisions doivent être prises, parmi la multitude et diversité de toutes les interventions humaines.

Paul (Saint-Paul), ce militant infatigable du christianisme est l'exemple du militant d'un mouvement d'idée nouveau. Son intervention est déterminante pour la diffusion du christianisme. Il va parcourir le Moyen Orient, l'actuelle Turquie, la Grèce, la Méditerranée et Rome pour diffuser ses idées. Si ses idées ont une emprise, c'est que les conditions existent pour être « reçues ».

Mais la méthode compte. Pour que l'expansion soit effective, il ne va pas s'adresser prioritairement aux juifs, mais aux milieux réceptifs, vierges des dogmes juifs et à la fois sensibles, de par leur conditions de vie, leur culture, à ce que le christianisme porte de neuf : la nécessité de la loi, qui permet à la personne de vivre, c'est-à-dire de produire en communauté, et la contestation de la loi qui, appliquée dogmatiquement, avec rigidité dans le temps, rigidifie aussi les rapports sociaux, freine ou bloquent les évolutions nécessaires (1). Comme il dit, Paul s'adresse aux « païens », c'est-à-dire les non juifs, car les juifs sont en partie imperméables, rivés à leurs dogmes, aux idées nouvelles du christianisme. Ses premiers et grands succès, il les obtient en terres fortement hellénisées ou

la philosophie des marchands, échangeurs de valeurs marchandes et des idées liées à la démocratie marchande puis à son déclin, ont donné lieu à la « pensée grecque ». Cette pensée est à la fois porteuse de la société marchande antique et grosse des contradictions et de ses limites. Elle est aussi en contradiction avec l'expansion et la domination de la société esclavagiste sous la forme impériale romaine, les contradictions de son mode de production.

Mais si Paul s'adresse aux « païens », c'est-à-dire les non juifs, il n'abandonne pas pour cela sa communauté d'origine. Sa « révolution d'idée », il l'accomplit en gardant comme base idéologique et organisationnelle, la communauté juive. Il tente de concilier l'ancien et le nouveau, mais pas au prix de sacrifier le nouveau à l'ancien, Il y a à la fois réforme du judaïsme et révolution chrétienne. Il se garde bien de couper tout lien avec l'ancien, il en tire les moyens matériels d'expansion qu'il va mettre à la dispositions des nouvelles communautés chrétiennes tout en s'appuyant sur les nouvelles communautés chrétiennes pour aider la « base originelle » à subsister. Pour résumer, Paul s'appuie sur l'ancien, son organisation et sa culture pour créer le nouveau auprès des milieux qui n'ont pas la rigidité dogmatique de sa « base » et qui bien sûr ont cet « état d'esprit » de par leurs

conditions matérielles propres dans lesquelles les rapports sociaux et de production propres ont des caractéristiques « adaptées » à ces idées nouvelles (2).

Cet exemple ne doit pas être érigé en dogme, ce n'est qu'une comparaison à méditer. Mais elle a de l'importance pour nous, dans la période que nous vivons. Pour ma part je crois que nous ne vivons pas une période de réforme, mais une période de révolution, comme le disait le sous-titre de la revue de Guy Hermier. La Réforme (3), pour en rester à l'exemple du christianisme a accompagné la naissance et l'expansion de la bourgeoisie capitaliste, c'est-à-dire un mode de production marchand particulier. Et je crois que nous en sommes au besoin d'un autre type de mode de production qu'un type marchand. Le christianisme en ce sens peut être considéré comme une réforme et une révolution : il est une réforme du judaïsme né de la société marchande et conteste pour la première fois cette société marchande à peine née. Pour nous il est question d'une fin possible de la société marchande dans une période de temps que nous ne pouvons pas définir à l'avance et qui demande notre action.

Revenons aux « décisions politiques ».
Rassemblement de forces et organisations,

indépendantes mais unies par un objectif commun des milieux qu'elle représentent, rassemblement avec autonomie des forces, fédération de forces diverses, fusion de ces forces ? Ce sont les mouvements de la société dont nous sommes partie prenante qui en déterminent la possibilité et non des cartels d'animation. La question première n'est pas le réseau par lui-même, mais le contenu qu'il peut contenir ou pas. L'analyse des possibilités d'un contenu moteur des changements ne peut s'apprécier qu'au contenu des mouvements de la société. Comme dirait Marx, voilà une tautologie mais encore faut-il s'approprier de cette tautologie, c'est-à-dire en avoir conscience.

Le travail revient à la surface du débat. Il est au centre du mode de production, des rapports de production, de leurs contradictions et de leur dépassement. C'est pourquoi nous assistons à des affrontements sur la question du travail. Des positions de Sarkozy-MEDEF-Bill Gates-Bush, aux divergences à l'intérieur de la gauche ou des communistes, la « vision » sur le travail (4) nous montre combien nous devons travailler au contenu d'un rassemblement qui se construit dans l'action quotidienne, à partir de notre base à poursuivre et développer, la « pensée-Marx », pour reprendre l'expression de Lucien Sève qui sous cette appellation ou une autre est ce que l'humain a

créé à ce jour de plus avancé pour construire son devenir.

28 juillet 2007

1 Voir le petit essai que j'ai intitulé « Construction du devenir », édition artisanale personnelle (100 exemp.), 2001, je peux vous l'envoyer par le net (p.assante@wanadoo.fr)

2 La « révolution chrétienne » a bien eu lieu. Ensuite la période constantinienne a modifié bien des données de son expansion. Mais je note et souligne que le judaïsme n'en est pas mort pour cela et qu'il est bien vivant, dans son mouvement, son évolution, comme d'autres religions non mentionnées ici et demandant une analyse propre, et reste bien présent dans le christianisme.

3 Erasme, Luther, Müntzer (le réformateur-révolutionnaire), Rabelais (le réformateur « de l'intérieur »), successeurs des réformateurs de « première génération », cathares et troubadours, Saint François (autre réformateur « de l'intérieur »).

4 Voir ce texte de référence : "Le paradigme ergologique, ou un métier de philosophe", d'Yves Schwartz, Octarès, gros pavé demandant un effort certain, et dont la "conclusion générale" (dernières 100 pages) est essentielle, à mon sens.

CITATIONS

1 « Les machines ont appris aux hommes combien ils procèdent par disjonction, par dichotomie, par oppositions binaires, par contrariété, par « oui » et par « non », dans le langage dans les décisions. La machine révèle la vérité sur les structures du corps, du cerveau, du discours, de l'action, de la conscience.... On voit poindre une « conception du monde » basée sur une jonction entre la linguistique structurale, la théorie de l'information, la théorie de la perception... La restitution dans le devenir cosmique et humain de ces considérations - stabilité, équilibre, cohérence - s'accompagnerait-elle d'une dépréciation ou d'une élimination de ce devenir ?... Paradoxe, Le langage, le logos, le discours, deviennent prototype d'intelligibilité et « lieux privilégiés de la réflexion philosophique » au moment où, dans la pratique sociale, autour de nous, le langage se dissout, se détériore, se déplace au profit de l'image... » (Henri Lefebvre)

2 « d'autre part, ce développement des forces productives (qui implique déjà que l'existence empirique actuelle des hommes se déroule sur le plan de l'histoire mondiale au lieu de se dérouler sur celui de la vie locale), est une condition pratique préalable

absolument indispensable, car, sans lui, c'est la pénurie qui deviendrait générale, et, avec le besoin, c'est aussi la lutte pour le nécessaire qui recommencerait et l'on retomberait fatalement dans la même vieille gadoue. Il est également une condition pratique sine qua non, parce que des relations universelles du genre humain peuvent être établies uniquement par ce développement universel des forces productives et que, d'une part il engendre le phénomène de la masse « privée de propriété » simultanément dans tous les pays (concurrence universelle), qu'il rend ensuite chacun d'eux dépendant des bouleversements des autres et qu'il a mis enfin des hommes empiriquement universels, vivant l'histoire mondiale à la place des individus vivant sur le plan local. Sans cela : 1° le communisme ne pourrait exister que comme phénomène local ; 2° les puissances des relations humaines elles-mêmes n'auraient pu se développer comme puissances universelles et de ce fait insupportables, elles seraient restées des « circonstances » relevant de superstitions locales, et 3° toute extension des échanges abolirait le communisme local. Le communisme n'est empiriquement possible que comme l'acte « soudain » et simultané des peuples dominants, ce qui suppose à son tour le développement universel de la force

productive et les échanges mondiaux étroitement liés au communisme.

Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé, ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. Les conditions de ce mouvement résultent des prémisses actuellement existantes.... » Marx, « l'idéologie allemande » 1846

3 « Pas de véritable instauration des droits de l'homme sans fin de l'exploitation, pas de véritable fin de l'exploitation sans instauration des droits de l'homme. Il y a en eux un peu de Beethoven déchirant la dédicace de « l'Héroïca » lorsque Napoléon se fit empereur. Le trait fondamental du droit naturel, surtout classique, est mâle : il se targue d'instaurer la *facultas agendi* (facultés de faire) d'hommes enfin non aliénés dans la *norma agendi* (norme du faire) d'une communauté enfin non aliénée...

...Il est plus surprenant, tout à fait extraordinaire, que du côté socialiste, où *expressis verbis* (de façon déclarée), c'est l'homme réel qui est au centre, l'homme à libérer et à accomplir, le refus du droit naturel soit encore largement en vogue. A cette occasion, on a beaucoup fait ressortir le caractère souvent abstrait, purement générique, éternellement

statique des vieilles doctrines du droit naturel. Mais cette raison est négative...

...Nulle part le droit naturel ne coïncide avec le simple sentiment de justice ; mais il a pu très bien rencontrer une très ancienne protection et sa mesure : le droit maternel.. Car c'est bien là, de ces bases presque disparues, que part son attaque, chaude et pleine, contre l'arbitraire et l'artificiel. »

Ernst Bloch, « Droit naturel et dignité humaine » 1961

4 Heidegger a examiné avec beaucoup d'ampleur le destin de la technique, c'est-à-dire un rapport très actuel entre l'homme et ses œuvres. Il pénètre donc dans la praxis pour lui poser des questions. Pourtant, il a surtout vu dans la technique industrielle un aspect : le ravage de la terre, le départ des anciens dieux et la mort de Dieu, le règne de la médiocrité (techniciens et masses). Dès lors, il ne peut décrire que ces ravages, tout en annonçant de façon sibylline le nouveau dévoilement de l'être, à travers la technique, au-delà d'elle. Il s'y est pris un peu tôt -question de date- pour penser la technique. Il n'a pas discerné son aspect le plus troublant : la simulation par les moyens techniques --les machines- de la vie, de la pensée. » Henri Lefebvre. « Métaphilosophie » 1964

REMISES EN CAUSE ?

La disparité des prix d'un « même objet » remet-elle en cause la notion de temps de travail moyen socialement nécessaire dans la détermination de la valeur (marchande) ?

L'accroissement des profits remet-il en cause la baisse tendancielle du taux de profit ?

La disparité des salaires nie-t-elle que le salaire n'est pas égal à la valeur des objets produits par le salaire, mais correspond à la valeur du renouvellement de la force de travail ?

Le renouvellement de la force de travail est-il limité aux besoins nécessaires à la survie élémentaire du salarié ?

Dans l'introduction à la critique de l'économie politique comme dans les textes d'avant *Le Capital*, Marx développe l'abstraction qu'il a tirée de l'observation de l'activité humaine, vision anthropologique qui le conduit à une vision du capital comme irrigation des rapports sociaux et rapports sociaux eux-mêmes et activité humaine elle-même. Le capital n'est pas seulement le « sang » du corps social, car c'est tout le « corps social » qui est en mouvement et en circulation. Le capital est à la fois la représentation mentale de ce mouvement et la réalité

« concrète » de ce mouvement parce que l'aptitude du mouvement passe par la valeur marchande.

C'est bien la raison qui fait du capitalisme un horizon apparemment indépassable. Mais c'est sans compter sur ses contradictions dont la résolution est le dépassement ou la destruction, lente ou rapide.

Nous touchons de nouveau aux interrogations du début de ce texte. Lorsque Marx passe à la rédaction du *Capital*, il va chercher dans la réalité les éléments qui font la démonstration de ses exposés précédents. Quelle réalité étudie-t-il ? Il étudie les échanges à l'intérieur de marchés nationaux. Il distingue déjà les péréquations d'un lieu de production à un autre sur les salaires, les prix, les profits. Il étudie aussi les effets des évolutions techniques de la mondialisation. Il n'en arrive pas à la technique de la « pensée artificielle » mais il en a l'intuition. Il fait la relation entre l'effet des dominations issues de l'histoire des peuples et les « distorsions-péréquations » sur les salaires, prix, profits. Il prend UNE marchandise et démontre que son contenu particulier est le produit de la circulation générale.

Lorsque des économistes d'aujourd'hui nient cette découverte de Marx qu'est la baisse tendancielle du taux de profit, ils nient une des causes essentielles de la crise du capitalisme. Ils font une transcription rigidement mathématique à un phénomène

sociologique dans lequel entre une multitude d'éléments sociologiques qui ne se traitent pas comme de la physique newtonienne.

Aussi, il semble que la question de fond de notre époque soit celle-ci :

1 La péréquation des salaires, prix, profits peut-elle être résolue par une égalisation mondiale, comme un phénomène de vase communicant ?

2 La péréquation des salaires, prix, profits peut-elle se résoudre « par le haut » en libérant une abondance généralisée, écologique, durable ?

3 Quelle relation établir entre une libération d'abondance généralisée, écologique, durable et la politique ?

4 Les contradictions du capital peuvent-elles se résoudre de l'intérieur ou de l'extérieur ? C'est-à-dire dans le pouvoir ou dans le contre-pouvoir ? Ou par la coexistence du pouvoir du capital et du contre-pouvoir au capital ?

5 La bataille de la coexistence du pouvoir et du contre-pouvoir, comment peut-elle s'exprimer, quelle peut être sa réalité, dans quelle coexistence de quelles institutions ?

6 Cette lutte-coexistence peut-elle être effective sans un « pôle salarié » selon la vision de Marx, « pôle salarié » sans lequel la contradiction qui contient le dépassement possible ne peut s'exprimer, ce qui

conduirait non pas à la transformation du fruit en plante, mais au pourrissement du fruit.

La péréquation est la condition de la circulation. Le marché est un échange inégal mais un échange. Par exemple, le service public joue le même rôle que l'investissement dans des techniques complexes, par rapport à la baisse tendancielle du taux de profit. De même que tout service non productif qui use de la production. D'où le rôle propre encore et toujours des activités productives, au sens premier, c'est-à-dire au sens de la production dans le système capitaliste, en cédant de la plus value.

Seul le renversement de l'échange A-M-A' pourra donner tout son caractère productif « concret » à toutes les activités humaines quelles qu'elles soient. Ce n'est pas une négation des communistes, des marxistes qui ôteraient abstraitement le caractère productif des arts par exemple, mais tout simplement, pour le capital, est productif ce qui produit de la valeur marchande et il est ridicule d'attribuer un contenu péjoratif à une vision marxiste de cette réalité.

Qu'une marchandise doive avoir une valeur marchande pour qu'elle puisse circuler, c'est la réalité de notre corps social dans son ensemble. Que le fait qu'une activité non productrice de valeur marchande

doive céder une part de la valeur pour pouvoir exister est une contradiction du système.

La complexité des rapports entre les diverses entités productives, que ce soit dans les marchés nationaux, dans les marchés plus restreints, dans les marchés passant directement de l'un à l'autre, ce qui est de plus en plus le cas, cette complexité voile les lois générales du capitalisme. Lois-tendances parce non loi de « pure physique » (mais la « pure physique » n'a pas dit son dernier mot parce qu'elle s'attache encore à des études très parcellisées, par la force des choses et des limites des connaissances). La concurrence « libre et non faussée » est la réponse au bouleversement des marchés, à l'affaiblissement-extinction du rôle des nations et des marchés nationaux, bien que les marchés nationaux gardent encore l'empreinte de leurs structures. Les 6 questions précédentes, et d'autres certainement découlent de cette mondialisation-informationnalisation. Et le paysage des salaires, prix, profits dans la multiplication des situations, s'il perd sa cohérence telle qu'elle est décrite par Marx, ce n'est qu'apparence. Et de cette apparence le capital joue pour sa reproduction. Dans la « concurrence libre et non faussée » il laisse cette multitude de mouvements d'échanges se disposer selon l'évolution du capital, sans remettre en cause le profit. Et les

différentes formes du capital (industriel financier, « cognitif », « immatériel ») cachent la globalité du capital car c'est dans sa globalité qu'il se réalise et les transferts d'une forme à une autre ne contredisent pas les lois de la circulation d'ensemble. Dans la représentation qu'il se donne et nous donne, le capitalisme en reste à l'image de la petite rente foncière, de l'échange artisanal. La qualité de l'échange artisanal reste encore un modèle vis-à-vis de l'imaginaire général, de l'inconscient collectif. Pourtant la circulation du capital n'est plus du tout cette circulation-là, même quand elle touche à la production artisanale et même à la production agricole quand elle contient encore des « éléments primitifs ». L'aspiration à la qualité de vie est confondue avec les techniques primitives de même que les capacités humaines.

Non seulement restituer la liberté et l'adresse du producteur ne dépend pas d'un retour au passé, mais dépend d'un dépassement du mode archaïque des échanges basés sur la valeur marchande. C'est toute la question de la propriété et de l'usage, de l'accumulation privée et de l'usage collectif. Que la chose soit claire : dépasser la société marchande, ce n'est pas supprimer l'échange en fonction du temps de travail, mais au contraire rendre toute la valeur d'usage du travail. Et c'est dans l'éclatement des

contradictions de l'échange capitaliste que peut être rompu, dans les esprits et dans les rapports « physiques » d'échange, ce qui nous paraît aujourd'hui totalement utopique et qui pourtant est l'issue du dédale. Quand à la forme exacte de cette rupture, c'est dans la vie qu'elle se construira, que nous la construirons (1).

3 août 2007

Note

1 « Le mouvement historique de l'histoire dans sa totalité est donc, d'une part, l'acte de naissance de ce communisme -l'acte de naissance de son existence empirique- et, d'autre part, il est pour sa conscience pensante, le mouvement compris et connu de son devenir. En revanche, ce communisme encore inachevé se cherche une justification historique dans les formations historiques passées qui contredisent la propriété privée. Il cherche aussi sa justification dans ce qui existe, et, en mettant en évidence quelques moments isolés de l'évolution, ...il croit prouver ses titres de noblesse historique. Ce faisant, il fait ressortir que l'histoire dans sa majeure partie s'inscrit en faux contre ses affirmations et il démontre que, si ce communisme a jamais existé, son existence passée réfute précisément sa prétention d'être. **On comprend aisément la nécessité pour tout le mouvement révolutionnaire à trouver son fondement tant empirique que théorique dans le mouvement de la propriété privée, de l'économie.** » Marx, cinquième feuillet du troisième manuscrit de 1844, Paris

IL N'Y A PAS DE REALITE UNIVERSELLE SANS ENTITES PARTICULIERES.

ou

*l'unité contradictoire
de l'aléatoire et de la logique du processus
global,
résultante de cette infinité aléatoire.*

La multiplicité des évènements qui se produisent dans le cerveau, le corps-soi de l'individu, la multiplicité des évènements qui se produisent dans l'humanité, le processus unifié que constituent ces évènements entre la personne humaine et la société, dans la multiplicité des champs d'activité, illustrent l'unité contradictoire de l'aléatoire et de la logique du processus global, résultante de cette infinité aléatoire.

Le « génie » philosophique, celui qui équivaut à l'action révolutionnaire, consiste en une marche sur la corde raide entre le structuralisme d'un côté, la philosophie analytique de l'autre. Sans cette marche sur la corde raide, tout n'est que répétition, c'est-à-dire la mort. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas

mimétisme dans nos actions. L'homme est quotidien, mimétique, poïétique disait Henri Lefebvre.

Structuralisme et philosophie analytique alimentent le savoir, et le font souvent avec des résultats partiels très féconds. Ils doivent cependant, pour donner un horizon opérationnel au processus de l'accumulation des savoirs, *s'intégrer à la circulation globale qu'est l'humanité* dans son milieu global, *ce que le mouvement de pensée désigné par le terme « marxisme »*, malgré tous les culs-de-sac dans lequel ce dernier a pu s'engouffrer, sans que pour cela son fondement en soit devenu obsolète (bien au contraire), *s'est efforcé de faire.*

Le marxisme, c'est cette marche sur la corde raide, que l'on peut rejeter parce qu'on la trouve inconfortable et que l'on préfère un confort mortel. Mais la marche, la marche toute simple est un exercice permanent d'équilibre auquel on ne prête même plus cas, sauf en cas de maladie de l'équilibre ou toute autre difficulté d'équilibre quel qu'il soit. Et chacun sait qu'il faut apprendre à marcher. On a toujours du vide, autour, de chaque côté de soi. Le danger est lié relativement à sa profondeur et le confort à la capacité d'équilibre en mouvement...pour ma part, j'essaie....

« Ce mouvement de pensée appelle sur le plan théorique un nouvel approfondissement de découvertes anciennes et leur entrée en résonance avec de nouvelles découvertes à faire quant à la consistance réelle et la fécondité possible de l'inspiration marxienne » nous dit Lucien Sève. (« Marx et nous I », Editions La dispute)

L'action révolutionnaire s'est généralement plus préoccupée de la résultante du moment et des possibilités de transformation de cette résultante en tant que photo du processus, que de l'énigme de l'infinité des composantes qui produisent cette résultante. D'autant que l'étude des composantes aboutit souvent à la réification de la composante. Mais cet écueil possible a conduit à un autre : celui d'ignorer la complexité des situations et donc d'ignorer les conditions nécessaires aux transformations.

Ainsi, le « génie » philosophique, celui du devenir par rapport à la philosophie « purement » spéculative, a besoin d'un arrière-fond de la complexité du mouvement des savoirs, comme liant de sa perception de *l'unité contradictoire de l'aléatoire et de la logique du processus global, résultante de cette infinité aléatoire.*

En langage plus simple : le dogmatisme aggrave les déformations de la perception de la réalité. L'aller-retour entre la vision globale du moment et les différents champs du savoir est nécessaire à l'action.

En langage encore plus simple : l'action révolutionnaire ne peut pas se passer d'une grande curiosité de la part de ses acteurs et du collectif qu'ils constituent. Une humanité sans curiosité, sans ouverture perd toute identité, c'est-à-dire la cohérence nécessaire à l'existence de toute entité, quelle qu'elle soit. Et il n'y a pas de réalité universelle sans entités particulières.

Encore, encore plus simple : chaque geste quotidien qui résout une question quotidienne est une action révolutionnaire. Je pense en particulier aux gestes de la mère pour répondre à son enfant. Et je ne connais pas de meilleur exemple. C'est tout l'instinct, le sentiment et la réalité de vie que contiennent ces gestes. Les oublier est la pire des aliénations, celle qui induira toutes les autres et conduira à l'opposition entre la personne humaine et le groupe, à la domination contre la coopération, réduisant le mouvement de l'humanité à une robotisation, un emprisonnement dans l'outil.

L'outil et la pensée sont liés. Le progrès technique et la capacité de création de l'humain, mouvement en aller-retour et en spirale n'échappe pas à la constitution biologique de l'entité humaine et aux contraintes naturelles et sociales qui en découlent. Comment pourrait-il en être autrement ?

La constitution de la société en classe découlant de la capacité humaine de sur-produire par rapport à ses besoins élémentaires de survie, qui s'est développée dans le néolithique, alors que le paléolithique avait déjà engendré la production symbolique, est une contradiction féconde pour le développement des forces productives. Mais elle est féconde de par cette autre contradiction, cette autre opposition entre la survie de l'individu et celle du groupe. C'est bien la résolution à chaque instant, dans chaque situation, de cette contradiction qui permet l'existence de l'humanité.

La résolution à chaque instant, dans chaque situation, de cette contradiction se pose différemment au fur et à mesure que l'activité humaine modifie les conditions de son existence. C'est le cas dans les conséquences de ces modifications en matière d'écologie par exemple. Nicolas Sarkozy « a raison » quand il laisse à entendre que l'inégalité sociale de l'individu découle de l'inégalité de développement. Là où il a tort, c'est

de faire de cette réalité une réalité figée. Si cette fixation perdurait, ce serait une mort annoncée. Et cette mort commence par la réduction de la solidarité à la charité.

Le geste de la mère illustre à la fois l'intérêt particulier de la mère et l'intérêt particulier de l'enfant dans la fusion que ce geste constitue POUR LA MERE. Pour l'homme mâle, la femme avec ou sans enfant, la présence (ou l'absence qui est une forme de présence sociale) de la mère (ou son souvenir), est le plus fort témoignage du mode de vie humain, d'où découle le processus du rôle séparateur-libérateur de la société et son aller-retour-unité entre dépendance et autonomie. Le rapport homme-femme dans ce qu'il constitue de rapports de domination dans les rapports sociaux de production, production qui s'étend au-delà de « l'industriel », est LE rapport type de domination. Le mépris conscient ou inconscient, l'affection ou la haine paternalistes, la fuite des rapports de sexes, ou plus rarement le respect et le sentiment d'égalité conscient qui en découlent, forment le modèle qui va induire le comportement de l'enfant devenu adulte.

L'essence de l'homme (générique, en tant qu'espèce en mouvement), c'est l'ensemble des rapports sociaux

dit Marx. Mais cette affirmation est une affirmation qui vaut pour le moment et le type de mode de production. Lorsque le mode de production n'induisait pas d'existence de classes sociales, les rapports sociaux n'étaient pas des rapports de classes, même si des dominations d'autres types existaient. Marx, Engels en particulier, considèrent que la première division du travail qui induit une domination découlant du mode de production est la division du travail entre homme et femme.

Ces remarques sur le rapport homme-femme ne sont pas une digression anodine ou une parenthèse par rapport à notre propos général. La constatation des rapports homme-femme ne doit pas plus se figer que ne doivent se figer comme des formules les concepts de « rapports de classe » ou de « division sexiste du travail ». En cela nous rejoignons le début de cet article et fermons la boucle, ou plutôt élargissons la spirale : *La multiplicité des événements qui se produisent dans le cerveau, le corps-soi de l'individu, la multiplicité des événements qui se produisent dans l'humanité, le processus unifié que constitue ces événements entre la personne humaine et la société, dans la multiplicité des champs d'activité, illustrent l'unité contradictoire de l'aléatoire et de la logique*

du processus global, résultante de cette infinité aléatoire. Quantum et durée.

Le travail est une réalité et un concept. Réalité et concept peuvent se limiter à l'aspect du travail salarié, du travail contraint, et dans ce cas il s'agira d'une vision structuraliste. Réalité et concept peuvent aussi se résoudre à une généralité qui serait l'activité humaine. Et dans ce cas ce serait une vision analytique rassemblant des éléments de particularités, c'est-à-dire, non une synthèse mais une erreur composée.

Les concepts d'activité ne peuvent se passer du particulier dans l'activité. Mais il ne deviennent « génie philosophique » que s'ils saisissent le vif, c'est-à-dire l'activité dans le contexte naturel et social, dans les rapports sociaux, qui sont aujourd'hui ceux du capitalisme mondialisé et informatisé, dont la logique inchangée de son origine, l'échange inversé basé sur A-M-A' constitue une contradiction de moins en moins motrice, donc de plus en plus stérile au développement humain.

Aussi une réflexion intitulée « travail et société », replace la question de l'activité humaine dans une problématique opérationnelle et non pas seulement spéculative, si tant est quelle respecte le contenu de sa formulation.

Il y a dans la formation du symbolique, comme dans celle du langage, une analogie avec la fonction religieuse, sa révolution par le christianisme qui entre en jeu avec l'entrée en jeu des rapports de classe, et son dépassement de la forme poétique à la forme prosaïque, qui elle-même n'élimine pas la poésie mais la contient.

« L'historicisme se contente d'établir un lien causal entre divers moments de l'histoire. Mais aucune réalité de fait ne devient, par simple qualité de cause, un fait historique. Elle devient telle, à titre posthume, sous l'action d'évènements *qui peuvent être séparés d'elle par des millénaires*. L'historien qui part de là cesse d'égrener la suite des évènements comme un chapelet. Il saisit la constellation que sa propre époque forme avec telle époque antérieure. Il fonde ainsi un concept du présent comme « à-présent », dans lequel se sont fichés des éclats de temps messianiques. », nous dit Walter Benjamin.

Ce marxiste qui poursuit, continue, avec les particularités de sa propre culture dans sa propre histoire de personne, dépasse, tout ce que Marx nous recommande de dépasser, y compris les incompréhensions des concepts qu'il a développés et qui semblaient faire « un sort » au symbolique par rapport à l'économique.

La mise en garde date de longtemps, relativement à la longévité individuelle : « ...C'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que, parfois, les jeunes donnent plus de poids qu'il ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait souligner le principe essentiel nié par eux, et alors, nous ne trouvions toujours pas le temps, le lieu, ni l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque. Mais dès qu'il s'agissait de présenter une tranche d'histoire, c'est-à-dire de passer à l'application pratique, la chose changeait et il n'y avait pas d'erreur possible. Mais, malheureusement, il n'arrive que trop fréquemment que l'on croie avoir parfaitement compris une nouvelle théorie et pouvoir la manier sans difficulté, dès qu'on s'en est approprié les principes essentiels, et cela n'est pas toujours exact. Je ne puis tenir quitte de ce reproche plus d'un de nos récents « marxistes », et il faut dire aussi qu'on a fait des choses singulières. » écrit Friedrich Engels, à Joseph Bloch, le 21 septembre 1890.

Ce qui n'empêche qu'il nous faille encore souligner le principe essentiel nié avant tout par « ceux qui veulent tout changer pour que rien ne change » et mettre le travail, lieu de la production et de

l'exploitation au centre de notre action de transformation sociale

«... Un usage de soi par soi, usage de soi par d'autres. L'usage de soi par d'autres, d'une certaine manière, c'est le fait que tout univers d'activité, d'activité de travail, est un univers où règnent des normes de toutes sortes : encore une fois, qu'elles soient scientifiques, techniques, organisationnelles, gestionnaires, hiérarchiques, qu'elle renvoient à des rapports d'inégalité, de subordination, de pouvoir : il y a tout cela ensemble. Lorsque nous disons que chacun essaye de se vivre comme centre d'un milieu, avec toutes les réserves nécessaires, cela signifie qu'on entre dans un milieu où les contraintes sont très fortes. On ne fait pas ce qu'on veut -très, très loin de là- et chacun le sait bien. Au point qu'on a eu tendance, dans la culture et les sciences sociales, à uniquement envisager l'usage de soi par les autres, par d'autres, c'est-à-dire à ne supposer ou à n'évoquer que le monde de contraintes, en pensant que cela suffisait pour comprendre l'activité..... » conclurait peut-être Yves Schwartz, mais il faudrait pour le savoir qu'il nous le dise lui-même, comme il le fait dans « Travail et Ergologie, entretiens sur l'activité humaine », Editions Octarès, Ouvrage collectif.

Je finis par cette autre citation d'Yves Schwartz, tirée de la conclusion de « Le Paradigme ergologique, ou un métier de philosophe », Octarès, qui rejoint, il me semble, celle de W. Benjamin :

.....« Les processus d'anticipation pertinents, pour le neurophysiologue, sont de l'ordre de « quelques millisecondes » dit Berthoz : oui, si l'on ne va pas jusqu'à l'infinitésimal de l'activité, comme nous n'avons nous-mêmes cessé de le répéter et cela sans disposer de l'extraordinaire confirmation de laboratoire, on risque peut-être de rater l'essentiel de celle-ci ; et c'est en effet ce qui arrive souvent dans le champ des sciences sociales. Mais ce jeu introduit dans l'infiniment petit temporel interdit paradoxalement de penser qu'un quelconque protocole de laboratoire, une quelconque modélisation parviendra à cerner le sens de ce qui se joue dans ces millisecondes. Si on parle des buts du « soi », c'est-à-dire de ce qui importe fondamentalement, et qui nous donne sans doute les clefs pour comprendre l'historicité des configurations humaines, alors, il faut certes sortir du laboratoire, et articuler sur l'infiniment bref, des horizons de durée très variable, dont certains sont aux antipodes de ces millisecondes..... »

Le 8 août 2007

REPRODUCTIBILITE

Les techniques de reproductibilité ont augmenté monstrueusement la « part » mimétique de l'humain.

Au point qu'il se croit capable d'imaginer l'avenir.

L'avenir est inimaginable, il n'existe ni dans le conscient ni dans l'inconscient.

L'avenir ne peut que se créer, c'est la nature qui le crée, nature dont nous sommes partie intégrante du processus.

L'intuition, ce produit énigmatique de la mémoire volontaire et involontaire, n'esquisse que le présent.

Sans la vision du présent il n'y a pas d'avenir, mais vision réduite, figée, stérile, mortelle, du passé.

« C'est en entrevoyant le capital aujourd'hui que nous comprenons mieux la rente foncière. C'est en entrevoyant l'humain d'aujourd'hui que nous comprenons mieux le singe, l'homo habilis, le « premier » paysan, le « premier » monarque, le « premier » chrétien, le « premier » communiste. »

Le quantum des quanta qu'est le présent, « à la fois », contient le futur et le passé mais n'est ni le futur ni passé, pas même virtuellement. L'avenir est inimaginable, l'imagination contient « seulement » le besoin, le désir, l'espoir, la volonté.

L'imagination de nos « élites » est si pauvre qu'elle n'est capable que de projeter sa vision figée, glacée du présent, dans un monde futur.

C'est la raison de son pessimisme, de son repliement sur elle-même.

La lutte pour la vie de cette « élite » est une lutte mesquine et étriquée, à l'image de son milieu, mimétisme des dominants.

Dire cela c'est déjà mettre un pied dans cette mesquinerie, dans ce milieu, et c'est le tribut de la « parole prise ».

La vie est dans la lutte de cette masse des anonymes fiers de leur nom qui secoue ce vieux monde marchand, et j'ai le bonheur de vouloir en être, de cette lutte.

Croissance ? Oui, pas de mouvement sans développement. Croissance des échanges-production, pas de la valeur marchande et du mode de production induit aujourd'hui. Le recyclage, l'usage des déchets, c'est de la croissance. « Rassembler les résidus », tangibles, impalpables ou symboliques. Changer de qualité par ce « rassemblement ». Se donner à tous sur la planète de quoi manger, de quoi apprendre, de quoi créer, c'est augmenter la croissance. Cette croissance est tributaire de la qualité des techniques, des choix humains des techniques et de leur usage, qui n'épuiseront ni l'homme ni son milieu. La vie,

construira ces techniques, elles ne peuvent exister avant, dans l'imagination, que comme besoin, désir, espoir, volonté. Transformer, la nature et soi-même, non épuiser. C'est dans les techniques de reproductibilité que pourraient naître les techniques de renouvellement de la société marchande élargie, communiste.

La compensation à la baisse tendancielle du taux de profit par l'augmentation de la production a trouvé un relais moderne dans les techniques de reproductibilité. Mais le parasitisme du profit n'a pas de frontière, et en s'emparant de ces techniques dans son optique, sa philosophie, il ajoute un élément sans borne à ses contradictions économiques, scientifiques, morales, qui minent son essence, les rapports sociaux de classe basés sur lui-même, ce profit. Le profit pas au sens moral, le profit au sens économique du capitalisme. Mais le sens moral en découle et alimente cette politique sans issue autre que la transformation du mode de production.

Est-il utile de rappeler ici encore la question de l'organisation du travail qui est au cœur de ces rapports de classe, dans la question du « que produire, comment produire ». La reproductibilité en grand, est la conséquence de la révolution scientifique et technique, informationnelle, inaugurée par le capitalisme moderne. Cette reproductibilité en grand a

été accélérée par la concurrence pendant des décennies avec le « camp socialiste », quel qu'il ait pu être, dans ses acquis sociaux, dans ses horreurs, dans ce choc énorme qu'a été le siècle passé. Elle a été accélérée conjointement par les moteurs et freins internes du capitalisme.

L'organisation du travail doit à la fois bénéficier des techniques de reproductibilité les plus développées et développées indéfiniment dans le cadre d'une révolution dans la qualité d'une production utilisant sans les épuiser toutes les ressources humaines et naturelles (des biens dit matériels et des biens dits symboliques) et de l'aptitude artisanale de l'humain au travail, pour libérer ce travail, le rendre à l'activité créatrice de la personne. Cela semble totalement utopique, mais répétons le, l'imagination de nos « élites » est si pauvre qu'elle n'est capable que de projeter sa vision figée, glacée du présent, dans un monde futur. Se libérer de l'emprise de ces élites c'est un processus qui dépend des modifications quotidiennes induites par les activités humaines, par les choix quotidiens qu'elles impliquent, et par leur résultante en aller retour : les transformations économiques.

26 Août 2007

AU SUJET DES « NOUVEAUX MARXISTES »

Les difficultés des « jeunes Marxistes » ou « nouveaux marxistes » d'aujourd'hui ne tiennent pas à leur capacité de dénormaliser-renormaliser la « pensée Marx ». Elles tiennent au contexte dans lequel ce processus de dénormalisation-renormalisation a lieu.

A l'origine, la pensée Marx se développe à un moment précis, celui qui, historiquement, suit la révolution française dans lequel la bourgeoisie révolutionnaire (elle-même dans un contexte général et mondial), vient de créer, pour ses propres besoins, le citoyens actif, c'est-à-dire la personne qui agit dans le cadre collectif pour la construction de son devenir.

Le contexte actuel, très différent, est la poussée à son paroxysme du processus décrit par Marx d'inversion des termes de l'échange, de par la circulation sanguine de la société constituée par le capital et dont la formule vivante est Argent-Marchandise-Argent, A-M-A'.

Ce contexte tend à transformer de citoyen actif en citoyen passif, c'est-à-dire en consommateur qui

n'intervient pas dans les choix productif et a l'illusion d'intervenir sur les choix de consommateur. La confusion entre libéralisme économique et démocratie, qui s'est emparée de nos âmes tient du même processus, confusion contre laquelle l'on se défend, quelquefois, mais qui en fait, est bien présente dans nos compromis et compromissions.

Nous, diraient les « jeunes marxistes », s'ils faisaient un manifeste, sommes aussi ces citoyens à tendance passive, parce que il n'est pas dans le pouvoir d'une personne d'échapper au contexte social dans lequel il vit, si ce n'est d'une façon abstraite, ce qui n'est pas rien, parce qu'une des propriétés essentielles de l'humanité est cette capacité à l'abstraction dans la construction de son devenir.

Le savoir n'est pas une chose immobile dont on doit rechercher la perfection, mais un outil répondant à cette définition anthropologique lefebvrienne donc marxiste de l'humain : il est quotidien, mimétique, poïétique, il doit assurer sa survie à chaque instant en imitant ce qu'il a appris à faire, en faisant « inconsciemment et consciemment » ce qu'il doit faire de nouveau pour assurer cette survie, cette capacité « inconsciente » s'appuyant sur l'accumulation collective-individuelle des savoirs. La

connaissance partielle du présent éclaire la compréhension accumulée du passé et le sens du devenir possible, en développant le conscient, part de la mémoire volontaire et involontaire qui agit dans son unité sur les choix de chaque geste humain.

La grande force du marxisme originel, que les « nouveaux marxistes » sont en train de casser, c'est l'adaptation de sa pensée à la question de la survie dans le contexte où cette pensée naît. Le « raffinement » de la pensée qui perd ses bases vitales au profit des correctifs nécessaires est un phénomène courant dans les périodes de perte de combativité, d'instinct de survie.

Le progrès des savoirs est indéniable. La connaissance de l'humain et de son environnement a fait des pas de géant. Mais le découpage de ces savoirs et l'erreur composée qui en résulte est totalement liée au paroxysme du mode de production et de son corollaire A-M-A' et le citoyen passif. Il est totalement exclu que l'humanité réponde aux impératifs de son devenir sans répondre par le marxisme à la question de la production sous tous ses aspects. L'écologie, le féminisme, ne peuvent échapper à cette question : que produire, comment produire, quelle démocratie des producteurs.

Passer par pertes et profits les bases essentielles du marxisme, le remettre en cause au profit d'une « vision fine », c'est aussi nier massivement toutes les autres connaissances sectorielles telles celles de l'évolution des espèces ou celles de la psychanalyse ou les découvertes récentes sur la micro biologie ou la micro physique ou l'astrophysique, etc.

Tout ce qui peut nous paraître avoir été étranger au marxisme originel de par l'état des connaissances qui ont présidé à sa naissance ne l'est en fait pas tant que ça, surtout et parce que le marxisme originel a une vitalité opérationnelle sur une réalité qui est toujours la notre : le capitalisme, son évolution, ses limites.

Par exemple, la question de la mondialisation est bien présente chez Marx et ses observations traitent bien d'une réalité en mouvement bien mieux que beaucoup de visions actuelle figées, inopérantes, partielles, allergiques à toute synthèse.

Quand Marx a répondu aux questions de l'exploitation après être passé par ce que la bourgeoisie des lumières a créé de plus avancé en matière de réflexion sur l'humain, il n'a rien inventé dans l'observation du capital : plus value, taux de profit, baisse tendancielle, reproduction du capital dans sa complexité (1). Il n'a fait que décrire ce dont dépendait le quotidien des

êtres humains dans le lieu et le moment historique qu'il vivait.

Nos philosophes antiques avaient le sens de l'opérationnel plus aigu que le notre actuellement, parce que le mode de production était plus vital au moment où ces philosophes se sont exprimés. Et ce sont ces moments de vitalité, « d'instinct social de survie » qui ont fait les grandes œuvres exprimant un présent. Certaines œuvres de « regret », de « nostalgie » sont grandes par leur évocation de ces moments mais provoquent l'aspiration à une reproduction-répétition qui ne peut plus être.

4 septembre 2007

1 « ...Le caractère superficiel et formel de la circulation simple de l'argent apparaît précisément dans le fait que tous les facteurs qui déterminent le nombre des moyens de circulation: masse des marchandises en circulation, prix, montée ou baisse de ceux-ci, nombre d'achats et de ventes simultanés, vitesse de rotation de la monnaie dépendent du procès de métamorphose du monde des marchandises ; celui-ci dépend à son tour du caractère d'ensemble du mode de production, du chiffre de la population, du rapport entre la ville et la campagne, du développement des moyens de transport, du degré de la division du travail, du crédit, etc., bref de circonstances qui toutes sont *en dehors* de la circulation simple de l'argent et ne font que se refléter en elle... » Marx, contribution à la critique de l'économie politique.

« ...La production en général est une abstraction, mais une abstraction rationnelle, dans la mesure où, soulignant et précisant bien les traits communs, elle nous évite la répétition. Cependant, ce caractère général, ou

ces traits communs, que permet de dégager la comparaison, forment eux-mêmes un ensemble très complexe dont les éléments divergent pour revêtir des déterminations différentes. Certains de ces caractères appartiennent à toutes les époques, d'autres sont communs à quelques-unes seulement. [Certaines] de ces déterminations apparaîtront communes à l'époque la plus moderne comme à la plus ancienne. Sans elles, on ne peut concevoir aucune production. Mais, s'il est vrai que les langues les plus évoluées ont en commun avec les moins évoluées certaines lois et déterminations, ce qui constitue leur évolution, c'est précisément ce qui les différencie de ces caractères généraux et communs ; aussi faut-il bien distinguer les déterminations qui valent pour la production en général, afin que l'unité - qui découle déjà du fait que le sujet, l'humanité, et l'objet, la nature, sont identiques - ne fasse pas oublier la différence essentielle. C'est de cet oubli que découle, par exemple, toute la sagesse des économistes modernes qui prétendent prouver l'éternité et l'harmonie des rapports sociaux existant actuellement. Par exemple, pas de production possible sans un instrument de production, cet instrument ne serait-il que la main. Pas de production possible sans travail passé accumulé, ce travail ne serait-il que l'habileté que l'exercice répété a développée et fixée dans la main du sauvage. Entre autres choses, le capital est, lui aussi, un instrument de production, c'est, lui aussi, du travail passé, objectivé. Donc le capital est un rapport naturel universel et éternel ; oui, mais à condition de négliger précisément l'élément spécifique, ce qui seul transforme en capital l'« instrument de production », le « travail accumulé ...

...Pour l'art, on sait que certaines époques de floraison artistique ne sont nullement en rapport avec le développement général de la société, ni par conséquent avec celui de sa base matérielle, qui est pour ainsi dire l'ossature de son organisation. Par exemple les Grecs comparés aux modernes, ou encore Shakespeare. Pour certaines formes de l'art, l'épopée par exemple, il est même reconnu qu'elles ne peuvent jamais être produites dans la forme classique où elles font époque, dès que la production artistique apparaît en tant que telle ; que donc, dans le domaine de l'art lui-même, certaines de ses créations importantes ne sont possibles qu'à un stade inférieur du développement artistique. Si cela est vrai du rapport des différents genres artistiques à l'intérieur du domaine de l'art lui-même, Il est déjà moins surprenant que cela soit également vrai du rapport du domaine artistique tout entier au développement général de la société. La difficulté ne réside que dans la manière générale de saisir ces contradictions. Dès qu'elles sont spécifiées, elles sont par là même expliquées....

.....Prenons, par exemple, le rapport de l'art grec d'abord, puis de l'art de Shakespeare avec notre temps. On sait que la mythologie grecque n'a pas été seulement l'arsenal de l'art grec, mais la terre même qui l'a nourri. La façon de voir la nature et les rapports sociaux qui inspire l'imagination grecque et constitue de ce fait le fondement de [la mythologie] grecque est-elle compatible avec les *Selfactors* [machines à filer automatiques], les chemins de fer, les locomotives et le télégraphe électrique ? Qu'est-ce que Vulcain auprès de Roberts and Co, Jupiter auprès du paratonnerre et Hermès auprès du Crédit mobilier ? Toute mythologie maîtrise, domine les forces de la nature dans le domaine de l'imagination et par l'imagination et leur donne forme : elle disparaît donc quand ces forces sont dominées réellement...

....Mais la difficulté n'est pas de comprendre que l'art grec et l'épopée sont liés à certaines formes du développement social. La difficulté réside dans le fait qu'ils nous procurent encore une jouissance esthétique et qu'ils ont encore pour nous, à certains égards, la valeur de normes et de modèles inaccessibles...

...Un homme ne peut redevenir enfant, sous peine de tomber dans la puérité. Mais ne prend-il pas plaisir à la naïveté de l'enfant et, ayant accédé à un niveau supérieur, ne doit-il pas aspirer lui-même à reproduire sa vérité ? Dans la nature enfantine, chaque époque ne voit-elle pas revivre son propre caractère dans sa vérité naturelle ? Pourquoi l'enfance historique de l'humanité, là où elle a atteint son plus bel épanouissement, pourquoi ce stade de développement révolu à jamais n'exercerait-il pas un charme éternel ? Il est des enfants mal élevés et des enfants qui prennent des airs de grandes personnes. Nombre de peuples de l'antiquité appartiennent à cette catégorie. Les Grecs étaient des enfants normaux. Le charme qu'exerce sur nous leur art n'est pas en contradiction avec le caractère primitif de la société où il a grandi. Il en est bien plutôt le produit et il est au contraire indissolublement lié au fait que les conditions sociales insuffisamment mûres où cet art est né, et où seulement il pouvait naître, ne pourront jamais revenir. »

...». Marx, introduction à la critique de l'économie politique

« La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste s'annonce comme une « immense accumulation de marchandises [1] ». L'analyse de la marchandise, forme élémentaire de cette richesse, sera par conséquent le point de départ de nos recherches.

La marchandise est d'abord un objet extérieur, une chose qui par ses propriétés satisfait des besoins humains de n'importe quelle espèce. Que ces

besoins aient pour origine l'estomac ou la fantaisie, leur nature ne change rien à l'affaire [2]. »

[1] Karl MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Berlin, 1859, p. 3.

[2] « Le désir implique le besoin ; c'est l'appétit de l'esprit, lequel lui est aussi naturel que la faim l'est au corps. C'est de là que la plupart des choses tirent leur valeur. » (Nicholas BARBON, *A Discourse concerning coining the new money lighter, in answer to Mr Locke's Considerations*, etc., London, 1696, p. 2 et 3.)

Marx, *Le capital*, première page du livre 1

BOUTEILLE JETEE A LA MER

Je crois que la lutte menée contre le marxisme avec la puissance de moyens que détient le capital, qui permettent à ce dernier de maintenir le marxisme "sous le boisseau" (comme on disait il fut un temps), n'aura sa contre attaque de masse possible que dans les conséquences concrètes dans la vie quotidienne, dans les conséquences des limites du capitalisme ; et je crois qu'on en approche, mais beaucoup ont déjà cru qu'on s'en approchait, ce qui à l'échelle d'une vie humaine est un espoir démesuré, et c'est aussi une des raisons du rejet du marxisme (d'autant que cet espoir contient souvent une vision d'un avenir préfabriqué). Et, positivement, une raison de considérer la vie présente comme contenant tout l'avenir possible avec son plaisir de la vivre, c'est à dire, aussi, les luttes "immédiates" dans le "cadre du système", en complémentarité contradictoire avec la lutte contre le système (dénonciations, propositions, mises en oeuvre d'un quotidien différent).

J'interprèterais ce débat par ceci : il y a renaissance sans cesse de nouveaux "jeunes hégéliens"(1) que l'apparence de la réalité et le confort de se tenir à cette apparence, engendrent sous diverses formes.

Devons-nous les haïr ? certainement pas. Ils sont à la fois si lointains et si proches de nous, qu'un évènement pourrait les faire basculer, non pour "nous rejoindre", mais pour vivre pleinement à l'intérieur de ces évènements, et non "sur les sommets" ou "sur les marges".

Je comprends les termes de Lucien Sève lorsqu'il dit "une gnoséologie où subsiste ne fût-ce qu'une trace de réalisme naïf glisse inexorablement du matérialisme vers l'idéalisme"(2). Sur le travail par exemple, les illusions du type : qui veut reconstituer l'artisanat, qui veut agir sur un aspect de l'exploitation en ignorant les autres, qui cherche uniquement dans la psychologie les solutions en ignorant les bases concrètes de l'exploitation, les "mécanismes" du capitalisme, etc...

Parler de production, des rapports sociaux à partir de la production est considéré comme "daté", dans le meilleur des cas.

Et de se déchirer les uns les autres sur la place des virgules au lieu d'essayer de soulever le voile pesant que la vie quotidienne, dans le capitalisme, place entre la réalité et nous. L'harmonie de la vie tient dans sa capacité à se reproduire, non dans un équilibre parfait.

Mais cette "aspiration" à l'équilibre parfait qui "tient" du rapport maternel originel et ignore l'aller-retour entre fusion sociale et séparation sociale, alimente les illusions sur le capitalisme, sur le rôle des intellectuels, entretient un rapport "naturel" à la division du travail, aux comportements élitistes qui en découlent, y compris entre nous.

2 septembre 2007

(1) Les jeunes Hégéliens, Marx en faisait partie avant de "remettre la dialectique sur ses pieds". C'est à **dire** avant de découvrir les rapports sociaux en tant qu'essence de l'homme, le rôle des conditions matérielles de vie quotidienne, la production-consommation-échange, le capital comme moyen de circulation et reproduction de l'humanité, le capital et ses contradictions stérilisantes comme outil dépassable. "En dépit de leurs phrases, qui prétendent ébranler le monde, les jeunes hégéliens sont les plus grands conservateurs" (Marx, L'idéologie Allemande). En dépit de son ton lapidaire, cette phrase est riche de contenu qu'il est mieux de situer dans son contexte, contexte qui n'est pas épuisé aujourd'hui

(2) Dialectiques aujourd'hui, Syllepse-Espaces Marx, février 2007.

LA METAMORPHOSE DU TRAVAIL

La métamorphose M-A-M' → A-M-A' = la transformation d'un outil d'échange, la monnaie, circulation du sang du marché, en capital.

Cette transformation de la monnaie en capital induit la transformation de toute chose de la vie humaine, cette métamorphose de vous, moi, toute chose que le marché peut saisir en capital est le moment particulier de l'humanité dans lequel nous vivons.

Dans la réaction de celui, celle, ceux qui revendiquent le droit à la santé en s'écriant « mon corps n'est pas une marchandise ! », il y a une bataille essentielle, mais aussi une expression touchante et qui semble un peu ridicule. Si ! mon corps est une marchandise.

L'élection de Sarkozy et d'autres personnages politiques du même type est le signe d'une certaine acceptation de cette métamorphose. Le contenu économiquement libéral de la « candidature de la gauche la mieux placée » de même.

Dans cette métamorphose, il nous faut répondre à cette question : combien de temps voulons-nous rester dans le cocon et comment voulons-nous en sortir ?

Ebouillantés comme le bombyx, ver à soie ? Le mieux aurait été de refuser d'y entrer. Certains l'ont fait, des peuples entiers, au prix de l'écrasement par la guerre. L'intelligence démocratique, non la démocratie restreinte à des privilégiés, mais la démocratie élargie, étendue à tous les humains, cette intelligence-là trouvera-t-elle le chemin d'un rassemblement, d'une issue à cette métamorphose ?

Le capital n'est pas seulement le sang qui irrigue le corps social, il est aussi tous les processus qui se déroulent dans le corps social et l'environnement dont il tire ses ressources.

L'empire c'est le capital.

Et le travail est la première activité humaine à avoir subi cette métamorphose.

La larve de la cigale, sa nymphe, la cigale sur le pin sont-elles la même chose ? Et les unes comme l'autre peuvent-elles être considérées comme la cigale ?

Non et Oui.

Le travail n'est pas qu'une activité biologique, c'est une activité biologique humaine, c'est à dire sociale, psychologique. Il a subi des métamorphoses depuis que l'activité de reproduction élargie de la vie humaine existe.

Voir le travail en dehors de ces évolutions, ces métamorphoses en réduit sa complexité, sa réalité. De même le voir en dehors du moment historique que nous considérons, le notre, me paraît peu lucide.

La simplification théorique réduit la capacité pratique, la capacité d'action.

Cet essai part de la base marxiste de la métamorphose de la monnaie, c'est-à-dire du prix, c'est-à-dire de l'inversion de la reproduction élargie de l'activité qui passe du processus Marchandise1-Argent-Marchandise2 au processus Argent1-Marchandise-Argent2.

Marx à la fin de sa vie rappelle son retour-dépassement à Hegel et à la dialectique.

Les conceptions mécanistes qui partaient de métaphores réduites et réductionnistes phisico-chimiques, biologiques « pures », réduisaient l'humain à des concepts déterministes linéaires.

La dialectique de la nature et la pensée sont une seule et même chose si l'on ne réduit pas la pensée au particulier ou au général.

« ...[L'homme] devient, en tant que connaissance et en tant qu'existence charnelle, l'Idée vivante de la nature » Henri Lefebvre, 1940.

5 septembre 2007

**SUR LA CONTRIBUTION DE
JACQUES DURAFFOURG**

Par sa contribution dans le journal quotidien « l'Humanité », reproduite sur le site « PCF13 », Jacques Duraffourg lance un débat de première importance.

En s'écriant « Le travail ce n'est pas technique ! », il dénonce à juste titre l'idée et la pratique du capital et du patronat que la question du travail se résout par la technique. Et il cite un exemple illustrant les conséquences néfastes de cette pratique.

Il y a dans le geste de l'artisan toute la cristallisation du travail humain au sens large, geste qui contient et la technique et la subjectivité en mouvement, en évolution, en création, depuis l'origine de l'humanité. L'industrialisation et le capitalisme réduisent ce geste par la libération de la force animale, mais aussi par la « libération » du geste adroit et intelligent, et par la coupure du travail manuel et intellectuel, d'exécution et d'encadrement. Y compris et surtout dans la phase actuelle de mondialisation et d'informationnalisation

Il ne faut pas en déduire un besoin, une aspiration à un retour à l'artisanat. On ne revient jamais à une étape précédente de l'évolution, mais on en utilise les marges et les résidus pour produire le futur.

Le problème de la technique reste essentiel. C'est l'accumulation privée du surproduit du travail humain qui a conduit à l'inversion des termes de la production, le but ne devenant plus le produit mais l'argent selon la célèbre formule de Marx, M-A-M' devenant A-M-A', (Marchandise1-Argent-Marchandise2). Ainsi la production devient secondaire par rapport au capital, avec les conséquences sur l'appauvrissement de la société et des travailleurs.

Cette inversion n'est évidemment pas, non plus, sans conséquences sur les choix faits en matière de techniques, choix qui sont coupés, dichotomisés, dans le travail, l'activité humaine. ***MAIS, par bonheur, les techniques de reproductibilité, qui connaissent un développement impétueux, appliquées à tous les domaines de d'activité et de production, nous ouvrent la voie à une humanité libérée des dominations de classe,*** parce quelle rendent possible un enrichissement durable, écologique, de l'ensemble de l'humanité. Cette société, mondialisée, Marx la désigne comme communiste. On pourrait aussi dire que ***les techniques de reproductibilité*** sont la pire et la meilleure des choses, tout dépend de l'usage qu'on en fait.

En travaillant, en produisant les objets tangibles et symboliques nécessaires à son développement, l'humain transforme la nature. Et en transformant la nature, il se transforme lui-même, faisant partie de la nature.

Le choix de l'outil, de la technique, de son utilisation, est essentiel dans sa transformation(1). Ainsi l'anthropologie, la sociologie ne peuvent être conçues en séparant la subjectivité de son support physique. L'une est l'autre sont le mouvement. Et l'organisation du travail et les choix technologique sont bien au centre de la lutte de classe. Merci à Jacques de sa contribution

26 septembre 2007

(1) « ...Jamais le moyen ne se rapporte seulement à lui-même, sinon on ne pourrait même pas en parler. Ce vers quoi il est tourné agit avec lui, même si cela se fait ou semble se faire sans intention expresse, ou si l'on ne découvre cette intention que plus tard. Aussi le moyen et la fin sont-ils non seulement des concepts interdépendants mais la relation qui existe entre eux est à ce point finalisée que le moyen et la *médiation* se recouvrent largement. Dans d'autres cas, là où la médiation fait défaut –et notamment la médiation économique au sein de la société- les fins manquent leur destin et demeurent abstraites. Le moulin à bras a engendré la société féodale, la machine à vapeur la société capitaliste : c'est toujours l'état de développement des forces productives qui détermine une société donnée et ses possibilités de transformation révolutionnaire. Que cette médiation vienne à manquer, ou que l'on en tienne pas compte, alors se produit, au lieu d'un bouleversement qui semble après coup avoir été un bond, un simple putsch, un vain et bref embrasement...

....Le putsch anarchiste néglige les buts immédiats, il les survole avec le dilettantisme de l'impatience ; le réformisme, lui, nie et même trahit à force d'être conscient des buts à court terme, ce que ces derniers recèlent de fins lointaines. L'étude théorique de la base doit donc se mettre au service de l'état major de la révolution au lieu de glisser dans l'économisme des buts immédiats. Ce qui veut dire que les horizons et les étincelles de leur pré-apparaître doivent être visibles dans tout but immédiat.....

.....La théorie révolutionnaire ne mérite donc ce titre que lorsqu'elle se consacre à cette médiation des buts immédiats et du but ultime, et son manuel se nomme alors *Le Capital* – avec tous les horizons de l'humanisation. Le but lointain est ici la construction d'une société sans classe. Son but ultime, transgressant toutes les limites, est cependant le visage dévoilé d'un monde dans lequel le sujet n'est plus aux prises avec un objet qui lui est étranger.

.....la médiation économique et sociale des tendances agissantes, le mouvement lui-même.....se dirigent vers ce but au prix de bien des détours et de bien des erreurs, mais au bout du compte, ainsi que le montre dans la médiation le bond dialectique, en obéissant à l'invariance d'une orientation..... »

« Experimentum mundi, question, catégories de l'élaboration, praxis », Ernst Bloch, Payot, Traduction de Gérard Raulet.

L'HISTOIRE DANS LES YEUX

1 IL EST TEMPS DE REMETTRE LES CHOSES SUR LEURS PIEDS

« Nulle part l'organisation du prolétariat n'a été mise aussi totalement au service de l'impérialisme, nulle part l'état de siège n'est supporté avec moins de résistance, nulle la presse n'est autant bâillonnée, l'opinion publique autant étranglée, la lutte de classe économique et politique de la classe ouvrière aussi totalement abandonnée qu'en Allemagne.....Une chose est certaine, cette guerre mondiale constitue un tournant dans le monde. »

Rosa Luxembourg, 1915.

« S'il en est ainsi, une certaine conception de la scientificité peut servir d'idéologie. Bien plus : elle est une idéologie et cela en raison des éléments de connaissance qu'elle retient dans sa constitution, et non pas malgré ce savoir. L'essentiel, est qu'elle dissimule les conflits, les contradictions, les problèmes « réels », c'est-à-dire posés dans la praxis. »

Henri Lefebvre, « L'idéologie structuraliste »

Il est temps de remettre les choses sur leurs pieds, selon l'expression de Karl Marx.

De remettre sur ses pieds, entre autre, une politique qui marche sur la tête, et que personne, dans la période actuelle, ne fera en dehors d'un objectif de transformation sociale, contre la restauration libérale détruisant les avancées liées au moment de la Libération du nazisme, animé par le mouvement communisme.

Ce ne sont pas Reagan ni Thatcher qui ont inauguré une nouvelle ère du capitalisme, par un choix de leur groupe politico social ou par un choix personnel. Ils n'ont fait qu'être les acteurs de premier plan d'une nouvelle ère du capitalisme.

Quelle est cette nouvelle ère ? C'est celle d'une mondialisation particulière, la mondialisation informationnelle ; une mondialisation rendue possible par les techniques nouvelles, la révolution scientifique et technique.

Cette ère nouvelle est caractérisée par l'aggravation de la loi-tendance que Marx a nommée baisse tendancielle du taux de profit.

À cette baisse tendancielle dans une société mondiale qui réclamerait de plus en plus d'accumulation du Capital Constant (le capital accumulé des moyens techniques de plus en plus importants, capital constitué du travail « cristallisé » dans ces moyens de production), le capitalisme essaie de répondre et répond par :

- Une utilisation des techniques de reproductibilité le plus conforme à ses lois
- Une organisation inégalée du drainage des capitaux vers les grands groupes financiers

- (grandes féodalités financières en guerre avec la société et entre elles, tout en recherchant des régulations de classe dominante).
- Une augmentation inégalée au niveau mondial de travailleurs placés totalement ou partiellement en armée de réserve, en particulier du travail automatisé.
- Une multiplication des activités parasitaires répondant à ces deux précédentes conditions.
- Une intégration à cette politique, par des mesures incitatives en direction des salariés indispensables à un tel fonctionnement : en particulier, cadres scientifiques, de direction et d'information.
- Le tout évidemment se manifestant dans les salaires, prix, profit, les développements inégaux, les péréquations mondiales et locales en fonction des développements inégaux, les sous qualifications, l'accentuation relative ou absolue des dominations-rapports hommes femmes patriarcaux (80% de femmes dans les emplois « d'aide à la personne »), travail manuel et intellectuel, divisions du travail portées au paroxysme.

Si les disfonctionnements, erreurs et crimes des pays socialistes ont accéléré leur chute, c'est cependant et

avant tout leurs choix politiques et économiques et leurs conséquences économiques qui en est la cause première.

Le système économique des pays socialistes auraient permis mieux qu'ailleurs de résoudre la contradiction issue de la baisse tendancielle du taux de profit, qui se manifeste aussi dans un système socialiste, c'est-à-dire un système non communiste mais où se manifeste plus qu'ailleurs une démocratie des producteurs, même très partielle.

Il aurait permis mieux qu'ailleurs de résoudre la contradiction issue de la baisse tendancielle du taux de profit et d'aborder ainsi la gestion informationnelle de la production, distribution, consommation. Mais le niveau de conscience, de formation scientifique et sociale de leurs dirigeants ne leur a pas permis ces choix qui auraient mis ces pays en état de gagner la guerre économique et de se démocratiser (Land and freedom).

Les idées ont un rôle, mais pas celui qu'on leur attribue. Il n'y a pas d'un côté « la propagande » et de l'autre la « pratique ». L'augmentation en nombre des salariés de production, de recherche, le niveau de la production auraient pu permettre une plus grande et démocratique pénétration d'une vision marxiste d'un développement sain, au sens de la santé de la vie

sociale, et par conséquent de la vie morale. Mais cela n'a pas été le cas. La santé de la vie sociale, et par conséquent de la vie morale a fait au contraire l'objet d'un traitement d'ordre quasi uniquement subjectif, donc quasi religieux et contraignant à ce titre, ringard dans la forme et le fond.

La disparition des pays socialistes a permis une aggravation du rapport des forces au profit du capitalisme. Et il n'y a pas de limite à l'exploitation capitaliste et aux régressions conséquentes à cette dégradation du rapports de force si ce n'est les besoins de consommateurs du marché capitaliste et les luttes contre les conséquences de cette aggravation et pour une autre construction sociale.

Mais le capitalisme est entré dans une phase suicidaire dans laquelle il n'est plus apte à réguler ses contradictions, parce qu'il a rayé le citoyen de son fonctionnement, les besoins du citoyen, les besoins de santé et de survie de l'ensemble social.

L'ordre moral du Capital, la circulation-reproduction Argent-Marchandise-Argent' a pénétré massivement les esprits. Et sa reproduction élargie en spirale est freinée, ralentie par rapport à ses propres besoins de reproduction élargie. L'être humain ne conçoit, dans sa masse, aujourd'hui plus que jamais (malgré les

apparences de respect et de démocratie, et malgré la volonté réelle de générosité de la masse des humains, de dépasser les rapports de forces individuels), que deux situations : dominer ou être dominé. Ce n'est qu'un autre type de rapports sociaux qui peut ouvrir d'autres rapports humains en général (ceci, dirait Marx, est une tautologie). L'une chose est inséparable de l'autre. L'une est l'autre.

Le christianisme a tenté cette transformation des rapports sociaux, puis a été intégré au pouvoir des classes dominantes, bien qu'en restant virtuellement porteur. Le talon d'Achille du christianisme est celui dans toute société de classe : la dichotomie entre « l'esprit » et le « corps ». En sortant de la préhistoire dans laquelle est encore l'humain, le corps soi, unité des besoins individuels et collectifs sera une évidence ; ce qui n'empêchera pas les contradictions entre le personnel et le collectif et bien d'autres contradictions naturelles, mais qui permettra une résolution partielle, la poursuite du développement.

Le Capital est actuellement le sang du corps social et finalement c'est le corps social tout entier. Le Capital ce n'est pas l'argent comme moyen d'échange. Le Capital c'est un corps social dont les lois de reproduction élargie exigent l'augmentation du taux d'exploitation et de profit privé, non collectif, de

l'ensemble humain, non collectif aux besoins de cet ensemble humain.

Les contradictions de notre temps peuvent s'identifier tout à la fois à celles de La démocratie Athénienne restreinte dans son mode de production et les constitutions de Solon et Cléthène y correspondant, de l'Empire romain esclavagiste (Lire Salvien, « De gubernatione dei », livre V), celles de la Renaissance et de la naissance de la bourgeoisie et de ses luttes, et celles de la construction sociale de démocratie restreinte pendant et après la révolution française.

La bourgeoisie a créé le citoyen, parce qu'elle avait besoin de sa participation non seulement pour prendre le pouvoir, substituer une domination plus avancée à une autre rétrograde, mais aussi du citoyen pour exécuter la production et acheter-consommer la production. Elle ne veut aujourd'hui que du consommateur dans le citoyen.

Ce n'est pas à l'origine une décision d'ordre moral, mais une décision découlant de la composition organique du capital, et c'est devenu, pour cela, l'élément premier de l'ordre moral.

Remettre sur ses pieds la politique, ce n'est pas seulement critiquer et dénoncer cet ordre moral ; c'est contribuer à la prise de conscience que cet ordre

repose sur un type d'organisation de la production, donc du TRAVAIL AU NIVEAU MICRO ET MACRO, ensemble. Lorsqu'on se lève le matin, en arrivant « devant son patron ou son représentant », on se trouve devant une direction monarchique où ni la gestion de l'atelier ou du bureau, ni la gestion de l'usine ou l'entreprise, ni celle du groupe industriel ou financier, ni celle des institutions de l'Etat, ne donnent aucun choix important et encore moins essentiel sur le « QUE PRODUIRE, COMMENT PRODUIRE ». A que produire, comment produire autrement, en fonction des besoins personnels et collectifs, s'opposent les lois du Capital.

La « grande nouveauté » des néo marxistes, néo anti libéraux, néo alter mondialistes consiste à agir sur l'ordre moral, c'est-à-dire à s'attaquer à la pensée sans se préoccuper du corps qui en est le siège. Si vous voulez comprendre, voir, ce qui dans le prolétariat est la classe ouvrière de production, pensez à ce qui vous GENE ET VOUS BLOQUE quand elle ne veut plus collectivement, servir, au sens premier de servitude, bien que vous souteniez son action parce que vous avez conscience des intérêts matériels et moraux qui vous lient à elle, et que vous soyez prolétaire, c'est-à-dire vivant d'un salaire, ou non c'est-à-dire non prolétaire. Et tentez de voir la réalité du monde du

travail dans les particularités de votre nation, groupe national et social et au niveau du monde ; et aux images du prolétariat des pays pauvres ou en voie de développement.

Relisez dans le Capital, l'histoire du droit du travail, le temps de travail, la législation du travail, en Angleterre du XIX^e siècle, et ailleurs et après....

Pensez aussi à ce qui « gêne » le plus dans les pays où la part de classe ouvrière de production dans le salariat a régressé relativement et à la question posée de l'alliance des diverses couches du salariat. Pensez aussi aux questions des divisions politiques et des organisations politiques en rapport avec la situation de ces diverses couches et en quoi les couches moins défavorisées et leur conception hiérarchique figée de l'activité humaine induit l'impuissance du prolétariat et de la société en général. En quoi et par quoi est constituée la classe dominante et son personnel d'exécution intermédiaire, ses instruments de domination qui sont aussi ceux d'un développement libre, par exemple les techniques de reproduction informationnelles, « la pensée artificielle », premier outil de production d'aujourd'hui, et leur maîtrise démocratique.

Marx, partant de la critique de l'hégélianisme, en passant par une nouvelle vision anthropologique,

aboutit à la Critique de l'économie politique. Cet itinéraire est incontournable et qui veut le contourner ne peut que trouver des impasses. Cet itinéraire, qui tend à remettre les choses qui « marchent sur la tête » sur leurs pieds, avec ces trois composantes, ont un centre : le travail, les techniques du travail et l'organisation sociale y correspondant au fur et à mesure de leurs transformations.

Croire pouvoir échapper à ces conditions au nom d'un humanisme plus riche, plus généreux, plus humain, plus « vrai », c'est faire un anti-humanisme gros de danger, sans le savoir. Il n'y a pas de vie, d'être, sans mouvement.

28 novembre 2007

2 REGARDER L'HISTOIRE DANS LES YEUX SANS SE CACHER PAR PEUR DU REEL.

Pour comprendre le réel, passé et présent, pour construire un avenir.

Regarder l'histoire dans les yeux, pour comprendre le réel, passé et présent, pour construire un avenir.

Ce regard sur le réel ne peut être, avant tout que celui de « comment dans le passé et le présent les humains ont créé et créent leurs subsistances ».

Ce cacher les yeux devant les erreurs et les crimes de l'histoire est une réaction enfantine qui caractérise ce que Kundera appelle « l'insoutenable légèreté de l'être », mais que j'attribuerai plutôt à un moment de l'histoire humaine où la masse des dominés est privée de son histoire par un jugement moral imposé et construit à partir des besoins propres des dominants.

La réalité de la création des subsistances dans les ex pays socialistes, les difficultés et les incapacités, sont bien dans la réalité de l'histoire humaine et de cette réalité particulière où des humains ont tentés, dans des circonstances précises de cette histoire, de subvenir différemment à ces subsistances. Différemment parce que autrement que dans la ligne historique d'une société divisée en classes depuis des millénaires.

S'étonner qu'une telle expérience ait subi le poids des mentalités passées, la reproduction des mêmes comportements, l'influence des mêmes mécanismes de production, de gestion, de la circulation des marchandises relève de la naïveté ou de la manipulation.

La question utile est au contraire de comprendre ce en quoi l'expérience a connu un échec « final » (et des réussites partielles), mais sans penser que tout ça doit passer par les pertes et profits, c'est-à-dire comme si notre présent n'était pas marqué par notre passé et n'avait pas à construire dans la continuité de notre passé, mais différemment.

Outils, techniques, rapports humains sont liés dans la création de nos subsistances.

Mondialisation informationnelle, outil de la « pensée artificielle » sont les outils de subsistance de notre présent.

Comment mettre ces outils au service de rapports nouveaux dans notre histoire humaine, de rapports correspondant mieux à nos aspirations naturelles qui sont de vivre notre nature humaine, dans ses acquis biologiques et psychologiques, ses instincts qui sont le temps long de l'espèce humaine et ses cultures qui en sont à la fois les temps longs, courts et « immédiats ». Vivre mieux, c'est-à-dire être capable de dépasser les blocages des moments qui font nos douleurs en cultivant ceux qui font nos bonheurs, sachant que douleur et plaisir sont la manifestation des besoins de survie de l'espèce, et que l'humain est capable de développer un autre plaisir, qui est un plaisir de

conscience et de développement des capacités intellectuelles, qui est d'agir sagement pour la survie. Sagement, c'est-à-dire en maintenant la santé de l'espèce, sachant que l'espèce ne peut créer sans expérimenter, et chaque individu expérimente, ce qui veut dire que la santé de l'espèce est faite de la résultante d'une multitude de comportements. Une des illusions des ex-pays socialistes était que, quant à la santé de l'espèce, ou de la communauté nationale, ou du et des groupes sociaux sensés être représentés, les comportements devaient s'aligner sur un modèle décidé arbitrairement sain.

Mais revenons en aux outils de création de nos subsistances.

Nous pouvons prendre tous les pouvoirs que nous voulons, construire toutes les théories possibles et imaginables, toutes les spéculations ne nous serviront à rien si nous n'organisons pas la production, la distribution de nos subsistances, si nous n'organisons pas l'échange de nos travaux, l'échange de nos activités.

Nous ne pouvons faire table rase de la réalité dans laquelle nous produisons déjà nos subsistances. D'autant que la complexité de la société dans laquelle nous avons abouti ne supportera aucune « remise à

zéro ». On peut toujours imaginer une destruction reconstruction, mais sauf les fous le souhaitent, même si elle peut se produire par une crise la plus énorme que l'humanité ait à connaître et à laquelle elle ne survivrait sans doute pas.

L'apocalypse, le jugement dernier hante depuis des millénaires la conscience humaine. Cette conscience sait bien que son développement du moment a été acquis sur des bases en contradiction (le positif et le négatif, les forces contraires dans un même mouvement) avec un développement général. Elle en tire des intuitions qu'elle transforme en superstitions porteuses toutefois, et virtuellement, de transformations.

En même temps la conscience humaine rêve d'une continuité dans le développement, continuité développant en douceur des transformations mettant en harmonie les besoins individuels et les besoins généraux, ce qui est possible, certainement, mais qui dépend des choix individuels et collectifs d'organisation et d'emplois des outils le permettant.

Mondialisation informationnelle, outil de la « pensée artificielle » sont les outils de subsistance de notre présent, sont des outils qui donnent des moyens

comme jamais d'ouvrir cette ère nouvelle de l'humanité.

Mais ils ne l'ouvriront pas automatiquement. Entre la « nécessité » et le « libre arbitre », l'humain s'est toujours cru en devoir d'obéir. Ces outils nous donnent un choix : obéir parce que nous ne pouvons maîtriser individuellement une gestion générale, ou décider parce que ces outils nous donnent la possibilité de l'intervention individuelle et collective. La première solution, c'est la notre, à présent, et elle nous fait apparaître une vision et une perspective catastrophique de notre avenir, et de toute façon les NON à toutes les politiques réelles, appliquées, nous en font apparaître le rejet.

La deuxième solution c'est celle tentée par le christianisme, la révolte des paysans allemands, la Commune de Paris, les pays socialistes, dans des conditions qui ont été des moments de vie de l'humanité, quelle qu'ait été cette vie, mais dont la forme n'a pas abouti aux objectifs imaginés, mais qui demande et une continuité et une construction différente.

Les cadres de la gestion capitaliste sont à la fois les gestionnaires de la domination et de l'injustice et les gestionnaires de nos subsistances sans lesquelles nous

aurions disparu. Nier leur gestion c'est enfantin. L'espoir ne se construit pas sur la négation mais sur le dépassement. Une fois de plus, la gestion enfantine de la contestation nous montre que nous nous cachons les yeux devant l'histoire, passée et présente. C'est bien les gestionnaires d'un autre type de développement que nous devons être, en prendre la responsabilité, et agir dans la réalité et pas seulement dans le rêve. Le rejet sans analyse des ex pays socialistes est de cet ordre du refus de la gestion, du refuge dans l'imaginaire, dont de l'incapacité de construire le nouveau.

Si nous revenons aux économistes empiriques du XIX^e siècle, nous constaterons à quel point les dogmes du libéralisme nous ont privé d'esprit critique par rapport à leur esprit critique. Mais notre développement ne passe pas par un retour à l'économisme empirique, et encore moins à la pensée économique libérale qui est une régression encore plus grande du savoir, de la recherche appliquée. D'ailleurs, le patronat, lui, a fait sien l'analyse marxiste, mais pour ses buts propres

Le jugement dernier ne consiste pas à mettre chaque homme dans une balance, divine ou non. Le jugement dernier consiste à développer notre savoir et nos

capacités à gérer en commun, et à mettre les outils de production nouveaux au service de cette gestion en commun, si tant est que nous le voulions, et le rendions possible.

Chaque parole contribue à construire ou à détruire. Le NON peut être constructeur comme destructeur. Le OUI peut être actif ou soumis.

Nous sommes entre un « non » et un « oui » hésitants, paresseux, impuissants. Comment les transformer, comment les rendre « opérationnels » ?

Sans mettre tout le monde dans le même panier, certains de ceux qui prônent aujourd'hui l'ouverture sont ou descendent de ceux qui ont soutenu inconditionnellement, consciemment ou involontairement, la fermeture dirigée par Georges Marchais. Les années 60 ont été des années d'extraordinaire ouverture. Le Comité Central d'Argenteuil de 1966 en est un témoignage. Le triptyque mondial, quel que soit son alignement sur leur idéologie respective en témoigne aussi : Khrouchtchev, Jean XXIII, Kennedy.

Le retour de Brejnev, la résistance de Waldeck Rochet à ce retour illustré par l'affaire tchécoslovaque et sa

disparition au profit de Georges Marchais est significatif. Le mouvement de mise à l'écart, de départ, d'affaiblissement idéologique et numérique du communisme français et dans le monde a une double cause : l'aptitude du capitalisme à s'adapter et intégrer les populations, y compris les plus pauvres à son mode de circulation, donc de survie de la société (je résume à A-M-A', voir les articles précédents) ET l'inaptitude conjointe des forces qui s'y opposent.

Les évènements quasi conjoints de 1968, mouvement social en France et dans le monde, remise au pas de la démocratisation tchécoslovaque nous montrent la fin d'une période de rapport des forces progressiste et positif dans son mouvement « matériel et moral » d'ensemble des peuples, issu de la lutte et de la victoire, de la libération du nazisme. Denis Kessler, responsable du MEDEF nous fait d'ailleurs le portrait à l'envers (mais le capital met tout sur la tête et il s'agit de remettre les choses sur leurs pieds) des avancées de la Libérations : Services Publics, démocratisations partielles et limitées mais réelles du travail et des institutions, accès pour un plus grand nombre et vers le « pour tous » de meilleures conditions « matérielles et morales » de vie, respect concret de la vie, respect concret de la personne humaine.

L'ouverture prônée à corps et à cri dans la période Marchais par une majorité divisée (pour ne pas dire opposée entre elle) du bureau politique du PCF (Hermier, Poperen, Fiterman etc.) n'a abouti qu'à une distanciation et une dissolution vis-à-vis de la cohérence d'une politique de lutte du salariat dans une alliance la plus large possible correspondant à la réalité mouvante des couches sociales en fonction de l'évolution des moyens de production.

Il ne s'agit pas de juger tel ou tel militant, tel ou tel groupe, et soi-même, de les (nous) mettre sur la « balance divine », pour leurs actes passés ou présent, mais d'être apte à critiquer une position, critique au service de tous pour agir autrement et mieux.

Abandon de la dictature du prolétariat. Abandon, OUI, si conçue et exécutée comme une répression militaire et policière ; NON comme abandon d'une cohérence, d'une hégémonie démocratique du salariat dans la démocratie socialiste vers le communisme, dans un élargissement et une généralisation de la démocratie à toute la société. Marx concevait ce terme de « dictature du prolétariat », peut-être à tort dans les mots employés, mais dans une juste distorsion contraire, s'opposant à une pensée superficielle et dominante sur la démocratie, comme le contraire de

la dictature d'une organisation du travail du « que produire et comment produire », organisé sur un mode monarchique, entrée dans les esprits comme un mode de faire de droit divin, indépassable, incontestable.

L'ouverture a plus que jamais raison d'être, mais pas au détriment d'une position de classe et d'alliance.

Nous sommes passé de la pensée unique à la pensée dissoute, du « globalement positif » à « pertes et profit » des expériences humaines se réclamant de la transformation sociale, de l'espoir à la résignation, des illusions à la pensée plate.

L'ouverture proposée aujourd'hui par notre société et qui se retrouve dans les organisations et les mouvements de pensée spéculatifs, qui sont notre lot, et par les mêmes qui n'en voulaient pas lorsque le PCF et le mouvement communiste étaient en situation de force pour la faire, n'est pas une ouverture, mais le passage d'une pensée unique à une pensée dissoute.

Ce phénomène est général dans la société française et dans le monde. Mais ce phénomène est aussi le signe de l'usure générale du mode de production, rejeté par les NON d'une démocratie limitée mais qui s'exprime par les peuples, elle-même usée, de leur besoin de transformation.

Donc, perspective aussi d'explosion, de dissolution, de pourrissement, ET/OU de transformation en chantier. A nous d'y voir suffisamment clair pour que les choix soient actifs, créatifs, constructeurs.

Finissons par cette autre parenthèse, pourtant essentielle : la « conquête de l'espace » qui contribua un moment au prestige et au rayonnement de l'Union Soviétique, ne doit pas être considérée comme une anecdote. Elle ouvrait la voie à des techniques de transformation des moyens de production eux-mêmes porteurs de transformation du mode de production, d'évolution « saine » de la production, saine au sens donné précédemment, dans laquelle entre la question de l'écologie, par exemple, mais pas seulement celle-là, une multitude d'autres en particulier liées aux questions dites « subjectives » et « symbolique », aux arts, etc., à toutes les formes particulières de rapport social dans les rapports sociaux.

Encore fallait-il que cette « conquête de l'espace » la démocratie ouvrière, la démocratie des producteurs et du salariat s'en nourrisse pour créer les conditions et l'organisation objective et subjective (c'est un mouvement uni et unique) d'un autre mode de production.

Ceci n'est pas une position « datée », mais au contraire remise à jour sans abandon.

1er décembre 2007

Bibliographie sommaire :

Henri Lefebvre, L'idéologie structuraliste

Ernst Bloch, Experimentum mundi

Yves Schwartz, Le paradigme ergologique

Karl Marx, Contribution à la critique de l'économie politique, Le Capital.

Waldech Rochet, Ecrits politiques (E.S.)

La crise monétaire et la semence de l'avenir.

On peut avoir une grande connaissance et une grande pratique dans un tas de domaines, dans le social, dans les sciences, dans la politique, mais on ne peut faire de synthèse sur la réalité dans laquelle nous vivons, en avoir une vision non faussée, si nous ne savons ni ne comprenons la crise de dévalorisation du capital. Et particulièrement aujourd'hui.

Notre société s'est développée sur la base de cette valorisation du capital. Ce mode de fonctionnement c'est emparé de la masse des activités sur toute la planète. La valorisation du capital s'effectue par un prélèvement sur le surproduit du travail (celui produit en plus des besoins historiques immédiats du salarié). Plus le développement a besoin d'accroître l'investissement dans le capital constant (dans les outils les plus perfectionnés de production qui cristallisent le plus de travail), plus il est difficile de prélever sur le surproduit, et donc plus il est difficile pour le capital de se valoriser sans accroître un drainage de capital au détriment des activités nécessaires à l'humanité en tant qu'espèce et à l'individu humain dans son espèce et son

environnement général. Le drainage du capital a connu différentes formes et différentes phases qui constituent des périodes particulières du développement du capitalisme, périodes dans lesquelles les interventions humaines ont orienté soit dans le sens du capital, soit dans le sens du travail, le développement humain.

La crise monétaire n'est pas la cause de la crise sociale mais une manifestation de la crise de valorisation du capital. Arrivé à une limite de la valorisation, le « mécanisme économique » sur lequel repose le développement humain se grippe et tout le développement humain de même. Il s'avère alors nécessaire de construire une issue basée sur un autre type de fonctionnement, on dit « changer de mode de production ». Changer de mode de production ne se fait pas seulement par une « prise de pouvoir », mais par une transformation graduelle du mode d'échange entre les humains, transformation qui modifie et pose la question de la démocratie des producteurs, du travail, des humains, sur le « que produire et comment produire ».

Une constatation illustre le fait que la crise monétaire n'est pas la cause de la crise sociale mais une manifestation de la crise de valorisation du capital,

c'est tout simplement le fait que dans la crise des subprimes aux Etats-Unis et ailleurs, c'est la misère qui s'accroît et empêche le consommateur de payer ce dont il a besoin pour vivre, son habitation, sa maison. Et il en est de même et en sera de plus en plus de même pour tous les produits, qu'ils soient d'habitation ou autre. Ainsi la crise monétaire ne peut trouver, dans la durée, sa solution que par un remède à la dévalorisation relative du capital, qui est devenue une maladie chronique et n'a d'issue que dans un autre mode de production.

Les « Pays de l'Est » avaient engagé une forme de développement non basée sur la valorisation du capital, mais sur l'échange du travail, c'est-à-dire que les prélèvements effectués sur le surtravail étaient répartis non en fonction de valorisations du capital, mais de besoins de développement. L'inexpérience humaine de gestion globalisée, sortant du cadre millénaire du groupe humain restreint, le retard de développement initial de ces pays et sociétés correspondantes, les choix qui en découlaient en matière de démocratie du travail et de « que produire et comment produire », les types de choix des outils de production et leurs utilisations, sont certainement la cause de leurs échecs et non leur engagement dans une voie nouvelle de développement. La crise de société

que nous connaissons actuellement, et qui se répercutera aussi dans le développement capitaliste de la Chine montrera de plus en plus clairement, pour ceux qui veulent bien essayer de la saisir, qu'un autre type de développement est nécessaire.

Les batailles politiques doivent prendre de plus en plus en compte cette réalité et l'expliquer sans quoi nous assisterons de plus en plus à ce qui se passe déjà : un phénomène d'alternances politiques sans issue, un désengagement de la population à ces alternances, un enfoncement dans une crise de type de fin d'Empire.

Pour récolter il faut semer, protéger ses semences, les aider à se développer. La saison est bonne aujourd'hui pour le faire. Malgré les apparences, elle n'a jamais été aussi bonne, à condition de vouloir le faire et de le faire, **prendre le temps de le faire**. Le communisme est l'avenir de l'humain, les formes qu'il prendra dépendront des soins que les générations mettront à le cultiver. Il faut re-commencer dès à présent. Le passé et le présent contiennent la semence de l'avenir.

1er février 2008

Travail et crise d'incohérence de la société

La société française et mondiale connaît une crise d'incohérence énorme et mortelle.

Dans cette crise d'incohérence, la chute des pays de l'Est n'en est qu'une faible partie.

En une comparaison : l'économie agricole avant le capitalisme pouvait s'épuiser et mourir de prélèvement excessifs sur les travailleurs-euses de la terre et sur la terre elle-même. L'économie capitaliste fait planer un danger bien plus grand. La distance qui s'est établie entre le besoin de produire et le besoin de consommer, ce que Marx appelle le rapport à l'objet dès les manuscrits de 1844, conduit à l'abstraction du travail, dans un rapport dialectique structurel au capitalisme, donc du désintérêt à produire. Désintérêt du salarié, désintérêt du détenteur de capitaux. Ce n'est pas qu'une question morale, c'est d'abord une question structurelle.

Pour illustrer, imager : derrière l'ouverture du robinet et de l'eau qui coule, derrière d'étalage du supermarché et les objets du repas, s'il n'y a pas la vision du canal

qui a été construit et du travail qui a permis la production de cette nourriture et des outils de nourriture, l'incohérence perdurera et s'aggravera. Pour les nourritures "spirituelles" il en est de même. Il faut sortir de cette vision éthérée que les rapports sociaux actuels induisent, qui nous font vivre subjectivement au-dessus et donc en dehors de la réalité.

J'insiste encore une fois (inutilement?) pour la prise en compte majeure du travail d'Yves Schwartz et de cette mouvance pour retrouver le chemin d'une cohérence politique.

Les effets de la politique "sarkozienne et bushienne" aggravent la crise et font croître les oppositions. Mais des oppositions stériles si elles ne s'attaquent pas à cette question. A quand l'alliance Sarkozy-Berlusconi s'étendant à l'Europe et faisant fi de toute démocratie dans une nouvelle forme, une sorte de fascisme soft ?

La démocratie du travail, c'est la question essentielle qui doit accompagner toutes les autres.

7 février 2008

LOIS ECONOMIQUES

Une loi-tendance "sociale" ne se comporte pas comme une loi physique ou chimique, c'est la raison des controverses les plus sérieuses sur la question.

Sur le rapport entre la valeur marchande et le temps de travail moyen socialement nécessaire à la production, il faut répondre à la question : alors pourquoi une telle disparité des prix.

Sur la baisse tendancielle du taux de profit, il faut répondre à la question : alors pourquoi la masse des profits augmente.

Les réponses ont été faites, par Marx lui-même, et il faut y répondre dans la réalité d'aujourd'hui, le capital mondialisé et informationnalisé.

Il n'y a pas de moteur pour lire "le capital", à la différence du presse jus électrique pour ne pas tourner la main, de la voiture ou le train ou l'avion pour épargner les jambes.

8 FEVRIER 2008

LE DEVELOPPEMENT INEGAL

Le capital ne se valorise que s'il peut jouer sur sa partie variable, c'est-à-dire sur la main d'œuvre, le travail salarié.

Il ne peut donc réaliser l'automatisation poussée d'une production que s'il a d'autre part un appoint et un transfert d'une production faisant appel à de la main d'œuvre. Ainsi le développement inégal lui est indispensable car seul ce développement inégal géographique et social peut maintenir la production à main d'œuvre suffisante à la valorisation.

Les transferts de valeur (marchande), la multiplicité et la variété de ces transferts voilent cette réalité, pourtant évidente pour qui veut s'y pencher.

Les « pays émergents » vont, dans les décennies à venir, refuser que les pays « développés » continuent de gérer les bourses des valeurs, les techniques et le monde alors que le capital transfère la production hors des frontières des pays développés, en faisant de ces pays émergents les vrais maîtres du jeu. Ce sera là la meilleure démonstration de la question de la valorisation du capital qui devrait alors avoir recours à une guerre généralisée pour survivre, si on peut

appeler survivre l'issue d'une éventuelle guerre. E.Berlinguer pointait cette question dès 1971 (1).

L'automatisation généralisée au marché mondial est en contradiction mortelle pour le marché capitaliste car elle met en cause ses lois de développement.

Le développement inégal a été DEJA analysé dans « Impérialisme, stade suprême du capitalisme », il y a près d'un siècle. Cette donnée a pris aujourd'hui une dimension généralisée et hypertrophiée et c'est la raison des difficultés et de l'impasse du capitalisme pour entrer dans une nouvelle phase d'adaptation. L'automatisation généralisée est la clef de la libération du travail (2).

L'organisation du travail sur la base d'une automatisation généralisée (3) est la clef de l'humain universel pour qui le temps est dégagé pour une activité libre, un développement de la personne, l'explosion de la créativité et le développement durable. Pourquoi ne pas appeler ça par son nom : le communisme.

Il faut développer les données évoquées ci-dessus, d'un développement et d'un exposé scientifique qui réclame le passage par « la critique de l'économie politique, le Capital ».

La démocratie du travail par laquelle passe la transformation du « que produire et comment produire » (4), c'est-à-dire *l'organisation micro et macro du travail, est donc bien la seule alternative au développement humain, autour de laquelle doivent s'organiser l'ensemble des activités humaines, la sauvegarde de la paix et le respect du prochain basé sur l'égalité sociale*. On ne peut considérer l'humanité figée dans une situation immuable, ce qui reviendrait à la condamner à mort.

27 février 2008,

Notes

(1) Le capital agit à la fois dans le cadre des nations mais aussi globalement. Cela transforme de rôle des nations dont le centre n'est plus le marché national mais la position dans et sur le marché mondial. Il n'y a pas affaiblissement des nations et de l'État, mais transformation de leur rôle et adaptation aux transformations du capital. Evidemment, cela suppose une législation conforme à ces transformations du capital. C'est bien la raison des bouleversements politiques de Reagan, Thatcher, Bush, Berlusconi, Sarkozy, et de toute politique libérale. Mais, contradiction : le capital veut et ne veut pas rayer l'histoire parce qu'elle le sert et le dessert en même temps, et cette contradiction n'est pas une autre

contradiction que celle de la baisse tendancielle du taux de profit : c'est la même.

(2) Libération, pas de la production, libération du travail ! C'est-à-dire qu'on ne supprime pas le travail, on le rend libre, ce qui est différent. La distinction est une distinction de taille qui révèle les contraintes inhérentes aux rapports de classes. Le partage d'un repas par des hommes empreints par la lutte pour la solidarité transformé en hostie par l'institution contient tout ce que la dichotomie esprit/corps est induite par les rapports inégaux, que l'institution des dominants se réclame de la religion ou de la laïcité, dans ce cas la laïcité de classe qui est un retour à la domination religieuse. Il est significatif que la rencontre de la philosophie grecque avancée des commerçants antiques, de la lutte contre l'esclavage et la colonisation avec un mouvement populaire « de base », ait engendré un dieu avec un corps d'homme et les conséquences de ce corps d'homme. Les débats théologiques ont d'ailleurs immédiatement porté sur la constitution matérielle de ce dieu. Le débat a été rapidement tranché par l'institution au détriment du corps, et celui de « supprimer l'esclavage ou le rendre plus doux » par le maintien des dominations de classe, ce qui est la même chose : nier le corps. Il en est de même de la dichotomie « critique de l'économie politique/action politique d'émancipation humaine » et « critique de l'économie politique/rapports homme-femme » ou « critique de l'économie politique/rapports de subalternité décideurs-exécutants ». *Trouver gonflant le travail dit théorique est de cet ordre de la dichotomie*

induite par les lois économiques de développement dans un système d'échange hiérarchisé. Ignorer ces lois, c'est la conséquence de l'imprégnation de cette domination sur l'ensemble de la société. Nier le corps, c'est aussi nier les techniques, évidemment.

(3) **Automatisation généralisée de la production mondiale**, cela veut-il dire que la vie humaine dans sa totalité est automatisée ? Pas du tout. Cela veut dire que la base des grandes productions assurant la subsistance « matérielle et morale » de l'espèce et de la personne humaine est exécutée par l'automatisation la plus poussée, dans les limites des capacités de compatibilité d'une automatisation avec la qualité de vie.

Le temps libre dégagé par le l'immense surproduit de l'automatisation restant de l'ordre du geste artisanal et le geste du producteur dans la grande production automatisée retrouvant les qualités du geste artisanal.

Ceci n'est pas une contradiction, mais au contraire la résolution de la contradiction lié à l'utilisation des techniques dans une société de classe.

(4) Cette expression est aussi une expression employée par Enrico Berlinguer. Créer, c'est marcher sur la corde raide. Il fut un temps on appelait ça ne tomber ni dans l'opportuniste de gauche ni dans l'opportunisme de droite. Mais on a vu comment cette formule a été utilisée pour justifier des positions dominantes contre les critiques au sens scientifique du terme (les critiques, pas les

manœuvres politiciennes). Créer, c'est une situation de bel inconfort, de fidélité et d'infidélité, d'héritage des autres et de soi-même et de transformation saine de l'héritage. On mesure à quel point trancher dans cet inconfort pour stabiliser une réflexion, une situation, en réduisant les horizons à un horizon limité, est un conformisme mortel en voyant ce que les italiens du « Parti Démocratique » issu du PCI ont fait. Tenir les deux bouts consiste à ne pas opposer « l'horizon lointain » et « l'horizon immédiat », mais les rendre complémentaires en les unissant. Somber dans un seul aspect d'une question, d'un acte, ne pas « tenir les deux bouts de l'acte », avec tout ce qu'il y a « entre ces deux bouts » est une habitude humaine que l'on retrouve dans tous les groupes y compris ceux qui se réclament de la transformation sociale, habitude qui induit les querelles stériles, les divisions, les haines internes.

Cher Pierrot,

J'ai eu connaissance de ta correspondance avec Augustin. Ce n'est pas l'effet d'une indiscretion mais de l'amitié que nous te portons.

Apprendre, comprendre, c'est « se dire ». Ce que tu te dis par rapports à mes écrits montre que tu commences à comprendre ce que je voulais dire.

Mais méfie-toi ; temps de travail moyen socialement nécessaire, baisse tendancielle du taux de profit, c'est une étude de ma part du capitalisme anglais du XIX^e. Ensuite, l'organisation de ton cerveau, ses processus et ceux qui étaient les miens, est différente et donc tes capacités aussi. Ce n'est pas offensant que de dire cela. Cela est vrai pour toi en tant qu'individu mais aussi c'est vrai pour la capacité de perception du moment, de votre moment historique, ce qui ajoute à ta propre difficulté : l'apparence des choses voile encore plus la réalité, à la mesure de la puissance des moyens techniques employés. La réalité elle-même est plus touffue, plus complexe, son unité moins évidente, votre intégration au système plus prégnante.

Tu as vu, je crois, que malgré la spécificité de mon étude, les prévisions concernant le développement du capitalisme, la poursuite de sa mondialisation et ses effets sur les salaires, la surdaleur, la surpopulation relative se sont confirmées ; spécificité concernant les différences relatives de situations sociale, économique, politique, idéale ; malgré les différences « tout court ».

Tu crains d'être quelquefois une « mouche du coche » par rapport à tes commentaires sur mon travail et celui d'Yves S. Pour éviter cela, il te faut plus de sens de la mesure, plus de patience, sans perdre ta spontanéité. D'ailleurs il faut que tu considères que mes écrits sont une « réflexion à haute voix ». C'est pour cela que je n'ai pas corrigé mes textes précédents au fur et à mesure, à l'exception du livre I du capital pour l'édition française en particulier. Je n'avais pas le temps de le faire et ce n'est pas mon caractère de refaire sans cesse exactement le même chemin, cela me provoque un ennui profond, du moins au départ et dans l'idée de le faire. Mais il est vrai qu'une fois commencé un travail de correction, on peut créer aussi du nouveau. Cette réflexion « à haute voix » par l'écriture « à plume déliée », me

permettait de reprendre un raisonnement dans sa totalité afin de ne pas reproduire les mêmes insuffisances, ou plus, les mêmes erreurs, le dé-normaliser, le re-normaliser, à chaque nouvelle rédaction. Mais finalement, sur l'essentiel, je me suis retrouvé avec moi-même et avec une poursuite des concepts au point où je les avais ébauchés ou laissé à l'étape précédente, et des généralisations abstraites à reformuler.

Cher Pierrot, ne te prends pas au sérieux mais travaille sérieusement. Mets un peu d'humour dans ta cuisine intellectuelle, et tout ira bien, ou du moins le mieux possible, pour toi et pour les autres. N'oublie pas que toi-même, comme Augustin et moi-même, nous ne sommes que les héritiers de ce que nous avons à transformer et que nous devons prendre soin de ne pas nous approprier un héritage qui appartient à tous, ni de le gaspiller au détriment des générations futures. Transformer n'est pas détruire. Le mal n'existe pas en soi, la tendance à le croire est notre plus grande difficulté et notre plus grand ennemi pour survivre aux nécessités.

Ton idée de m'associer à Schubert me plaît. Pour faire une caricature à la Daumier, Beethoven ce serait la violence et la tendresse, Schubert la puissance et la douceur. Je crois que tout ça m'a manqué un peu aussi, bien que je ne puisse pas dire que j'ai manqué ni de puissance ni de tendresse. Ton aspiration au « Schubertisme », c'est une demande de plus grande maîtrise de soi-même, essaie d'y répondre.

J'étais bien un produit de la révolution bourgeoise, française en particulier ; ceci dans une Allemagne en retard sur ce mouvement et qui puisait dans la recherche l'énergie qu'elle ne pouvait pas mettre dans la « transformation immédiate ». Cette forme de pensée, j'en ai trouvé avec Friedrich un champ d'application idéal en Angleterre avec le capitalisme et le développement des forces productives les plus avancées en quantité. Mais mon intuition me disait, nous disait, que le champ « vierge » de la population immigrée de l'Amérique du Nord allait donner des possibilités incroyablement plus vastes, ce qui s'est produit. Cependant, plus le capital se développe rapidement, plus il développe ses contradictions et les met en œuvre dans l'ensemble du globe et de l'humanité.

Cher Pierrot, je te souhaite d'être entendu, modestement, sans orgueil ni médiatisation à la mode. C'est ainsi que tu seras le plus heureux et le plus utile, dans ton petit travail et le déroulement de tes jours.

Je t'adresse mes amitiés et mes encouragements. Embrasse Chiara et les enfants de notre part.

Karl, Londres, le 5 février 2008

EN FORME DE CONCLUSIONS

L'histoire de l'humanité a vraiment commencé il y a 1,5 millions d'années avec l'homo habilis qui produit pour la première fois un outil : le galet aménagé.

Les prémisses de l'agriculture qui apparaissent il y a 12000 ans environ (1) terminent le premier cycle essentiel d'un vivant qui utilise la nature "telle quelle" et un vivant qui transforme la nature pour assurer son existence.

Le vivant subit et pratique la domination. La contradiction entre la survie d'une espèce et celle de l'individu dans l'espèce, et la contradiction entre espèces, est une contradiction motrice essentielle de la survie du vivant.

Mais la domination de classe est une loi "naturalo-sociale" et non une loi simplement "naturelle". Elle apparaît avec la capacité humaine de produire un surproduit, c'est à dire plus que l'individu n'a besoin pour survivre d'une façon élémentaire, et donc avec la possibilité d'accumuler.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de son travail. Et l'histoire des classes sociales est l'histoire de

l'accaparement par les classes dominantes au détriment des classes du travail.

Pour qu'il y ait transformation des modes de domination, il faut que les lois-tendances qui déterminent le travail dominé à un moment historique, entrent en contradiction avec l'organisation du travail au point de le stériliser et de menacer la survie globale du couple dominants-possédants/producteurs dans son ensemble. C'est cette contradiction mortelle que produisent les lois de cette phase ultime de l'accaparement qu'est le mode de production capitaliste. Pour que cette affirmation ne reste pas empirique Marx et ses successeurs ont étudié quantitativement la production, les échanges, en Angleterre puis dans le monde et en ont tiré les tendances qui les régissaient et continuent de nous régir, malgré les transformations quantitatives qui se sont produites depuis le XIX^e siècle. Il ne s'agit pas là chez Marx de « déterminisme » mais d'action par la connaissance approfondie du couple liberté-nécessité comme processus.

La prise de pouvoir de la bourgeoisie au détriment des féodaux montre qu'une classe dominante se substitue à une autre lorsqu'elle a acquis les capacités de gérer l'ensemble social, économiquement, politiquement,

culturellement. Tout ceci n'est pas séparé et forme une unité de "fonctionnement".

Il est des fois où une classe dominante en faillite ne trouve pas face à elle une classe suffisamment organisée pour se substituer à elle. C'est le cas à la fin de l'Empire romain (lire le livre V de "De gubernatione Dei" de Salvien écrit vers 430, quelque 30 années avant la chute de l'Empire Romain). Ce peut être le cas à la fin de l'empire du capital.

La force qui a les capacités virtuelles de se substituer à la classe capitaliste c'est le salariat. Encore faut-il qu'il ait acquis pratiquement les aptitudes à le faire.

La dictature du prolétariat, chez Marx, ce n'est pas la dictature à la Staline, mais l'orientation donnée par le salariat à toute la société, à l'opposé de la dictature de la bourgeoisie, ses guerres et ses misères, pour qu'il substitue à la domination de classe une domination du travail, non de l'ordre de la répression mais de l'ordre de l'organisation de la production, dans l'atelier, le bureau, le commerce, le champ, dans une recherche de cohérence globale. Cela suppose un rapport de force qui se traduise aussi dans le mouvement de pensée, élément de l'unité du mouvement humain dans son ensemble. Ensuite il ne faut pas imaginer une

organisation artisanale du travail qui est notre vision courante et populaire de l'atelier, du champ etc, mais celle que permettent les techniques développées par le capitalisme dans la grande production (manufactures, industrialisation mécanique, industrialisation informatisée..) et des techniques qui pourraient se développer et s'appliquer massivement si la suraccumulation capitaliste n'entraîne pas en contradiction avec leur développement.

Le centralisme démocratique de Lénine, ce n'est pas la dictature militaire et policière de Staline, c'est les capacités « matérielles » de donner au salariat une cohérence à son mouvement de libération.

La différence entre la révolution bourgeoise et la révolution prolétarienne, c'est qu'en se substituant à une classe dominante elle crée les conditions de la disparition des dominations de classe. C'est ce que Marx appelle l'extinction de l'Etat et l'apparition d'une administration commune, d'une démocratie généralisée à toute la société.

La condition de cette troisième transformation fondamentale dans l'histoire de l'humanité, après le premier outil et la première production par la transformation de la nature, est l'organisation de la

production des richesses dans des conditions où la richesse individuelle n'entre pas en contradiction avec la richesse commune, c'est à dire que l'usage se substitue à la propriété. C'est bien l'affaire de générations et non d'un grand soir. Mais il y a des étapes et des obstacles à franchir, évidemment, et c'est ce qui fait tout l'intérêt de la vie humaine.

La révolution informationnelle, l'explosion inégalée des capacités productives qu'elle contient en puissance, globalisée, démocratisée, offre au salariat cette possibilité de la production et de l'usage des richesses dans ces conditions.

Elle offre dans le même temps à l'humanité de devenir la "conscience de la nature sur elle-même", en mouvement avec un mouvement sain sur et de la nature, c'est à dire la garantie la plus grande de son existence, de son processus, imprévisible dans sa globalité mais saisissable dans son quotidien, et dans son « principe espérance ».

Ainsi la question de l'organisation du travail, de sa cohérence au niveau de l'individu comme de l'ensemble productif est le coeur de la transformation sociale. C'est sur cette question des capacités de l'organisation du travail par le salariat

que se jouent ses capacités de transformation sociale, et par la même des possibilités de la transformation du travail en libre activité.

Les conditions d'un rassemblement restent donc la cohérence de la politique que peut comporter ce rassemblement et aujourd'hui nous en sommes encore loin. **Un rassemblement contenant un recul sur la cohérence ne peut être qu'un recul sur le rassemblement.** Un nouveau « programme de Gotha ».

Capital informationnel, capital cognitif, tout cela traduit les modifications techniques du capital mais n'exprime pas l'essence du capital. Le temps de travail n'apparaît plus clairement dans la formation de la valeur. La diversité des prix cache la vérité de leur formation. L'aspect comptable, investissements, bénéfices, vente, prend le pas sur la représentation économique du processus de production. Les lois du keynésianisme (Investissements = épargne) semblent des « lois d'airain », comme la « loi de Proudhon » par rapport à la diversité des réalités des échanges.

La loi de la valeur est une loi sociale et non une loi physico-chimique. Mais elle définit les conditions dans lesquels les échanges peuvent se faire dans le

mode de production capitaliste, et seulement dans lesquels ils peuvent se faire.

Mais cette loi subit de multiples conditions qui modifient la formation de prix. La formation des prix se fait dans des ensembles régionaux. Puis ils subissent la condition des prix de monopole, celle des prix politiques, celle de la péréquation des échanges mondiaux, celle des rapports de forces entre les classes sociales, entre les Etats entre les peuples, celles des diverses situations des peuples en matière de valeur de la force de travail qui dépend de leur développement historiques « économique-culturel », etc., **qui font céder par une marchandise sa valeur à une autre.**

Cet ensemble de conditions fait agir les unes sur les autres.

Cet ensemble complexe de conditions finit par cacher à nos yeux la loi de fond qui détermine la valeur marchande. Pourtant on ne peut imaginer sérieusement que le prix se formerait uniquement d'une façon « subjective », « fantaisiste », à la bonne ou mauvaise volonté d'un fournisseur ou d'un consommateur.

A partir du moment où l'on abandonne le concept de la marchandise et de valeur contenue dans « le capital » de Marx, on ne peut que céder sur le reste : plus value (survaleur), profit, taux de profit, baisse tendancielle du taux de profit, suraccumulation capitaliste et surpopulation relative et absolue. Et cédant sur tout cela entrer dans la pire des confusions. Particulièrement en ce qui concerne les contradictions qui stérilisent les forces productives, les humains et leurs techniques, l'organisation et la libération du travail.

La formation théorique prend donc toute son importance pour se mettre au service de l'action politique et revendicative quotidienne et ouvrir une perspective à la crise économique, culturelle, morale mondiale, qui n'est pas une crise des divers éléments de l'activité humaine, mais une crise globale de son activité, crise globale de ses moyens de subsistances, c'est-à-dire de son mode de production.

Un rassemblement qui n'aboutirait pas à une avancée et un espoir dans la vie quotidienne des citoyens, et qui ne s'insérerait pas dans une lutte de classe mondiale avec ses effets nationaux (et régionaux au sens d'ensemble « économique-culturel ») serait une

déception, une illusion de plus et un élément de découragement de plus.

Un élan romantique est utile, comporte des aspects contradictoires, positifs et négatifs et ne suffit pas à une construction politique.

Le rôle des intellectuels, des « dirigeants » du PCF et de la « gauche de la gauche » est très important. Ils peuvent par leurs positions crédibiliser ou au contraire décrédibiliser une analyse scientifique au profit d'un vague sentiment ambiant de la réalité et des conséquences de ce vague sentiments sur les décisions et les actions.

Leur place dans le mouvement des idées leur donne une responsabilité qu'ils doivent assumer et une présence privilégiée qu'ils ne doivent pas dilapider. Facile à dire, difficile à faire, mais possible tant soit peut qu'on en ait un soucis premier. Sans peur non plus de l'innovation.

Juillet 2008

NOËL et la transformation sociale. (retour sur un moment)

Faisons encore court. Le plus court possible.
Syrie, Liban, Palestine, Irak. C'est la zone appelée « le croissant fertile » **qui inventa l'agriculture**, il y a environ 10.000 ans.

De là ce **premier** moyen de **produire** et non de seulement recueillir les subsistances « matérielles et morales » nécessaires à la vie de l'espèce humaine, s'est répandu jusqu'en Europe occidentale par la vallée du Danube (actuelle Bulgarie, Roumanie, etc...) puis par la Méditerranée.

De là ont été créés **les premières Cités-Etat**, les premiers pouvoirs de classe.

Les faits et les idées traversent les siècles, les millénaires, et même toute l'histoire de l'humanité. Il y a bien aujourd'hui la question du pétrole et des multinationales, il y a aussi, très loin, le passage par là des humains qui se sont répandu de l'Afrique dans toute la planète, jusqu'en Asie et jusqu'en Amérique par le Détroit de Béring. disent des scientifiques.

Pourtant l'origine de la division en classe sociale qui s'est répandue dans le monde jusqu'en Amérique avec ses « étapes » Grecques, Romaines, Européennes, Américaine « atlantiste » (vision occidentale schématique, qui fait abstraction du mode de production asiatique et autres, mais qui a un fondement) **cherche sa résolution dans sa région d'origine, le Moyen Orient.**

Tout progrès ou recul sur la question palestinienne ou irakienne met en mouvement les idées et les faits du monde, de l'humanité entière. Il n'y a pas de mystère là-dedans.

Cette région a produit aussi trois des grands mouvements religieux du monde, liés à son histoire. Il faudrait voir s'il y a comparaison dans le développement des grandes religions asiatiques et leur mode de production.

Quoiqu'il en soit et hors de tout schéma réducteur, on peut constater que **la société capitaliste la plus accomplie** naît de ce processus, qui s'il n'était pas automatique, a été celui-là, et intervient dans la suite des événements et constitue l'évolution de **l'élargissement de la production par la mondialisation**, les mondialisations successives,

phénomènes conjoints d'un phénomène unique, global, où toute l'humanité, de l'Europe à l'Amérique, l'Asie, aux résistances Africaines, aux Îles, les points les plus éloignés les uns des autres sont en **interaction**.

Ceux qui ont été des lecteurs attentifs de Marx, d'Engels, des marxistes qui ont poursuivi leurs analyses et leurs actions, c'est-à-dire l'action de libération de l'humanité dont ils étaient d'éminents militants, des contraintes destructrices issues des contradictions de son développement, savent que **les questions spirituelles entrent dans leur culture** et dans leurs pensée créatrice.

Devons-nous, **dans nos analyses d'aujourd'hui**, dans les questions les plus brûlantes, **les plus urgentes** qui nous assaillent, passer par pertes et profits ce qui a été des éléments essentiels de l'évolution humaine. La phrase déformée et employée à toutes les sauces « le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas », c'est une phrase qui est ressentie instinctivement comme comportant un profond contenu de **poussée transformatrice**, devenue nécessaire et urgente, comme elle l'a été a des grands moments de l'histoire.

La conscience des révolutionnaires français **d'agir pour l'humanité dans son ensemble** est de cette poussée transformatrice, limitée, tronquée, non finie, aspirant à plus de finitude. La finitude n'est pas l'arrêt des évolutions ni des transformations, ni des contradictions. C'est une résolution de contradiction qui en engendre d'autres, d'un autre « type ». Le charlatanisme qui s'appuie sur cette aspiration, et se transforme en une « religion » qui la fige, conservatrice, destructrice, n'est qu'une **exploitation hideuse**, consciente ou non, mais le plus souvent consciente de la part des dominants organiques, **de cette aspiration**.

Le Noël des multinationales ne peut totalement recouvrir de son voile marchand l'aspiration à la fraternité, à la solidarité, à l'égalité entre les humains. Une révolte contre la douleur des guerres, des querelles, de l'exploitation de l'homme par l'homme tremble dans la chair humaine, dans tout le corps social. **Assez ! dit l'humain de tout son corps !** **Le chantage** à l'alimentaire, base de la vie, exercée par les dominants, le patronat de « droit divin » est **la prison de laquelle l'humain hésite à s'échapper** comme par une aventure trop risquée.

En ce temps de Noël, temps contradictoire, porteur à la fois d'aspiration et de conservatisme, essayons d'avoir **un regard à la fois critique et généreux** sur notre devenir. Passer de la philo à l'anthropologie et à l'économie politique, **oui, mais en unissant les trois dans un humanisme, avec les outils de la science.**

« Le Roi de Rois naît dans une humble crèche, puissants du jour, fiers de votre grandeur, à votre orgueil, c'est de là qu'un Dieu prêche, **courbez vos front** devant le Rédempteur » (Noël d'Adam)

Bel accent de révolte et de solidarité. Mais il lui faut encore s'affranchir d'un patriarcat puissamment présent et qui le conduit à un compromis avec toute la suite des dominations. Patriarcat contenu dans toutes les religions, y compris les « religions laïques » et les fait osciller entre le **réalisme de la soumission et la révolte sans devenir.**

Le **principe espérance** est un élément vital pour la personne et l'espèce humaine, comme la nourriture et la reproduction, l'expression de l'être et du devenir.

19 décembre 2007

**FORMATION DE LA VALEUR MARCHANDE
(VALEUR D'ECHANGE).**

**MESURE DE LA QUANTITE DE VALEUR,
MESURE QUANTITATIVE DE LA VALEUR.**

**MESURE QUANTITATIVE ET
TRANSFORMATION DE LA QUALITE DE
L'ECHANGE.**

Et

**LE DEBAT SUR LA SITUATION POLITIQUE
ET LES REMEDES A LUI APPORTER.**

Il s'agit de préciser les notions, sinon dans le flou, le vague, il n'est pas possible de communiquer efficacement.

L'argent ce n'est pas le capital.

L'industrialisation ce n'est pas le capitalisme.

Que l'un est l'autre soit constitutif du capitalisme, c'est une évidence historique.

Mais cela ne fige pas l'histoire au point où elle en est de son processus.

L'informationnalisation et la mondialisation ce n'est pas le communisme. Mais elles peuvent en elles devenir constitutives du communisme.

La temps de travail moyen socialement nécessaire à la production d'une marchandise est l'élément premier, la tendance première déterminant la valeur d'échange en système capitaliste. Malgré les objections (1), il ne peut pas ne pas entrer en compte.

Outre les multiples variations et éléments de variation habituelle de cette loi-tendance, NOUS ASSISTONS A DES PHENOMENES NOUVEAUX. Bien que les institutions du capital (EtatS, organismes internationaux de régulation et de négociation du marché mondial etc.) se défendent d'accorder valeur à la critique marxiste de l'économie politique, elles lui accordent pourtant sans le dire, et même en disant le contraire, une valeur scientifique de premier plan. La « concurrence libre et non faussée » est un exemple majeur de la relation que font les organismes du capital à la loi de la valeur.

Cette « concurrence libre et non faussée », sous l'effet de la loi du plus fort dans la guerre-entente des

groupes financiers-industriels et des orientations du Capitalisme Monopoliste d'Etat (CME dans sa forme actuelle), est elle-même distordue et distord la loi du TTSN (Temps de Travail Moyen Socialement Nécessaire à la production d'une marchandise, noter cette abréviation pour la suite), mais cette distorsion ne contredit pas l'essence de la formation de la valeur d'échange, laquelle a un effet direct sur les prix.

A l'origine historique des échanges, il faut une mesure quantitative. Plus les échanges ont lieu à une vaste échelle, plus la loi qui détermine la mesure de la quantité de valeur s'affirme. Cette mesure se métamorphose en prix. Le prix dépend lui-même, en partie de cette autre mesure, la valeur d'échange. Plus l'échange se globalise sur un vaste espace géographique, plus la mesure de quantité de valeur d'échange se transforme en loi.

Le moteur et le mode de circulation des marchandises en système capitaliste sont déterminés par la quantité d'argent supplémentaire que l'on peut tirer de la production et son échange. Rappelons la formule A-M-A' (Argent, Marchandise, Argent « nouveau », en quantité supérieure). Cette formule résume le mode de production, le type d'échange et le mode de pensée qui y est rattaché dans l'ensemble de la société

humaine mondialisée. Bien sûr un mode de production inclut une multitude d'activités humaines de toutes sortes qui vont tendre à diversifier les motifs individuels et collectifs des choix de vie et d'activité. N'empêche que le mode de production va imbiber l'ensemble des comportements parce que les moyens de subvenir à nos besoins vitaux (subsistance comme disait les révolutionnaires de 1793) en seront essentiellement déterminés, que cela nous convienne ou pas. Ainsi nous pouvons reprendre aujourd'hui plus que jamais la formule « l'essence de l'homme est constituée de l'ensemble des rapports sociaux » et « l'essence des rapports sociaux est déterminé par le mode de production ».

Lorsque les lois du mode de production entrent en contradiction (au point de développer une maladie mortelle du corps social), avec le développement du mode de production, c'est-à-dire lui-même, et donc le développement humain, il est nécessaire pour l'humanité d'inventer un autre mode de production qui ne va pas repartir de zéro, mais va, dans une certaine continuité assurer une transition d'un mode à un autre. C'est ce qu'on appelle un dépassement. La continuité va contenir ce que contient l'unité du développement humain : organisation du travail, de la production et des institutions (Etat etc.) en liaison, techniques,

cultureS, morale, sentiments. Y compris la morale contredite par les contradictions du système à transformer. Si l'on refuse cette vision globale on fait de l'économisme, et on entre soi-même en contradiction avec notre propre vision en mouvement et on la fige dans une opposition entre pensée, sentiments, économie et subsistance. C'est-à-dire qu'en « chosifiant » cet élément essentiel qu'est l'économie, on affaiblit sa connaissance et on procède à une dichotomie absurde de la vie humaine et de (dans) son environnement. L'humanité peut et doit devenir la conscience de la nature sur elle-même si elle veut survivre encore. Cela demande une transformation des rapports sociaux.

UNE TRANSFORMATION QUALITATIVE DES RAPPORTS SOCIAUX NE PEUT PASSER QUE PAR L'ABANDON PLUS OU MOINS RAPIDE DE LA VALEUR D'ECHANGE, du prix, et de sa base, le temps de travail -TTSN (voir ci-dessus pour cette abréviation)-, et SA SUBSTITUTION PAR LES BESOINS EFFECTIFS des échangeurs dans la personne de l'ensemble des individus humains, la personne humaine. C'est en revenir à une des fameuses formules du communisme « à chacun selon ses besoins », que l'on a répétée il fut un temps d'une façon incantatoire, sans la rattacher à un contenu

développé, en la chosifiant. « A chacun selon ses besoins », cela demande UNE PRODUCTION EN ABONDANCE ET EN QUALITE ET L'APPLICATION DES TECHNIQUES ET DE L'ORGANISATION DU TRAVAIL LA PERMETTANT ET QUI SONT AUJOURD'HUI A NOTRE PORTEE. Cette formule « à chacun selon ses besoins », n'est pas en premier ressort une question de morale, mais une question de subsistance qui possède sa dimension morale, comme tout ce qui est humain. La seule issue pour le capital consiste donc en la destruction relative de ses moyens de production. Par là il pallie à la suraccumulation capitaliste et à sa crise manifestée par la baisse tendancielle du taux (du taux et non du profit) de profit, qui peut devenir si la crise prend une tournure mortelle, baisse absolue du profit, et il pallie aussi à son besoin de développement technique en en reculant l'échéance et le développement humain par la même occasion, c'est-à-dire NOTRE développement.

Dans la situation actuelle du capitalisme, c'est-à-dire la situation où se manifeste à la fois le Capitalisme Monopoliste d'Etat (CME) et sa transformation qui voit une fusion relative de ses mécanismes originaux dans la « globalisation », dans de plus en plus vastes ensembles que les ensembles géographiques d'Etat,

dans des ensembles économique-industrialo-institutionalo-financiers de la globalisation où le monde tend -entre autre- à devenir un Etat global.

En même temps on voit la critique du marxisme se renforcer sur cette question : il apparaît que le temps de travail, la formation de la valeur d'échange est de plus en plus floue, donc disent certains, le marxisme « ne tient pas » par rapport à sa conception de la formation de la valeur marchande, d'échange, dans le système actuel.

Mais c'est l'argument de ceux qui veulent « tout changer pour que rien ne change », c'est-à-dire maintenir en l'état leur situation égoïste. D'abord c'est une conception de la valeur caricaturale qui n'est pas celle de Marx. Ensuite c'est la manifestation, et cela est l'essentiel, de la crise mondiale du capitalisme. Plus l'affrontement se manifeste à l'intérieur du capitalisme, affrontement issu de sa propre crise, en boucle-spirale ascendante, PLUS SE MANIFESTE EN CORRELATION UN ECART CROISSANT DANS LA MESURE QUANTITATIVE DE LA VALEUR, ET PLUS SE CREENT LES CONDITIONS DE LA SORTIE DE CETTE MESURE AU PROFIT DE LA MESURE DES BESOINS, c'est-à-dire une sortie du capitalisme et une transition au communisme. Le financement par le

congrès américain de la crise des "subprime" et l'aide aux banques et aux personnes (relative pour les personnes, si l'on comprend les dessous du mécanisme qui n'est pas avoué par le congrès) est l'illustration DES PALLIATIFS A CETTE DESTRUCTURATION DE LA VALEUR. Et quelle leçon à l'institution européenne de la part du capitalisme le plus puissant par rapport aux dogmes bien plus rigides « chez nous » que chez eux, mais bien sûr le plus fort peut se permettre ce que le plus faible, le plus vieux et le plus fossilisé ne peut pas. Mais le plus vieux est aussi celui qui a accumulé beaucoup, « vieille civilisation » dit-on qui peut contenir des « résidus actifs » essentiels d'existence et donc de transformation. Cependant ces palliatifs actuels du congrès américain révèlent le besoin de transformation radicale que ne peut contenir un simple ajustement du marché.

Plus il devient difficile de mesurer la valeur, plus la question de la QUALITE du type d'échange S'IMPOSE A CETTE MESURE, plus la transformation QUALITATIVE impose une autre mesure quantitative. Nous voyons en cela combien la dialectique reste un élément de connaissance et d'action essentiel.

La question de LA MESURE DE LA VALEUR, de sa quantité et le rapport entre quantité et qualité et leur transformation dialectique dans une unité en mouvement, ET la question de LA TENDANCE A « L'ETAT MONDIAL », dictature mondiale du capital, ce sont les deux éléments dans lesquels se manifestent le plus LA NOUVEAUTE DE LA SITUATION MONDIALE, humaine, sociale actuelle.

La transformation sociale ne peut être qu'une transformation mettant à l'oeuvre la personne en tant que composante d'un ensemble dont chaque personne dépend. L'initiative humaine passe en premier et dernier ressort par la production des subsistances, donc l'initiative première est celle de chacun dans l'organisation individuelle et collective du travail en tant QU'ACTIVITE CENTRALE EN MATIERE DE COHERENCE. Voir dans le travail un élément négatif de l'activité humaine, c'est une fossilisation capitaliste de la pensée qui est incapable de concevoir la libération du travail, SA TRANSFORMATION EN UNE ACTIVITE LIBRE, et la transformation qualitative de l'activité humaine. Cela ne veut pas dire qu'il ne faille pas dénoncer la souffrance au travail et encore moins nier l'exploitation du travail. Cela veut dire qu'il ne faut pas considérer l'activité humaine

sous la forme actuelle comme une réalité immuable. C'est toute la différence entre une vision de droite et-ou social démocrate de l'activité humaine et les conséquence de cette vision, sur le pouvoir et les partis, et la conception révolutionnaire de l'activité humaine, conception marxiste qui sait que la vie ne peut se passer de mouvement, de transformation, et que refuser le mouvement ce n'est que renforcer toute forme négative du mouvement. C'est le cas du programme de Gotha qui hante encore et toujours notre réalité et LE DEBAT SUR LA SITUATION POLITIQUE ET LES REMEDES A LUI APPORTER.

27 juillet 2008

(1) «... la valeur ne porte donc pas écrit sur son front ce qu'elle est. La valeur transforme donc tout produit du travail en hiéroglyphe social. Par la suite, les hommes cherchent à déchiffrer le sens de l'hiéroglyphe, à percer le sens de leur propre produit social, car **la détermination des objets d'usage comme valeurs est leur propre production sociale, au même titre que le langage...** »

« Bien des gens puisent leur idéal de justice dans les rapports juridiques qui ont leur origine dans la société basée sur la production marchande, ce qui, soit dit en passant, leur fournit agréablement la preuve que ce genre de production durera aussi longtemps que la justice elle-même. Ensuite, dans cet idéal, tiré de la société actuelle, ils prennent leur point d'appui pour réformer cette société et son droit... »

Marx, Le Capital , livre I

ENCORE SUR LA MESURE DE LA QUANTITE DE VALEUR, LA CRISE, ET LA TRANSFORMATION SOCIALE. (2)

Pour comprendre la situation politique il faut comprendre aussi la situation du capital. C'est ce que j'essaie de faire en y venant et y revenant, et m'excusant de taper sur ce clou si fréquemment. **LA MESURE DE LA QUANTITE DE VALEUR est au cœur de la transformation sociale.**

La plupart des interventions préparatoires au congrès portent sur les derniers développements politiques et sociaux en France. Elles se réfèrent aussi souvent de l'état économique et social du monde pour le mettre en parallèle à l'état politique de la France (les « difficultés italiennes » sont d'ailleurs très éclairantes pour la situation politique générale). C'est nécessaire et utile. Poursuivre l'analyse du capital est aussi nécessaire et utile.

Revenons-en au capital. Comme l'adulte hérite de son enfance, le capital a hérité de son développement originel, et la production de nos subsistances d'aujourd'hui qui fait appel à des techniques nouvelles, reste le corps de cet enfant-capital et non un corps d'une « espèce nouvelle ». Le capital poursuit

son processus jusqu'à ce qu'il y ait pourrissement-transformation-naissance d'un nouveau mode de production. Ce nouveau mode de production est en gestation dans le processus de notre mode de production actuel.

Reprenons les exposés précédents, en résumé : Pour produire et échanger la production, assurer les subsistances dans un système marchand, il a fallu une mesure quantitative de la valeur des marchandises. Ne reprenons pas ici l'histoire des échanges et leur transformation jusqu'au capitalisme et jusqu'à la forme actuelle du capitalisme, avec les techniques informationnelles en rapport dialectique avec la généralisation de la mondialisation.

La « dissolution » de la mesure de la valeur marchande à travers les multiples distorsions qu'elle subit n'est pas une infirmation des lois tendances du capital, du concept et de la réalité de Temps de Travail Moyen Socialement Nécessaire à la production d'une marchandise (TTSN), **qui ne peut pas** en système capitaliste, celui où nous sommes, **ne pas entrer** dans la mesure de la valeur, ni une infirmation de la baisse tendancielle du taux de profit, de la suraccumulation et dévalorisation du capital. Voir <http://alternativeforge.net/spip.php?article1304> :

« Formation de la valeur marchande (valeur d'échange). Mesure de la quantité de valeur, mesure quantitative de la valeur. Mesure quantitative et transformation de la qualité de l'échange. Et le débat sur la situation politique et les remèdes à lui apporter. P.A., 27/07 08 »

La distorsion de la valeur marchande (valeur marchande telle que définie par les tendances formulées par Marx) est l'indication de la crise systémique dans les bases profondes, vitales, du capital, l'indication de la **nécessité de changer de mesure**. C'est-à-dire qu'on ne peut résoudre cette contradiction de la mesure quantitative de la valeur que par et dans une autre mesure quantitative, dans une transformation qualitative de la mesure des échanges, les besoins et non le profit (rappel du mode de production et d'échange actuel : Argent, Marchandise, Plus d'argent, A-M-A').

Cette transformation qualitative ce n'est pas la transposition dans un autre contexte de la mesure actuelle de la quantité, mesure de la valeur de la marchandise. Cela ne serait pas une transformation qualitative mais un décalque figé de l'histoire. C'est bien là la difficulté de dénormaliser et renormaliser avec et dans la « réalité matérielle et morale » opération sans laquelle il n'y a pas transformation

mais fossilisation et mort d'un système et de tout ce qu'il contient.

Les couches dominantes sont incapables de cette dénormalisation renormalisation en mouvement parce que dans leur « fonctionnement » elles considèrent l'humain et les pratiques du moment comme un phénomène d'ordre « physique naturel ». Elles confondent science et idéologie. Leurs intérêts sont liés à cette conception et cette confusion. Elles nient la lutte de classe. Le « monde du travail », « l'homme producteur », **le salariat**, conserve donc toute sa responsabilité de libérer la société en se libérant.

Cette « dissolution » de la mesure quantitative de la valeur d'échange où le temps de travail est et n'est pas l'unité de mesure, confirme « l'aufhebung » hégélien et marxiste, le « dépassement » du capitalisme décrit par Lénine dans « Impérialisme, stade suprême du capitalisme ».

Engels nous rappelle que : « La conception matérialiste de l'histoire part de la thèse que la production, et après la production, l'échange de ses produits, constitue le fondement de tout régime social, que dans toute société qui apparaît dans l'histoire, la répartition des produits, et, avec elle, l'articulation

sociale en classes ou en ordres se règle sur ce qui est produit et sur la façon dont cela est produit ainsi que sur la façon dont on échange les choses produites. En conséquence, ce n'est pas dans la tête des hommes, dans leur compréhension croissante de la vérité et de la justice éternelles, mais dans les modifications du mode de production et d'échange qu'il faut chercher les causes dernières de toutes les modifications sociales et de tous les bouleversements politiques; il faut les chercher non dans la *philosophie*, mais dans *l'économie* de l'époque intéressée. Si l'on s'éveille à la compréhension que les institutions sociales existantes sont déraisonnables et injustes, que la raison est devenue sottise et le bienfait fléau, ce n'est là qu'un indice qu'il s'est opéré en secret dans les méthodes de production et les formes d'échange des transformations avec lesquelles ne cadre plus le régime social adapté à des conditions économiques plus anciennes. Cela signifie, en même temps, que les moyens d'éliminer les anomalies découvertes existent forcément, eux aussi, - à l'état plus ou moins développé, - dans les rapports de production modifiés. Il faut donc non pas *inventer* ces moyens dans son cerveau, mais les *découvrir* à l'aide de son cerveau dans les faits matériels de production qui sont là. Quelle est en conséquence la position du socialisme moderne ?..... »

Nous sommes dans cette phase ultime du capitalisme. Dans la forme ultime de cette phase qui passe par le CME (capitalisme monopoliste d'Etat) puis dans laquelle l'Etat se mondialise, entre en phase de dépassement, est et n'est plus national, se renforce et se dissout à la fois.

Mais malgré cette phase « finale », le capitalisme détient les moyens techniques, militaires, idéologiques de répression de toute velléité de construction consciente et collective sociale. Rappelons-nous ces événements oubliés du massacre des communistes du Soudan ou d'Indonésie, des leaders de la décolonisation comme Lumumba qui refusaient la transformation de l'indépendance en dépendance économique nouvelle et tant d'autres exemples. « Tout changer pour que rien ne change ». Cette situation de blocage relatif nous a amenés à renforcer nos propres blocages : et c'est en ça que **nous devons repenser au programme de Gotha. La plupart de nos interventions, posent des questions justes, font des propositions judicieuses, mais tombent dans le même travers** : l'expérience partielle des uns et des autres et une absence de synthèse découlant de connaissances partielles, limitées, des lois de notre société. **Cela peut faire un bilan sur le parti, sur la société, mais pas un programme de transformation.**

Dans une situation d'ordre « militaire » imposée par le capital, le « faible » ne peut gagner par « la force ». Sa force ne peut que se situer prioritairement dans la bataille idéologique, même si là aussi, la « force » du capital s'exerce sur les médias. C'est l'utilisation de la démocratie limitée nécessaire au marché, au capitalisme qui est l'interstice dans laquelle l'action de transformation peut s'exercer.

Notre presse reste encore notre réponse essentielle à notre besoin et d'information et de débat et de décision d'action dans tous les domaines qui font l'unité de l'activité du corps-soi social, travail, institutions, activités « symboliques ». Elle est cette réponse essentielle parce qu'elle peut centraliser démocratiquement les éléments essentiels d'information et de débat et de décision. Parce qu'elle est un lieu de construction de cohérence et de proposition.

A condition qu'elle le reste et renforce cette orientation fortement menacée : une agitation désordonnée n'est pas un mouvement. Un mouvement est donné par une orientation, au sens premier, physique du terme, qui dans le cas humain est bien sûr un mouvement de pensée, inséparable, en unité organique du mouvement de la vie humaine. Cela ne veut pas dire que le mouvement doit être « unique,

composé d'une seule force », mais que la composante des forces infinies et infiniment diverses aboutisse à un choix de mouvement qui préserve la vie de l'espèce dans et avec son environnement naturel. La santé du corps social dépend de la santé de son activité qui est faite d'une « orientation » constituée d'une multitude « d'orientationS ».

Le capital aura réussi son blocage mortel de la société s'il réussit à maîtriser totalement toute autre forme d'expression que la sienne.

« Que faire ? », « un journal ! » disait Lénine. Dans l'atroce affrontement de la lutte de classe, la forme extrême qu'il a prise dans le conflit « Hitler-Staline », et dans laquelle les communistes ont été décimés encore plus fortement et mondialement que dans les évènements de « La commune de Paris », le marxisme n'est en rien la matrice des crimes, des violences et des répressions extrêmes. Il en est même le remède, dans cette maladie de la société qu'est le capitalisme agonisant. Se priver du remède serait dramatique pour la survie de l'espèce et son plaisir de vivre.

Dans une société divisée en classes sociales dont les intérêts sont opposés, il y a une idéologie attachée à chacune de ces classes et opposée à l'autre, entre elles. L'idéologie de la bourgeoisie, celle des pouvoirs et de la gestion des groupes financiers et industriels et

l'idéologie des salariés, ne sont solubles l'une dans l'autre qu'au profit de la première et cette solution a pour conséquence le blocage de la société, relatif ou absolu. Pour qu'il y ait lutte idéologique, il faut définir l'idéologie de l'adversaire et (re)construire la notre. Une classe sans idéologie est une classe soumise. Soyons prêts pour répondre à l'aggravation de la crise et ses effets. Ce n'est pas la souhaiter mais tenir compte d'une probable éventualité. Dans une société sans classe, il n'y aura plus d'idéologie, mais des sciences et une science en mouvement. Ni plus de salariat, mais un libre échange de l'activité humaine et l'humain sera la conscience de la nature sur elle-même.

Dès les manuscrits de 1844, Marx souligne les effets de la dépossession de l'homme de son œuvre par le capital. La crise générale de l'économie aujourd'hui à son comble est « doublée » d'une crise morale sans précédent. La transmission générationnelle des savoirs et des comportements est en crise parce que les décisions échappent au monde du travail. Le capital prive l'humanité, la personne et le travailleur du choix de « que produire et comment produire », le travail est privé du « bout de ses actes ». C'est un droit à reconquérir. Dans le livre I du capital Marx décrit comment l'industrialisation capitaliste conquiert sa

puissance de production : libération du travail de la « force biologique », de « l'adresse de l'artisan », de « l'initiative de l'opérateur exécutant », avec ce que cela induit dans l'explosion des forces productives mais aussi de l'aliénation de l'homme producteur. Evidemment il ne s'agit pas de retourner à l'artisanat pour la grande production sous prétexte de retrouver le bout de ses actes dans son travail. La libération du travail par le communisme, l'activité libre pourvoira au besoin humain de création élargie.

On ne peut penser transformation sociale sans penser TRAVAIL. Lorsqu'on veut PARLER TRAVAIL, PENSER TRAVAIL, on ne peut pas ne pas avoir en arrière-plan les notions élémentaires d'évolution de l'activité humaine, de l'HOMO HABILIS à L'INDUSTRIALISATION (en passant par l'invention de l'agriculture) sous la forme actuelle du capitalisme, informationnel, mondialisé. On ne peut pas ne pas faire le lien entre le travail, l'outil, les techniques et les « formes de pensée » induites. Cet arrière plan permettant d'entrer dans l'étude micro et macro du travail ne peut non plus contourner la question de la production, de la distribution, de la consommation, c'est-à-dire la production en tant qu'échange et ses diverses formes vécues et possibles.

6 août 2008

<http://alternativeforge.net/spip.php?auteur362>

NOTRE DISCOURS DOIT ETRE POPULAIRE ET SAVANT !

Tout l'art du capital est de nous placer devant des débats, devant des choix qui n'ont pas d'issue.

Nous-mêmes, dans notre débat de congrès sommes placés, devant ces types de choix, imbibés par eux à notre corps défendant, malgré nos résistances qui ne sont pas petites, et qui sont exceptionnelles dans le contexte général.

J'en veux pour preuve l'opposition entre ces choix qui nous sont imposés, à notre insu, mais que finalement nous croyons assumer, comme tout un chacun :

D'un côté le compréhensible, le majoritaire, le classique, le « populaire » de l'autre côté la recherche, le minoritaire, la « culture d'élite, d'avant-garde », le savant....

Nous croyons souvent faire un grand pas en disant : il ne s'agit pas d'opposer ces concepts, ces réalités, mais de les rendre complémentaires. Sans doute, il s'agit là d'un « premier pas », mais il reste encore à la périphérie, en marge des problèmes de l'activité

humaine à résoudre, il est loin de la réalisation à partir du « corps-soi », selon l'expression inventée par Yves Schwartz sur le concept d'activité et de travail.

La dichotomie entre savant et populaire c'est aujourd'hui tout l'art du capital de nous placer dans des débats, devant des choix qui n'ont pas d'issue. Et pour cela le capitalisme n'a pas besoin de développer une orientation particulière, il n'a qu'à développer son orientation qui est son essence, l'échange-circulation du capital Argent-Marchandise-Plus d'argent (A-M-A' selon la formule de Marx).

Une consommation dont l'homme producteur n'est pas le maître, qui le réduit au « choix du consommateur », c'est le cœur de l'opposition « populaire/savant ».

Un exemple, le cinéma qui est par constitution ou devrait être un art populaire par excellence est pourtant et paradoxalement, excessivement, un art de consommation excluant « la masse » de la création. Les moyens de sa création ne sont pas à la portée de tout un chacun et on est loin de la création du « berger » des premiers temps qui s'exerçait à produire des sons avec son « flûteau » et à exprimer par eux ses sensations. Cet exemple simpliste n'est

pourtant pas si caricatural que ça. Il contient l'image de la création et de son antithèse, la consommation « pure », c'est-à-dire la mutilation de la créativité, au moins partiellement, car l'humain, même dans le silence, trouve toujours un moyen précaire de créer. Mais plus encore et fondamentalement, tous les moyens qu'emploie un réalisateur de film ne sont pas à la portée de tous surtout et essentiellement parce qu'ils sont tous des marchandises y compris la force de travail de toute l'équipe de réalisation et que par là ils sont pénétrés non des besoins à satisfaire, mais du profit à réaliser. A noter à la marge, mais il est important de le préciser, que le profit à réaliser passe par le fait que les techniques actuelles permettent de produire un « super surtravail » sur la production dite « matérielle » qui peut céder en partie importante une part de sa valeur au « produit artistique ou au produit de recherche ou à l'activité de service en général ». Elle le permet en système capitaliste, alors qu'on pourrait penser le contraire, parce qu'elle contient les solutions sociales et techniques pour drainer y compris par l'activité artistique, les capitaux vers leurs lieux de profit maximum où se trouvent les pouvoirs de décisions, c'est-à-dire les « 200 groupes » financiers internationaux, féodalités modernes exerçant une dictature comme jamais sur cette planète.

Et les techniques de reproductibilité, le capital cognitif, cela ne change rien à l'affaire, mais au contraire cela accroît et décuple à la fois les capacités productives et les contradictions dans lesquelles se trouvent comprimées comme dans un étau les forces productives, hommes et machines « mécaniques et informatiques ».

La contradiction dans laquelle se trouve l'homme producteur transformé par le système en homme consommateur faisant abstraction, dichotomie, de son rôle producteur, c'est la contradiction entre le « savant » et le « populaire » à partir de laquelle tout choix sérieux, toute solution opérationnelle nous est interdite, par l'État, les institutions, par le marché et par nous-mêmes qui n'avons pas saisi que ce despotisme repose sur notre acceptation du fait qu'il semble répondre au moins en partie à une fonction sociale qui nous est nécessaire à notre vie quotidienne. Il y répond de fait à court terme, délaissant l'avenir et plombant un présent mutilé et dangereux, parce que vivre au présent c'est aussi inclure l'avenir dans notre fonction et plaisir de vivre au présent, le « Principe Espérance » comme disait Ernst Bloch (mais ceci est une autre « histoire » à développer, c'est pas très « populaire » ! Et pourtant...).

Bien sûr, il ne s'agit pas d'affirmer que « le peuple » a la science infuse et qu'il peut remplacer la recherche, l'art, la créativité au quotidien par l'opération du Saint Esprit, la « connaissance sans effort ». C'est ce que prétendait démagogiquement la révolution culturelle maoïste, autre despotisme à l'œuvre. Il s'agit de libérer les forces humaines dans leurs capacités créatrices, productives, tenues en laisse non par « l'argent » mais par le capital.

Se mettre « à la portée » du « peuple », du « militant du Parti », très bien, à condition de ne pas en faire un prétexte pour se censurer et refuser de transmettre ce que chacun de nous peut créer d'utile ou d'inutile, c'est la transmission qui peut permettre de le savoir.

Contradictoirement, Internet, cette « langue d'Esopé » (voir le dico), au milieu de la confusion technique, morale, économique, que la « toile » entretient, nous ouvre cette possibilité de s'exprimer que nous n'avions pas par l'imprimerie, faute de moyens « sonnants et trébuchants ». Jusqu'à quel point cette contradiction peut-elle nous servir ? Notre presse reste encore notre réponse essentielle à notre besoin et d'information et de débat et de décision. Elle est cette réponse essentielle parce qu'elle peut centraliser démocratiquement les éléments essentiels

d'information et de débat et de décision. Parce qu'elle est un lieu de construction de cohérence et de proposition.

A condition qu'elle le reste et renforce cette orientation fortement menacée : une agitation désordonnée n'est pas un mouvement. Un mouvement est donné par une orientation, au sens premier, physique du terme, qui dans le cas humain est bien sûr un mouvement de pensée, inséparable, en unité organique du mouvement de la vie humaine. Cela ne veut pas dire que le mouvement doit être « unique, composé d'une seule force », mais que la composante des forces infinies et infiniment diverses aboutisse à un choix de mouvement qui préserve la vie de l'espèce dans et avec son environnement naturel. La santé du corps social dépend de la santé de son activité qui est faite d'une « orientation » constituée d'une multitude « d'orientationS ».

Je reprends la forme déjà citée plus d'une fois :

La question de LA MESURE DE LA VALEUR, de sa quantité et le rapport entre quantité et qualité et leur transformation dialectique dans une unité en mouvement, ET la question de LA TENDANCE A « L'ETAT MONDIAL », dictature mondiale du capital, ce sont les deux éléments dans lesquels se manifestent le plus LA NOUVEAUTE DE LA

SITUATION MONDIALE, humaine, sociale actuelle.

En « chosifiant » cet élément essentiel qu'est l'économie, on affaiblit sa connaissance et on procède à une dichotomie absurde de la vie humaine et de (dans) son environnement. L'humanité peut et doit devenir la conscience de la nature sur elle-même si elle veut survivre encore. Cela demande une transformation des rapports sociaux.

Et cela demande le dépassement du débat sur le « savant » et le « populaire ».

3 août 2008

**LE FASCISME, C'EST UN
CAPITALISME QUI NE SE
CONTENTE PLUS DES
LIBERTES QUE LE
LIBERALISME LUI DONNE**

Il ne suffit pas de se déclarer antifasciste. Comme pour le racisme, le machisme, etc., il faut savoir ce que c'est. Par exemple se déclarer non macho et ne pas partager les tâches ménagères, sauf cas rare d'extrême impossibilité, est une déclaration d'anti-machisme de pure forme. De même se déclarer anti-fasciste et s'accommoder de l'emprise du capital dans tous les domaines de la vie, c'est être le voleur qui crie au voleur, le criminel qui accuse la victime. Dans cette réalité le rapport des « couches moyennes » aux « subalternes », les oppositions entre dominés résultant de la division du travail, c'est fondamental.

Jouer avec le mot fascisme c'est jouer avec le feu. Alerter d'un danger doit être à la fois un cri et une mesure à ne pas dépasser sous peine de l'effet inverse à celui recherché.

Le fascisme, c'est un capitalisme qui ne se contente plus des libertés que le libéralisme lui donne. Qui ainsi tord ses propres lois économiques et institutionnelles. Chacun peut connaître, s'il le veut bien, les tractations qui ont eu lieu entre les N.A.Z.I. et le patronat allemand pour permettre l'accession d'Hitler au pouvoir, et sans lesquelles il n'y serait pas parvenu. Tordre ses propres lois économiques et institutionnelles c'est une pente et un processus qui peut devenir incontrôlable et peut s'accroître rapidement d'une façon vertigineuse. Le Second Empire est un coup d'État qui survient dans une phase ascendante de l'accumulation capitaliste qui n'est pas encore dans une phase de crise aigue de suraccumulation et de dévalorisation du capital. Le coup d'État actuel utilise des formes qui évoquent ce coup d'État. Mais il a lieu dans une réorganisation non d'un marché national en processus avancé de mondialisation (celui de Napoléon III), mais d'un marché mondial en phase terminale et en crise aigue de suraccumulation et de dévalorisation du capital.

Le fascisme, en tant que « variété » de mode de production (un sous-mode du capitalisme) dans le mode de production capitaliste et ses institutions, a des formes historiques diverses. Elles n'ont pas été les mêmes en Allemagne, en Italie ou en Argentine, etc..

L'outil de la privation des libertés, prison, torture, camps, sont les outils historiques du fascisme. Le libéralisme qui a besoin de se dépasser ne se contente pas de rompre ses propres règles, il en crée de nouvelles qui vont s'opposer par le volontarisme à sa propre réalité. Le nazisme a régné 12 ans. C'était le temps nécessaire à la vie de cette forme de réponse du capitalisme à sa crise, et aux destructions nécessaires à ce type de réponse. Ça aurait pu se passer de façonS différentes. Rien n'est pré-déterminé. Nécessité et liberté sont contenues l'une dans l'autre, ne sont pas des abstraction, mais des processus. Mais l'entrée en guerre du capital contre de nazisme, même si elle comporte aussi des éléments humains de solidarité et d'initiative populaire, comme dans tout événement humain, a été déterminée en dernière instance par les besoins propres du capital. Lequel se serait bien accommodé dans cette affaire de la destruction cette forme pervertie d'opposition à sa domination que constituait le pouvoir stalinien. Lequel pouvoir stalinien d'une façon ambiguë et contradictoire comportait aussi une construction économique tendant à soutenir un mouvement social de remplacement de la mesure de la valeur des marchandises par la mesure des besoins. En tant qu'héritier dévoyé et criminel du mouvement « d'abolition de l'état des choses existant ». Mouvement qui pouvait se poursuivre non

par l'effondrement de l'Union Soviétique, mais par sa démocratisation, n'en déplaise aux « croyants » de son impossibilité. Possibilité découlant de ses origines de départ, origines saines. Origines scientifiques et humanistes, humanistes et scientifiques.

Ainsi, l'outil de la privation des liberté, prison, torture, camps, outils historiques du fascisme n'est indispensable qu'en tant qu'outil historique à ce type de domination dans ces conditions historiques. Ces outils historiques peuvent être substitués par d'autres outils historiques, et cela dépend essentiellement du degré historique de développement technique du capital. Et la privation de liberté peut ainsi prendre d'autres formes qui permettent au capital de créer les conditions économiques propre au fascisme, c'est-à-dire les conditions d'un capitalisme qui ne se contente plus des libertés que le libéralisme lui donne. Qui ainsi tord ses propres lois économiques et institutionnelles.

Les techniques d'étouffement des initiatives populaires sont arrivées aujourd'hui à un degré de perfectionnement inouï. D'autres ont développé la description de ces techniques, je ne le ferai pas ici. L'opposition à « l'esprit d'entreprise » ne peut plus, en ce moment, s'exprimer que par une ghettoïsation de l'opposition soit dans des formes minoritaires de

l'opposition claire, scientifique, au capital, (à l'opposé d'un « programme de Gotha » ressuscitant sans cesse) soit dans cette une « ghettoïsation majoritaire » encore plus significative de la crise, consistant à un retrait massif de la politique et une résignation aussi massive des populations qui s'expriment par le NON. Phénomène contraire à la tradition issue de la révolution française.

Ainsi vouloir répondre par le rassemblement de la gauche de la gauche et non par une vague de fond de toutes les forces populaires, avec, mais aussi au-delà des appareils, est absurde. Et une vague de fond ne peut se construire que par une réponse au capital, c'est-à-dire non par un sentiment empirique de ses effets, mais en exprimant en quoi et par quoi la crise est insoluble sans une transformation qualitative de l'organisation du travail, de la production, des institutions devant les coordonner. De la cohérence du travail au niveau de la personne et au niveau de la cohérence globale du travail, en rapport dialectique.
(1)

Ceci est le rôle d'un parti communiste, non en opposition avec les autres forces allant dans le sens de la construction de cette vague de fond, mais en complémentarité, avec son rôle spécifique

indispensable. Ceci n'est pas une vision étroite « d'avant-garde » qui dirige les autres. C'est la vision de la transmission par les éléments les plus avancés de la société qui se regroupent pour assurer moyens et cohérence à cette expression. Ainsi recourir aux « fondamentaux » et les développer est essentiel, sans quoi rassembler les éléments les plus avancés ne serait qu'une formule.

Le libéralisme a besoin de se dépasser et tente de se dépasser, mais son dépassement n'est possible que dans un autre mode de production, ce que ses représentants et gestionnaires ignorent et que le salariat doit savoir.

Pierrot Assante, 8 août 2008,
<http://alternativeforge.net/spip.php?auteur362>

Note du 4 juillet 2008

(1)L'histoire de l'humanité a vraiment commencé il y a 1,5 millions d'années avec l'homo habilis qui produit pour la première fois un outil : le galet aménagé.

Les prémisses de l'agriculture qui apparaissent il y a 12000 ans environ terminent le premier cycle essentiel d'un vivant qui utilise la nature "telle quelle" et un

vivant qui transforme la nature pour assurer son existence.

Le vivant subit et pratique la domination. La contradiction entre la survie d'une espèce et celle de l'individu dans l'espèce, et la contradiction entre espèces, est une contradiction motrice essentielle de la survie du vivant.

Mais la domination de classe est une loi "naturalo-sociale" et non une loi simplement "naturelle". Elle apparaît avec la capacité humaine de produire un surproduit, c'est à dire plus que l'individu n'a besoin pour survivre d'une façon élémentaire, et donc avec la possibilité d'accumuler.

L'histoire de l'humanité est l'histoire de son travail. Et l'histoire des classes sociales est l'histoire de l'accaparement par les classes dominantes au détriment des classes du travail.

Pour qu'il y ait transformation des modes de domination, il faut que les lois-tendances qui déterminent le travail dominé à un moment historique, entrent en contradiction avec l'organisation du travail au point de le stériliser et de menacer la survie globale du couple dominants-possédants/producteurs dans son

ensemble. C'est cette contradiction mortelle que produisent les lois de cette phase ultime de l'accapuration qu'est le mode de production capitaliste. Pour que cette affirmation ne reste pas empirique Marx et ses successeurs ont étudié quantitativement la production, les échanges, en Angleterre puis dans le monde et en ont tiré les tendances qui les régissaient et continuent de nous régir, malgré les transformations quantitatives qui se sont produites depuis le XIX^e siècle. Il ne s'agit pas là chez Marx de « déterminisme » mais d'action par la connaissance approfondie du couple liberté-nécessité comme processus.

La prise de pouvoir de la bourgeoisie au détriment des féodaux montre qu'une classe dominante se substitue à une autre lorsqu'elle a acquis les capacités de gérer l'ensemble social, économiquement, politiquement, culturellement. Tout ceci n'est pas séparé et forme une unité de "fonctionnement".

Il est des fois où une classe dominante en faillite ne trouve pas face à elle une classe suffisamment organisée pour se substituer à elle. C'est le cas à la fin de l'Empire romain (lire le livre V de "De gubernatione Dei" de Salvien écrit vers 430, quelque

30 années avant la chute de l'Empire Romain). Ce peut être le cas à la fin de l'empire du capital.

La force qui a les capacités virtuelles de se substituer à la classe capitaliste c'est le salariat. Encore faut-il qu'il ait acquis pratiquement les aptitudes à le faire.

La dictature du prolétariat, chez Marx, ce n'est pas la dictature à la Staline, mais l'orientation donnée par le salariat à toute la société, à l'opposé de la dictature de la bourgeoisie, ses guerres et ses misères, pour qu'il substitue à la domination de classe une domination du travail, non de l'ordre de la répression mais de l'ordre de l'organisation de la production, dans l'atelier, le bureau, le commerce, le champ, dans une recherche de cohérence globale. Cela suppose un rapport de force qui se traduise aussi dans le mouvement de pensée, élément de l'unité du mouvement humain dans son ensemble. Ensuite il ne faut pas imaginer une organisation artisanale du travail qui est notre vision courante et populaire de l'atelier, du champ etc, mais celle que permettent les techniques développées par le capitalisme dans la grande production (manufactures, industrialisation mécanique, industrialisation informatisée..) et des techniques qui pourraient se développer et s'appliquer massivement si la

suraccumulation capitaliste n'entraîne pas en contradiction avec leur développement.

Le centralisme démocratique de Lénine, ce n'est pas la dictature militaire et policière de Staline, c'est les capacités « matérielles » de donner au salariat une cohérence à son mouvement de libération.

La différence entre la révolution bourgeoise et la révolution prolétarienne, c'est qu'en se substituant à une classe dominante elle crée les conditions de la disparition des dominations de classe. C'est ce que Marx appelle l'extinction de l'Etat et l'apparition d'une administration commune, d'une démocratie généralisée à toute la société.

La condition de cette troisième transformation fondamentale dans l'histoire de l'humanité, après le premier outil et la première production par la transformation de la nature, est l'organisation de la production des richesses dans des conditions où la richesse individuelle n'entre pas en contradiction avec la richesse commune, c'est à dire que l'usage se substitue à la propriété. C'est bien l'affaire de générations et non d'un grand soir. Mais il y a des étapes et des obstacles à franchir, évidemment, et c'est ce qui fait tout l'intérêt de la vie humaine.

La révolution informationnelle, l'explosion inégalée des capacités productives qu'elle contient en puissance, globalisée, démocratisée, offre au salariat cette possibilité de la production et de l'usage des richesses dans ces conditions.

Elle offre dans le même temps à l'humanité de devenir la "conscience de la nature sur elle-même", en mouvement avec un mouvement sain sur et de la nature, c'est à dire la garantie la plus grande de son existence, de son processus, imprévisible dans sa globalité mais saisissable dans son quotidien, et dans son « principe espérance ».

Ainsi la question de l'organisation du travail, de sa cohérence au niveau de l'individu comme de l'ensemble productif est le coeur de la transformation sociale. C'est sur cette question des capacités de l'organisation du travail par le salariat que se jouent ses capacités de transformation sociale, et par la même des possibilités de la transformation du travail en libre activité.

La grande production automatisée ne peut exister dans le mode de production capitaliste que comme prémisses du mode de production communiste. Pour exister elle doit concentrer les profits mondialisés du travail de main d'œuvre.

La masse de la production permet l'augmentation globale des profits mais la baisse tendancielle du taux de profit est la contradiction insurmontable de la mondialisation capitaliste.

De même l'État en voie de mondialisation, dont la partie visible se concrétise dans les institutions internationales économiques et juridiques, ne peut exister dans le mode de production capitaliste que comme prémises mutilés d'une cohérence mondiale du travail, de la démocratie généralisée, de la suppression de l'État lui-même.

Cet Etat « mondialisé » et l'automatisation d'une partie de la grande production ont pour condition le drainage des capitaux par le premier et son accaparement à titre privé dans la financiarisation sans laquelle aucun profit ne peut se réaliser par la production.

La mondialisation du capital de type « féodal » est l'antichambre du communisme.

**La crise de la répartition, c'est la
crise de la production et de son
mode,
CRISE DE LA PRODUCTION !
ET RIEN D'AUTRE.**

L'apparence des choses est trompeuse.

Et nous sommes trompés par nos sens.

Pour deux raisons.

Une raison naturelle : les conséquences, dans le mouvement qui se présente à notre observation, sont plus évidentes que les causes.

Les causes sont « lointaines », ce sont les conséquences qui sont immédiatement apparentes à notre vue, à nos sens, à nos sentiments ;

Une raison sociale : résoudre nos besoins quotidiens passe par l'échange. Cet échange est déterminé par la marchandise. Et la marchandise par l'argent.

La substitution du besoin et du désir par la quantité de valeur inverse les rapports sociaux et l'inversion des rapports sociaux entraîne l'inversion de la représentation que nous nous faisons de la réalité.

Pour le militant, c'est à dire celui qui recherche les solutions à la question sociale, cela fait des partis une pépinière de petits Proudhon et de petits Lassalle, non de synthèse mais « d'erreur composée ».

Un exemple « mécaniste », une métaphore, pour donner une idée de l'inversion des causes et des effets : un moteur est « mort ». Il est usé.

La cause est l'USURE. NON ! La cause est le mouvement de chaque instant qui a entraîné l'usure. L'usure qui est une réalité apparaît comme une cause alors qu'elle est un effet, une conséquence du mouvement. C'est dans le mouvement, son observation, son étude, que l'on peut dominer la question de l'usure et à quel moment on peut encore « réparer » et à quel moment « remplacer ».

Mais une société ne se répare ni se remplace comme un moteur. Elle est une construction continue parce qu'elle est une « construction BIOLOGIQUE » et une « construction pensante ». C'est-à-dire que l'humain s'auto-crée et s'auto-transforme.

La crise n'est pas « financière ». C'est une crise de la PRODUCTION. Nous inversons causes et effets en croyant le contraire. Les « lois d'usure du capital » sont contenues dans « Le Capital » de Marx qui a pu observer dans des conditions meilleures que nous ces lois. Conditions meilleures pour plusieurs raisons : proximité de leur formation, « virginité » de l'observation. « L'état de besoin » des théoriciens dominants les rend soumis au capital. Ils sont de plus au même titre que chaque humain soumis à cette « inversion des sens ».

La représentation de la société à partir du mouvement de consommation coupé de la production est significative. Cette inversion s'étend à tous les domaines. La représentation des institutions prend le pas sur celui de la production. Dans les esprits, ce n'est plus la production qui détermine les institutions mais le contraire. Tout est imaginé comme si toutes les activités humaines étaient indépendantes de la production, comme si elles étaient des fonctions indépendantes de la fonction générale de production. Comme si production de symbole était indépendante de production dite « matérielle », comme si la production de symboles n'était pas une fonction de la fonction générale de production. Et le dogmatisme de la production qui a marqué le mouvement ouvrier n'est que le reflet inversé de cette même dichotomie.

La « métamorphose » du parti, sa « mutation » est du même ordre. Elle tente de répondre au dogmatisme par un retour à l'inversion commune, dominante.

Je ne vais pas ré-écrire ici « l'introduction à la critique de l'économie politique » de 1857 et encore moins « Le Capital ». Je veux simplement décrire l'état de confusion du mouvement du salariat, du mouvement des producteurs stricto sensu et du mouvement populaire en général. Tout peut naître de cet état de confusion. Mais cet état de confusion n'est pas sans danger évidemment, d'autant plus que les moyens

d'auto-destruction de l'humanité sont devenus terrifiants tant sur le plan de l'organisation sociale que sur ses capacités de destruction physique.

Evidemment, il y a un rapport dialectique entre toutes les fonctions de la société, toutes les activités. Mais la reproduction élargie de l'humanité ne peut se faire que par la fonction globale de production, la production dite « matérielle » étant à la fois « au centre » et « à la périphérie », le « témoin » et le « moteur ». La « fonction symbolique » est dans la « fonction de production d'objets ».

La hiérarchie entre « le symbolisme » et le « matériel » est une fonction elle-même. Elle découle de la division sociale du travail elle-même sous-tendue par l'accumulation privée des richesses, par la propriété privée des moyens de production.

Le mode de production et d'échange est un mouvement. Il est l'existence même de la société humaine. Il ne peut subir ni de métamorphose ni de mutation génétique. Pas plus que les éléments qui le composent, partis compris.

Chaque élément est en rapport dialectique avec les autres, chaque « fonction » avec les autres, entre elles, et toutes avec la « fonction » globale. Cette présentation des fonctions elles-mêmes est une abstraction nécessaire à la pédagogie mais en tant qu'abstraction, une simple vue de l'esprit ne

représentant pas une réalité autre que cette représentation. Elle est utile et fait partie de la « production symbolique » indispensable à la « production matérielle ».

Il y a quelque chose non d'inhumain (l'inhumain étant dans l'humain) mais d'indécent chez les nantis de la production symbolique.

Résoudre la question de la répartition des richesses, c'est d'abord résoudre la crise de la production. J'ai tenté d'expliquer, avec et après d'autres, en quoi consiste cette crise dans « Métamorphose du travail 3 ». Il y a dans le « cri » lancé sur la répartition des richesses, l'ignorance de la création des richesses, des lois qui de moteur du développement des forces productives ont fait du capitalisme un frein au développement des forces productives, tant en quantité qu'en qualité.

La confusion entretenue soit dans la sous-estimation de la classe ouvrière dans le salariat soit dans sa sur-estimation est du même ordre. Il n'y a pas uniformité dans le salariat, pas plus que dans toute chose, et toute chose de la vie humaine. Il y a une fonction globale et des fonctions sans existence indépendante. Toutes dépendent l'une de l'autre, sont l'une dans l'autre. Mais une chose est tangible si on veut bien la toucher, c'est le rôle de la marchandise en tant qu'objet fabriqué, en

tant que valeur d'échange marchande en système capitaliste.

Contourner cette réalité, c'est s'allier objectivement au capital, renoncer au mouvement qui abolit l'état actuel des choses du système capitaliste. C'est reconstituer sans cesse le programme de Gotha qui a paralysé le mouvement du prolétariat, même si le prolétariat a trouvé des chemins indépendamment de ce programme. C'est être des Lassalle et des Proudhon, faire des erreurs composées impuissantes et non des synthèses opérationnelles.

Libérer le travail. Rendre une cohérence à l'activité de la personne en la libérant non des nécessités mais des contraintes sociales de classe par une cohérence globale de l'activité humaine, dans sa multiplicité et sa diversité -diversité multiple-. Abolir le salariat et la domination sexiste, les divisions sociales du travail. Abolir la mesure quantitative de l'échange au profit du besoin. Repérer les « finalités en mouvement ». Humaniser la nature, naturaliser l'humain. Libérer le mouvement de prise de conscience de la nature sur elle-même qu'est l'humanité.

Les droits de l'homme, ce n'est pas seulement le type de rapports qu'on a avec les autres ou que l'on aimerait que les autres aient avec soi. Les droits de l'homme c'est la capacité d'agir librement ensemble, de contribuer librement à l'activité humaine. Avoir ce

droit c'est avoir tous les autres, droit un et indivisible. Idéal démocratique d'une révolution bourgeoise qui s'est brisé sur la propriété en niant l'usage. L'usage élargi à la richesse pour tous. Le mouvement ouvrier a élargi relativement cette possibilité en rétablissant partiellement des droits indépendamment des inégalités naturelles comme la maladie, avec la sécurité sociale, par exemple.

Dans d'autres domaines aussi. Mais aucune de ces avancées n'est allée jusqu'à la démocratie du travail, celle qui rejette la domination du « que produire et comment produire », domination liée à la propriété privée et au salariat.

La démocratie est liée non seulement aux institutions, mais au travail et à la production, et le mode de production détermine le type d'institution. Si le domaine d'activité est privé, aux mains d'intérêts privés, la démocratie ne peut être que tronquée, limitée, sujette à reculs à tout instant. Dans chaque recul il y a aggravation de la crise de la production.

La démocratie est née de la Cité, la mondialisation méditerranéenne, l'artisanat. L'artisanat est une forme supérieure d'alliance du cerveau et de la main. Le mode de production athénien antique a porté une classe marchande dominante avec des alliés historiques. La révolution française de même. Dans les deux, les travailleurs des techniques artisanales jouent

un rôle-clef. Dans les deux le lien entre le travail, la démocratie, les techniques de production est évident. Dans la révolution française, la fédération nationale des cités va donner à la prise de pouvoir révolutionnaire un marché national.

Le rôle des techniques informationnelles, qui n'élimine pas les autres mais les domine, la dissolution relative des marchés nationaux au profit d'une féodalité industrialo-financière mondialisée, la transformation du salariat qui en découle, doivent donner des formes nouvelles aux droits de l'homme, les rapprochant de droits véritablement universels, celui de la démocratie de la production, le communisme qui ne sera toutefois qu'une finitude en mouvement illimité.

Une réflexion pour une nouvelle organisation du travail, une cohérence entre la personne et l'activité globale de production, et l'activité globale de production doit passer par une réflexion sur l'artisanat. Il ne s'agit pas de nier l'industrialisation et sa forme informatisée mais de lui donner une qualité nouvelle dans ce rapport entre l'homme et la nature, l'artisanat étant un « modèle » instructif.

Pierre Assante. Le 10 décembre 2008.

<http://www.bdr13.pcf.fr/CRISE-DE-LA-PRODUCTION-ET-RIEN-D.html>

Citations :

«Pour illustrer ce mouvement dialectique : acte créateur--- œuvre créée, nous avons pris précédemment un fragment de la longue histoire d'une des plus belles œuvres humaines : la cité. Nous avons constaté la différence fondamentale (datant de la fondation et du fondement) entre polis [cité grecque] et urbs [cité latine]. Dans cette période, le dire et le faire, ne se séparaient pas encore. Nommer et désigner le naissant pour qu'il crût [grandisse] était un acte. La solennisation religieuse et les rites de fondation n'étaient pas des mises en scène, mais des manières d'accepter les risques de la situation créée, de s'engager à maintenir l'œuvre nouvelle, à éterniser et à s'éterniser en elle. Le sacré avant de s'institutionnaliser, bien avant de devenir attitude et comédie, et de justifier l'appropriation privative par les maîtres de l'œuvre commune au peuple entier, accompagnait la fondation. Le fondateur, le fondement, le fondé, se discernaient mal. Remontons encore vers les sources ; essayons de mieux saisir à la fois l'unité originelle et les scissions qui s'opérèrent au sein de cette unité. Scissions à la fois génératrices d'histoire, produites par une histoire, épisodes de la production de l'homme par lui-même à partir de la nature, à la fois aliénantes et fécondes..... »

Henri Lefebvre (extrait de métaphilosophie)

« ...D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, *en dernière instance*, la production et la reproduction de la vie réelle. Ni Marx, ni moi n'avons jamais affirmé davantage. Si, ensuite, quelqu'un torture cette proposition pour lui faire dire que le facteur économique est le *seul* déterminant, il la transforme en une phrase vide, abstraite, absurde. La situation économique est la base, mais les divers éléments de la superstructure – les formes politiques de

la lutte de classes et ses résultats, – les Constitutions établies une fois la bataille gagnée par la classe victorieuse, etc., – les formes juridiques, et même les reflets de toutes ces luttes réelles dans le cerveau des participants, théories politiques, juridiques, philosophiques, conceptions religieuses et leur développement ultérieur en systèmes dogmatiques, exercent également leur action sur le cours des luttes historiques et, dans beaucoup de cas, en déterminent de façon prépondérante la *forme*. Il y a action et réaction de tous ces facteurs au sein desquels le mouvement économique finit par se frayer son chemin comme une nécessité à travers la foule infinie de hasards (c'est-à-dire de choses et d'événements dont la liaison intime entre eux est si lointaine ou si difficile à démontrer que nous pouvons la considérer comme inexistante et la négliger). Sinon, l'application de la théorie à n'importe quelle période historique serait, ma foi, plus facile que la résolution d'une simple équation du premier degré... »

Lettre de Friedrich Engels à Joseph Bloch, 1890 (extrait)

CRISE DU CAPITALISME ET TRAVAIL QUELQUES IDEES SUR LA CRISE NECESSAIRES POUR EN CHERCHER L'ISSUE.

Il y a quelques mois, les médias « grand public » ne parlaient pas de crise du capital.

Depuis, elle est commentée, reconnue, développée.

Nous allons soutenir ici quelques idées sur la crise, nécessaires pour en chercher l'issue.

La crise de 2009 n'est pas née en 2009. Dès les années 1970, la crise de ce que des économistes appellent la suraccumulation du capital s'aggravait.

2009 manifeste son accélération et son approfondissement.

Nous affirmons que la crise de 2009 n'est pas du même ordre que celle de 1929. Elle part des mêmes tendances du capital à se suraccumuler, de la même tendance à la baisse du taux de profit qui est son talon d'Achille.

L'expansion du profit tiré par la masse croissante de la production alors qu'il tend à diminuer sur un objet produit du fait de l'accumulation du capital constant (pour aller vite, celui investi dans les machines de plus en plus complexes) est limitée : à cette tendance

s'ajoute une révolution des moyens de production qui rendent ces tendances bien plus aiguës. Cette révolution tient aux techniques de production et d'échange, de gestion au niveau mondial, reposant sur l'informatisation qui décuplent et plus les capacités productives.

Le niveau de capacité productive se trouve en contradiction insoluble avec le mode de production. Ce niveau qui introduit des possibilités de plus en plus grandes d'automatisation se trouve en contradiction insoluble avec la baisse relative de la production par la main d'œuvre qui est la base de la production du profit.

La limitation des besoins par le profit qui est la loi du capital devient ainsi contradictoire avec un développement d'une société en équilibre-déséquilibre rompu entre son besoin du consommateur et son besoin de geler ou détruire du capital sur accumulé.

Les techniques du capital en matière de drainage vers les grands groupes financiero-industriels privés ne sont pas un « plus » de la politique opérationnelle du capital, mais *l'essence de la forme actuelle du capital* comme il fut par le passé un capital de marché national ouvert sur le monde, puis, un capitalisme

monopoliste d'Etat, puis un capitalisme mondial s'appuyant à la fois sur les Etats et les institutions mondialisées du capital. En ce sens on comprend la dé-adhérence relative de la politique du capital vis-à-vis de la direction Etatsunienne du capitalisme. De même le renforcement de ces institutions mondialisées et leur capacités d'intervention incomparables avec celles de 1929 et celles de l'après guerre.

La mesure quantitative de la valeur d'échange marchand, qui est nécessaire aux échanges, sans laquelle il n'y a pas d'échange possibles dans le système capitaliste, s'en trouve à la fois rigidifiée et dissoute. Pas seulement par la variété des conditions de production (géographiques, d'ententes et guerres locales ou internationales, de phénomènes multiples et complexes difficiles à suivre même pour les gestionnaires du capital, bourses et Etats compris), mais par cette construction nouvelle de la production mondialisée et informatisée, des besoins qu'elle crée, des aspirations qu'elle suscite, y compris dans les propres rangs de la grande bourgeoisie, et de la collision entre les besoins et les capacités de les satisfaire.

Il ne s'agit pas de défendre ici un développement de la production dite matérielle continu sans la qualité

nécessaire à un développement durable, mais de libérer les forces productives nécessaires à une abondance générale, notant que la production dite matérielle contient indissolublement la production idéale, symbolique, contient toute l'histoire, l'activité de l'humanité dans sa diversité et sa complexité, de même celle de la nature dont l'humain n'est qu'une partie consciente de l'univers dont les parties et les fonctions sont indissolubles les unes des autres.

En ce sens, dans la société capitaliste, le « travail stricto sensu », salarié, marchand, qui est l'activité initiale et de dernière instance de la production matérielle et morale nécessaire à la vie humaine et sa santé, est au centre de la transformation du mode de production. Et le politique lui est totalement lié. On peut même dire que toute politique qui tend à s'en détacher est vouée à la momification, à la fossilisation, se stérilise, ce qui explique la dégradation actuelle de la démocratie institutionnelle et le recours mondial à toute les sortes de retour à l'autoritarisme et au despotisme qui de toute façon n'apportent aucune solution évidemment.

Il ne peut y avoir de vie et donc de mouvement sain de la vie si l'organisation micro et macro de l'activité humaine ne trouvent pas une cohérence mutuelle.

Quelle que soit l'aspiration au changement politique, il n'est que formel s'il ne fait pas appel à cette cohérence du travail stricto sensu, salarié, donc s'il ne tend pas à libérer l'activité humaine du salariat, c'est-à-dire de la mesure quantitative de la valeur d'échange qu'est cette marchandise particulière qu'est le travail en système capitaliste.

Une autre organisation du travail, de la production, une démocratie s'étendant de l'activité individuelle à la cohérence générale de la production, *la démocratie locale et globale du « quoi et comment produire », ce n'est pas un élément de la transformation politique, mais sa base et sa condition première.* Comment chaque travailleur se détermine dans son travail, ce doit être la base de toute démocratie car elle détermine ce dont les humains ont besoin et comment ils peuvent répondre à ces besoins.

Le besoin est un fantôme dans les rapports humains capitalistes. Il est voilé et en partie stérilisé par cette abstraction du travail que constitue le salaire, mesure quantitative de cet échange marchand. Le développement des forces productives ouvre une mesure qualitativement nouvelle de l'échange, c'est le besoin. Cette mesure qualitativement nouvelle existe en gésine, en prémisses dans la société capitaliste. La Sécurité Sociale en donne une représentation concrète, mais pas seulement elle. Vous trouverez partout ces

embryons dans la vie quotidienne. Lorsque vous vous procurer sans payer un remède, il vous est fourni dans la mesure de votre besoin et non en fonction de sa mesure de valeur marchande. Que la sécurité sociale subisse et de graves blessures et la substitution par des assurances privées et un signe de la résistance du capital aux transformations qualitatives de la société qu'il induit lui-même.

La transformation qualitative de la mesure quantitative des échanges, ce n'est que la mise en commun du travail humain...ouvrant d'autres voies aux capacités humaines individuelles et collectives, aux capacités de la personne. Mise en commun du travail humain développée et démocratique, formule qui est une double tautologie, mais qu'il n'est pas inutile de préciser.

La transition de « à chacun selon son travail » à « à chacun selon ses besoins », ce n'était donc pas une formule, mais une vision particulièrement perçante de l'avenir possible.

De même il n'y a aucune disjonction possible entre la transformation qualitative de la mesure de l'échange et la transformation qualitative du travail en activité libre faisant appel au développement des aptitudes et des capacités individuelles et collectives, au développement de la personne. Cela commence dès à

présent par la reconnaissance de l'activité de l'autre, de sa formalisation, de son mouvement. Tout le contraire d'un taylorisme qui n'a d'ailleurs jamais pu tout soumettre à sa loi sous peine de tuer tout.

Comme le dit le Prince Salina dans « Il Gattopardo », le sommeil, l'endormissement, qu'on appellerait aujourd'hui la démotivation, est la conséquence de la domination. L'exigence de la motivation est ridicule si elle s'accompagne d'une division du travail sur des bases de classe et son maintien. Mais chacun sait qu'une libération dépend avant tout des dominés eux-mêmes qui en se libérant libèreront la société entière. La mort de Salina n'est pas seulement la mort de sa caste : c'est les prémisses de celle de la société marchande qui en poursuivant son développement et celui des forces productives, s'oppose à toute caste et transforme les producteurs, le salariat sous ses diverses formes et ses diverses fonctions, celle de la production directe en particulier, en fossoyeur du capital donc du salariat lui-même.

10 mai 2009

CONCLUSIONS ET HYPOTHESES DE TRAVAIL

ORGANISATION POLITIQUE, ORGANISATION SYNDICALE, ORGANISATION DU TRAVAIL, ERGOLOGIE, QUELLES RELATIONS, QUELS BESOINS ?

Sur le « Manifeste pour un ergo-engagement » d'Yves Schwartz (note en fin de texte) et quelques autres réflexions:

Une mise en garde d'abord : il ne s'agit pas ici d'un commentaire ou d'une critique directe sur les batailles qui ont lieu au moment où ceci est écrit, mais d'une analyse prospective destinée à influencer sur des orientations à venir.

Cet article inclut des hypothèses concernant l'organisation d'un mouvement de transformation sociale. Il se propose non un rejet de l'organisation présente mais sa transformation non volontariste, c'est-à-dire une transformation correspondant à chaque « étape historique » laquelle doit être appréciée en fonction de la réalité du moment et la projection, la capacité de concept de possibles à venir.

La coupure syndicats/partis, considérée comme un progrès démocratique n'a réglé aucun problème. Les organisations politiques ont été constituées organiquement avec pour but la fonction de prise du pouvoir d'Etat. Bien sûr, dans les pratiques elles ont été amenées à élargir leur champ d'action, mais en liaison avec cette fonction.

Pour l'ergologie (**note en fin de texte**), l'organisation syndicale répond mieux à la question

-De l'activité humaine à travers le type d'organisation du travail

-De la relation entre ce type d'organisation du travail et le type conception et d'action politique

-De la longue ramification du mode de production et d'échange, de sa mesure et de sa crise actuelle.

Il me semble clair que si la « prise de pouvoir » ne règle pas la question de la libération de l'activité humaine, mais elle conditionne l'accès aux libertés nécessaires à une autre construction de l'organisation du travail laquelle est indissoluble de cette libération.

ET cette dichotomie politique/syndicalisme qui d'ailleurs n'existait pas à l'origine des organisations des salariés, porte en elle des contradictions stériles pour le mouvement de reconnaissance du travail,

même si elle a répondu à un moment à une nécessaire libération d'un centralisme non démocratique.

Un mouvement qui développe l'initiative du travailleur, la démocratie « de l'atelier, du bureau, du lieu de distribution, du champ » (vision imagée des lieux d'exercice du travail mais non représentative de l'évolution actuelle de ces lieux de travail), qui développe la démocratie de la cohérence générale de l'activité humaine, qui développe, pour en venir à une vision d'ensemble, **la démocratie du quoi, que produire et comment produire**, ce mouvement ressemblerait sans doute plus à une organisation syndicale qu'à un parti tel qu'ils ont été conçus et tels qu'il restent conçus aujourd'hui.

L'ergologie nous apprend qu'on ne part pas de zéro, mais de normes antécédentes. Il en est de même d'un mouvement populaire répondant à la question du travail à partir de la réalité hic et nunc du travail, et donc de la réalité syndicale et politique actuelles.

Rupture-continuité, intervention humaine, choix humain, débat de valeur ou repliement sur son propre champ, c'est-à-dire ignorer les 3 pôles de l'activité. Telle est, après les difficiles premiers pas de l'ergologie, la question de son entrée dans la lutte sociale, au-delà des études de cas qui lui ont donné toutes les aptitudes à révolutionner le travail, c'est-à-

dire le libérer, non pas libérer du travail mais transformer qualitativement le travail en activité libre.

Tous les tenants de l'ergologie sont-ils capables d'imaginer une telle transformation ? N'y a-t-il pas dans cet effort d'imagination nécessaire à toute transformation, le danger ou même la volonté d'y procéder par recettes pré-établies, reconstituant ce qui a fait la fonction stérile d'un « parti du travail » axé sur « l'avant pouvoir » et ne travaillant pas à préparer un « après pouvoir », condamnant ainsi les travailleurs à limiter de fait, par l'incapacité à transformer, leurs actions à des améliorations certes, mais dans le cadre du travail contraint, exploité, et finalement générateur de crises locales et mondiales de plus en plus grandes jusqu'à un blocage actuel qui est bien plus profond qu'il n'y paraît extérieurement.

La question écologique, mais aussi la guerre et la paix, mais aussi l'incapacité de surmonter la crise de suraccumulation et donc la crise d'un développement durable, sont liées à la question du profit et de la mesure de la quantité de valeur **pour aboutir à la négation des valeurs sans dimension, qui pour moi est la question centrale de l'ergologie.**

Un mouvement politique s'attaquant à la question du profit, un mouvement politique préoccupé aussi par la

question de la gestion, un mouvement syndical s'attaquant à la question de la transformation de l'organisation du travail, sont indissolubles.

Ce n'est pas par hasard que les forces patronales les plus réactionnaires, les plus tayloriennes, se sont employées à séparer politique et syndicalisme. Elles y ont été aidées objectivement, quand ce n'est pas subjectivement par les erreurs ou les trahisons commises par des animateurs des mouvements politiques et syndicaux du monde du travail (il ne faut pas caricaturer ou exagérer ces erreurs). Mais ils n'en sont pas les premiers responsables, et les erreurs n'excluent pas la réalité d'actions positives qui quelquefois ont sans doute « sauvé objectivement le monde », telle la lutte contre le nazisme, ou tout simplement les luttes alimentaires, au sens large.

Comment assurer au mouvement humain une continuité. L'ergologie n'est pas la moindre réponse à cela. Un processus social n'est pas maîtrisé par chaque individu. Pourtant chaque individu intervient dans le processus social. Une organisation du mouvement social est -ou plutôt, si elle veut contribuer à une cohérence du mouvement, car une agitation n'est pas un mouvement, un mouvement

ayant un « sens »-, est cette organisation qui doit être l'expression consciente de ce processus inconscient.

L'ergologie contribue à cette conscience.

Prigogine et d'autres nous apprennent que le mouvement repose sur une situation de déséquilibre et une tendance à l'équilibre.

La marge entre les deux constitue les limites entre l'arrêt ou la chute.

Nos nostalgies et nos espoirs reflètent, outre nos expériences personnelles, une perception de ce processus inconscient « global », auquel notre histoire personnelle est liée. Ces sentiments nous les associons à des réalités passées et actuelles. Mais ils peuvent aussi nous voiler cette réalité, entre autre parce les forces qui dominent notre vie, et qui font de la marchandise un fétiche qui l'envahit dans ses moindres manifestations, parce que ces forces possèdent les instruments de cette domination.

Et cette domination s'exprime en rapport dialectique dans toutes les activités humaines.

La manifestation de la crise peut donner un support à la conscience ergologique et non le contraire. Bien sûr s'établit un rapport dialectique entre les deux. Et c'est pour cela que le « moment de

l'ergologie » peut éclore en grand. Encore faut-il que le rapport recherche---action de masse soit établi, ce qui demande aussi une transformation de la « conscience ergologique » en fonction de la réalité du moment.

Plus évident à dire que facile à faire...

Ce rapport c'est effet de la lucidité humaine sur elle-même, et tout dépend de cette capacité.

Dans ce souci, quel peut être l'apport d'un « Manifeste pour un ergo-engagement » ?

C'est un texte qui rassemble comme cela ne s'est jamais fait, et dans le contexte social actuel, le point de vue ergologique, et qui le met à portée d'une façon sinon simple, mais "concentrée", adaptée, à ce contexte.

L'ergologie a besoin d'un document de base pour un public allant au-delà des "spécialistes".

Bien sûr la "pensée ergologie" a besoin pour se développer et dans la recherche ET dans la communication, d'un travail collectif. Mais justement un tel texte donne des moyens, un support public à ce travail collectif, et une aide au travail collectif.

Le fond du problème c'est l'accès que donne ce texte, d'une façon condensée, à une autre et nouvelle façon de voir, qui contraste avec les dogmes du XX^e siècle et leurs conséquences dramatiques. L'ergologie renoue avec les grands courants de pensée de l'évolution humaine en particulier du XIX^e et une philosophie qui ne se contente pas de penser le monde, mais qui tend à le changer, à poursuivre son mouvement en santé qui est bien en crise aujourd'hui, et c'est ce qui donne à l'ergologie un espace concret essentiel.

Boulimie et anorexie de la pensée (« nutritionnelle » au sens restreint, "animal" comme au sens de la réalité qui inclut la « symbolique » contenue dans l'accumulation culturelle générale de l'humanité) sont deux processus conjoints de la pensée conformes au mode de production marchand et sa forme la plus avancée, le capitalisme, même s'ils peuvent se manifester pour de multiples raisons autres. Elles manifestent le besoin d'évasion des contraintes par une spiritualité refusant le corps ou le réduisant, c'est à dire la satisfaction saine des besoins humains. Le fétichisme de la marchandise est contenu dans le mode d'échange de l'activité humaine. Les comportements "marginiaux" ne sont en rien marginaux, ils procèdent comme les "autres" du processus social dans sa diversité.

La "vraie" spiritualité procède de la satisfaction en santé des besoins humains, lesquels procèdent de la constitution objective de l'humain. Il n'y a non seulement pas de frontière étanche entre l'objectif et le subjectif, mais encore ces concepts qui "séparent pour leur étude des sujets d'observations" doivent être "réunis" dans notre façon de penser, de voir l'humain, sans quoi la dichotomie qui en découle nous empêche de répondre à une crise économique et globale du processus social qui correspond aux limites atteintes de la société marchande millénaire.

Ce rapport entre anthropologie mutilée et besoin de dépassement du mode de production qui la produit et l'entretient, semble vouer l'humanité à la panne, à sa fin. Le fait de n'imaginer la "décroissance" que comme une réduction de la production et de la consommation dans le cadre d'un mode de production inchangé est significatif. D'autre part le "désespoir de Billancourt" n'est qu'un phénomène temporel limité.

Modes, idées médiatiques à courtes vues à l'ordre du jour, même si elles manifestent des problèmes réels, urgents et circonscrits à résoudre.

"L'expression consciente du processus inconscient" semble patiner, régresser, mais la réalité nous montre

que les interrogations sur cet "arrêt" de l'humanité n'est pas un "électroencéphalogramme plat", mais au contraire un "bouillonnement de contraires" dont on peut TOUT espérer.

J'ai lu le texte de Jacques Broda et dans l'Humanité sur "La névrose des camarades" et dans le mail qu'il nous a diffusé.

C'est un beau et utile texte.

Il met l'accent sur la démarche du Front de Gauche à laquelle je souscris, comme chacun le sait.

Et je fais en même temps une réponse à Jacques, non contradictoire, mais complémentaire à sa réflexion et à son appel :

L'activité humaine, et les idées aussi par conséquent, ont une autonomie relative des conditions matérielles qui les ont fait naître, des conditions de vie donc.

Autonomie relative donc, mais elle sont dépendantes et font partie du mode de production dans lequel elles se manifestent.

La connaissance des lois-tendances du mode de production, sans les transformer en dogme, est donc indispensable à toute action de transformation sociale.

Leur méconnaissance est inséparable de la « névrose des camarades ». Il ne suffit pas de vivre au quotidien les contradictions d'un système pour comprendre ce que nous vivons. Subir une situation sans la

comprendre, sans en comprendre les causes, même si on en dénonce les méfaits, c'est une situation inconfortable pour tout humain, et tout militant, une situation de souffrance encore plus grande pour celle ou celui qui veut s'y opposer sans aller au-delà de l'opposition, c'est à dire vers la transformation, le dépassement.

C'est aussi une cause de déception lorsque les résultats de l'action et l'attente de ses effets ne coïncident pas. Et l'incapacité de l'engagement à long terme.

En quoi l'organisation de notre vie, du travail est dépendante de la loi du profit, de la formation de la plus-value, de la baisse tendancielle du taux de profit, de la suraccumulation-dévalorisation du capital, ce sont des choses qui doivent, à mon avis, nous éclairer au sens propre, pour agir. Et pour répondre à cette névrose.

Profitons du fait que la crise illustre, met fortement en lumière, en ce moment, ces réalités qui ne sont pas d'abord des idées mais des faits concrets, pour lier le travail du sociologue et philosophe qu'est Jacques à celui de l'économiste et philosophe qu'est un militant communiste et-ou un militant du progrès social tout court. C'est aussi ce à quoi appelle aussi Ernst Bloch

pour qui les lois du capital, la critique de l'économie politique, sont intégrantes de son oeuvre.

6 juin 2009.

Note

« La bévue des économistes classiques, qui les empêche de comprendre la formation de la plus-value au sein même du processus de la production et les conduit à affirmer que le profit s'ajoute de l'extérieur à la valeur propre de la marchandise, interdit en cascade la compréhension de la nature de la force de travail, et la distinction entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, entre les richesses qu'elle crée et le salaire qui les rémunère. Elle empêche finalement la compréhension du mode de production capitaliste dans sa totalité, et comme totalité dynamique, caractérisée par ses contradictions propres et insurmontables. Mais le refoulement des contradictions réelles conduit à leur retour non maîtrisé et perturbateur au sein même de la construction théorique, sous forme d'incohérences ou de systématisations aventureuses. Dans ce cas, on doit admettre que l'idéologie se combine de façon complexe au scientifique, le déni à la rigueur et l'occultation à l'élucidation... »

Isabelle Garo, « L'idéologie ou la pensée embarquée », la fabrique, février 2009.

Présentation du dernier ouvrage collectif sur l'ergologie dirigé par Yves Schwartz et Louis Durrive et manifeste pour un ergo-engagement :

Activités en dialogue 2
<http://www.ergologie.com/>

SOMMAIRE

I AVERTISSEMENT.

Page 1 Comment l'inversion économique des échanges est « LA » condition matérielle de vie

10 MARX, ce qui est dépassé et ce qui ne l'est pas

18 DU POUVOIR DES PRODUCTEURS

26 Les militants chrétiens antiques, exemple d'expansion d'un mouvement d'idée

32 CITATIONS

36 REMISES EN CAUSE ?

43 Page l'unité contradictoire de l'aléatoire et de la logique du processus global,

55 Reproductibilité

59 Au sujet des « nouveaux marxistes »

67 Bouteille jetée à la mer

70 La métamorphose du travail

73 « Le travail ce n'est pas technique ! »

L'HISTOIRE DANS LES YEUX

77 Il est temps de remettre les choses sur leurs pieds

86 Pour comprendre le réel, passé et présent, pour construire un avenir.

99 La crise monétaire et la semence de l'avenir.

103 Travail et crise d'incohérence de la société

105 LOIS ECONOMIQUES

106 Le développement inégal

111 Lettre de K. à P.

116 En forme de conclusions
126 NOËL et la transformation sociale. (retour sur un moment)
131 Formation de la valeur marchande
142 ENCORE SUR LA MESURE DE LA QUANTITE
152 Notre discours doit être populaire et savant !
159 Economie du fascisme.
171 CRISE DE LA PRODUCTION ! ET RIEN D'AUTRE.
181 CRISE DU CAPITALISME ET TRAVAIL
188 CONCLUSIONS ET HYPOTHESES DE TRAVAIL

Pierre Assante

**La Madrague de Mont Redon
48 Bd Mont Rose
13008 Marseille**

<http://pierre-assante.monsite.wanadoo.fr>

p.assante@wanadoo.fr

**Ce recueil est constitué d'un choix d'articles
Juillet 2007 Juillet 2009**

**Mes remerciements à
Dominique Gerbault
Et**

**La Fédération des Bouches du Rhône
du P.C.F**

<http://www.bdr13.pcf.fr>

et à

Armand Ajzenberg

« La Somme et le Reste »

<http://www.espaces-marx.org>

<http://alternativeforge.net/spip.php?auteur362>

<http://www.emigrazione-notizie.org>

<http://travail-democratie.net>

<http://www.rencontresdutravail.com>

<http://institut.fsu.fr>